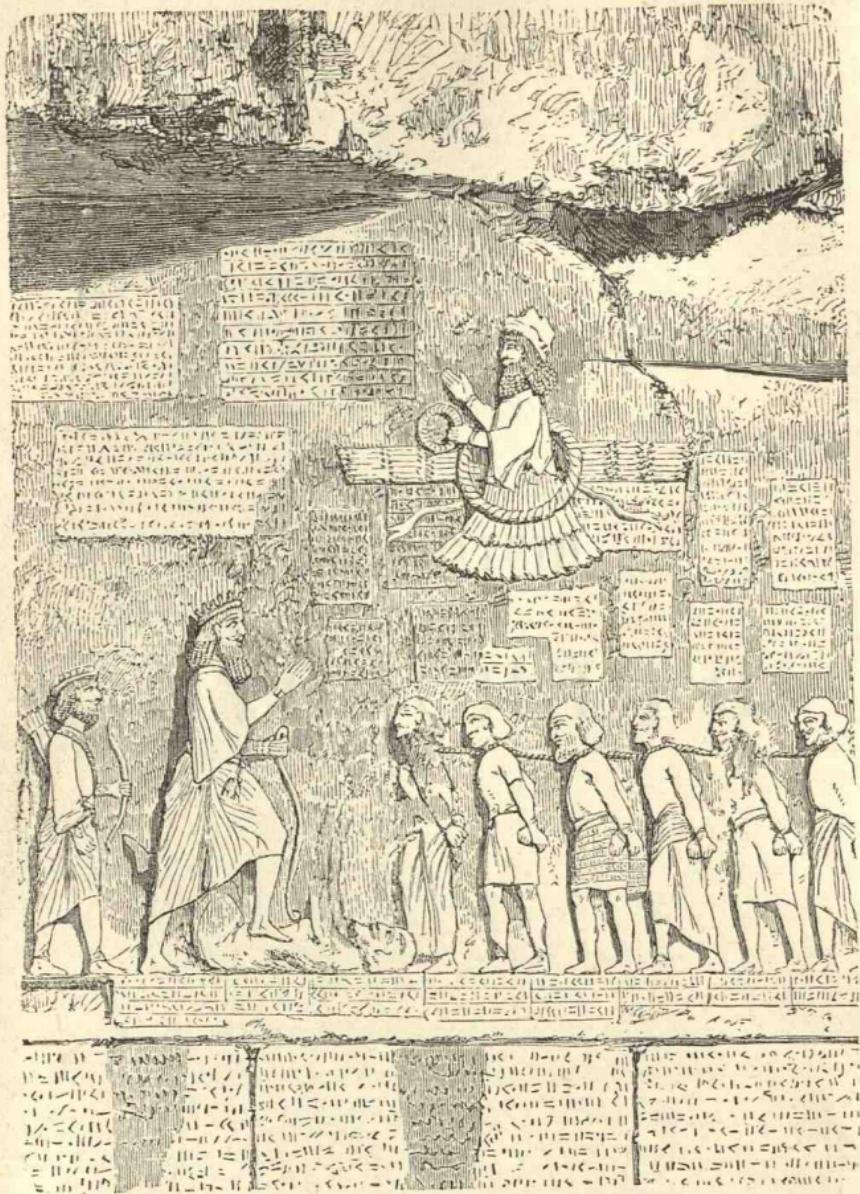


HISTOIRES
D'HÉRODOTE



DARIUS.

Bas-reliefs et inscriptions cunéiformes de Behistoun.)

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

HISTOIRES
D'HÉRODOTE

PERSES, SCYTHES, LIBYENS
THRACES, GRECS D'ASIE, LACÉDÉMONIENS, ATHÉNIENS

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L. C. COLOMB

257802

DEUXIÈME SÉRIE

MELPOMÈNE — TERPSICHORE — ÉRATO

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

Droits de propriété et de traduction réservés

LIVRE QUATRIÈME
MELPOMÈNE





MELPOMÈNE.

Statue antique. — Musée du Louvre.

HISTOIRES D'HÉRODOTE

LIVRE QUATRIÈME

Melpomène

Après la prise de Babylone vint l'expédition de Darius contre les Scythes, car l'Asie était florissante en hommes, et d'immenses richesses y affluaient. Alors Darius voulut punir les Scythes, parce que ceux-ci les premiers, ayant envahi le territoire médique et vaincu tous ceux qui marchaient à leur rencontre, avaient commencé à violer la justice. Ils s'étaient, en effet, mis en possession de l'empire de la haute Asie pendant vingt-huit ans; entraînés à la poursuite des Cimmériens, ils avaient interrompu la domination des Mèdes, lesquels auparavant étaient les maîtres.

Les côtes du Pont-Euxin où Darius menait son armée sont le séjour des plus ignorantes de toutes les nations, si l'on en excepte les Scythes. Il n'y a pas une de celles qui habitent de ce côté du Pont, que nous puissions signaler à cause de sa sagesse; il n'y a pas eu en ces contrées un homme qui se soit fait

une réputation comme docte; il faut excepter toutefois les Scythes et Anacharsis. Chez la race scythique, l'une des plus importantes affaires humaines est réglée plus sagelement que chez toutes celles que nous connaissons; mais je n'admire aucune de leurs autres coutumes. Il s'agit de leur manière de défendre leur pays: nul de ceux qui les envahissent n'est certain de leur échapper, et, s'ils ne veulent pas qu'on les trouve, nul n'est capable de les atteindre. Car ils n'ont ni villes ni remparts fixes, mais ils emportent avec eux leurs demeures; ils sont tous archers à cheval; ils vivent, non de labourage, mais de leur bétail; leurs demeures sont sur leurs chars: comment ne seraient-ils pas inattaquables et d'un commerce difficile?

Ils ont imaginé ce moyen de défense à cause de la facilité que leur donne le sol et parce qu'ils ont leurs fleuves pour auxiliaires; en effet, leur territoire est une plaine couverte d'herbages et bien arrosée; de grands cours d'eau le sillonnent, à peine moins nombreux que les canaux en Egypte. Quant à l'herbe que produit leur territoire, elle est, à notre connaissance, celle qui donne le plus de bile aux bestiaux: c'est un fait que l'on établit avec certitude en ouvrant les bêtes sacrifiées.

Les Scythes ne prient que les divinités suivantes: Vesta plus que toute autre, puis Jupiter, et la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; viennent ensuite Apollon, Vénus-Céleste, Hercule et Mars. Tous les Scythes habituellement honorent ces dieux; les Scythes royaux sacrifient aussi à Neptune. Dans leur langue, Vesta est appelée Tubiti; Jupiter est nommé Papaius. La Terre est Apia; Apollon, Ēresyre; Vénus-Céleste, Artimpasa; et Neptune, Thamimasade. Ils

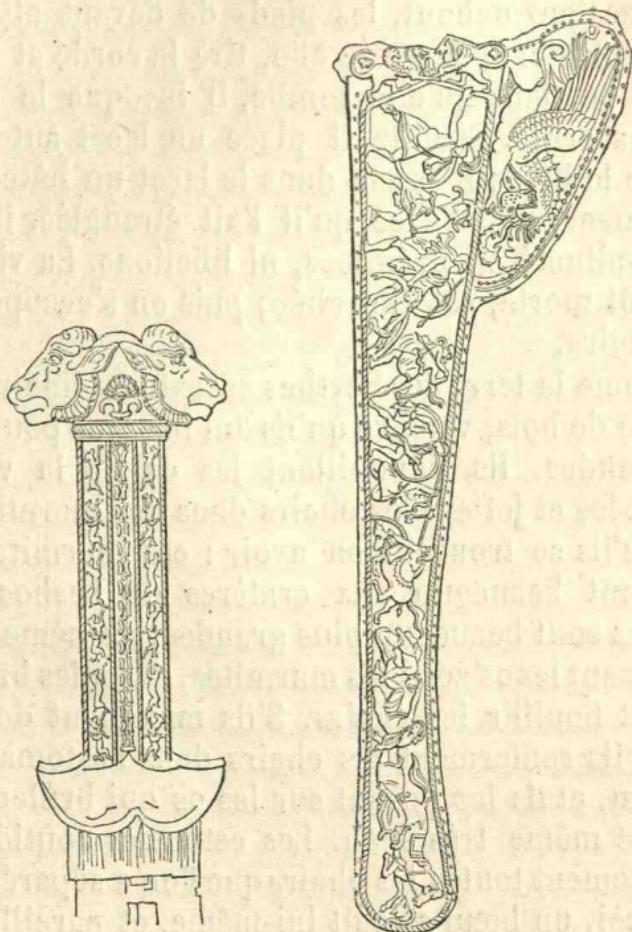
n'érigent ni statues, ni autels, ni temples, sauf à Mars, à qui seul ils en élèvent.

En tous les lieux consacrés, le sacrifice s'accomplit de la même manière. Voici comme ils le font : La victime se tient debout, les pieds de devant attachés; le sacrificateur, derrière elle, tire la corde et la renverse; pendant qu'elle tombe, il invoque le dieu à qui il sacrifie. Ensuite il place un lacet autour du cou de la bête ; il passe dans le lacet un bâton qu'il fait tourner jusqu'à ce qu'il l'ait étranglée. Il n'y a ni feu allumé, ni prémices, ni libations. La victime, aussitôt morte, est écorchée; puis on s'occupe de la faire cuire.

Comme la terre des Scythes est extraordinairement dénuée de bois, voici ce qu'ils ont imaginé pour cuire les viandes. Ils dépouillent les os de la victime écorchée, et jettent les chairs dans des marmites du pays, s'ils se trouvent en avoir : ces marmites ressemblent beaucoup aux cratères de Lesbos, sauf qu'elles sont beaucoup plus grandes; en même temps ils placent les os sous les marmites, et, en les brûlant, ils font bouillir les chairs. S'ils manquent de marmites, ils renferment les chairs dans l'estomac avec de l'eau, et ils les posent sur les os qui brûlent, qui brûlent même très bien. Les estomacs contiennent parfaitement toutes les chairs que l'on a séparées des os; ainsi, un bœuf se cuit lui-même, et pareillement les autres victimes. Lorsque les chairs sont cuites, celui qui fait le sacrifice en jette au loin, comme prémices, une part accompagnée des entrailles. Ils imolent toute espèce de bétail, mais surtout des chevaux.

Voilà comme ils font les sacrifices aux autres dieux, et quelles victimes on leur offre. Pour Mars, c'est

autre chose; en chaque nome, vers le chef-lieu, on lui érige un temple de cette manière : Des fascines de broussailles sont entassées sur une longueur et



POIGNÉE ET FOURREAU D'ACINACES, TROUVÉS DANS LE TOMBEAU D'UN CHEF INDIGÈNE, A NICOPOL, PRÈS DE L'EMBOUCHURE DU DNIÉPER (TRAVAIL GREC).

une largeur de trois stades; la hauteur est moindre. Le sommet est une plate-forme carrée; trois des côtés sont à pic; le dernier est en pente, et l'on peut

y monter. Chaque année, on surcharge ce monceau de fascines qu'amènent cent cinquante chars, car il s'affaisse toujours par l'action du mauvais temps. Sur chacun de ces temples est dressé un vieux cimenterre, et c'est l'image de Mars. Ils offrent à ce cimenterre des sacrifices annuels de menu bétail et de chevaux, et ils lui en offrent plus à lui seul qu'à toutes les autres divinités. Lorsqu'ils font des prisonniers de guerre, ils en immolent un sur cent, non comme les brebis, mais bien différemment; ils répandent sur leur tête des libations de vin, et ils les égorgent au-dessus d'un vase; ensuite ils portent le vase sur la plate-forme du temple et arrosent de sang le cimenterre. Pendant que les uns transportent en haut le vase, les autres, au pied du monceau, coupent, depuis l'épaule, le bras droit des hommes égorgés et le lancent en l'air; alors, toutes les cérémonies du sacrifice étant accomplies, ils s'en vont. Le bras reste où il est tombé, et le corps gît à part.

Tels sont les sacrifices institués chez les Scythes; ils ne font pas usage du porc et refusent absolument de le nourrir en leur contrée.

Voici comme sont réglées chez eux les affaires de la guerre. La première fois qu'un Scythe renverse un ennemi, il boit de son sang; il porte au roi les têtes de tous ceux qu'il a tués dans la bataille. Après avoir présenté une tête, il a droit à une part de butin; s'il n'en a point présenté, il n'a rien. Pour dépouiller une tête, on y fait une incision circulaire au-dessus des oreilles, on la prend par les cheveux, on la secoue, et, quand la peau est détachée du crâne, on la corroie à la main avec une côte de bœuf; elle devient souple, et le guerrier s'en sert comme d'une nappe d'étoffe; il la porte devant lui, suspendue à la

bride de son cheval; il s'en glorifie. Celui qui possède le plus de ces petites nappes de peau est réputé le plus vaillant. Plusieurs font de ces peaux des vêtements qu'ils cousent à la manière des cosaques de cuir. D'autres, en grand nombre, après avoir écorché les mains droites des ennemis morts, auxquelles ils

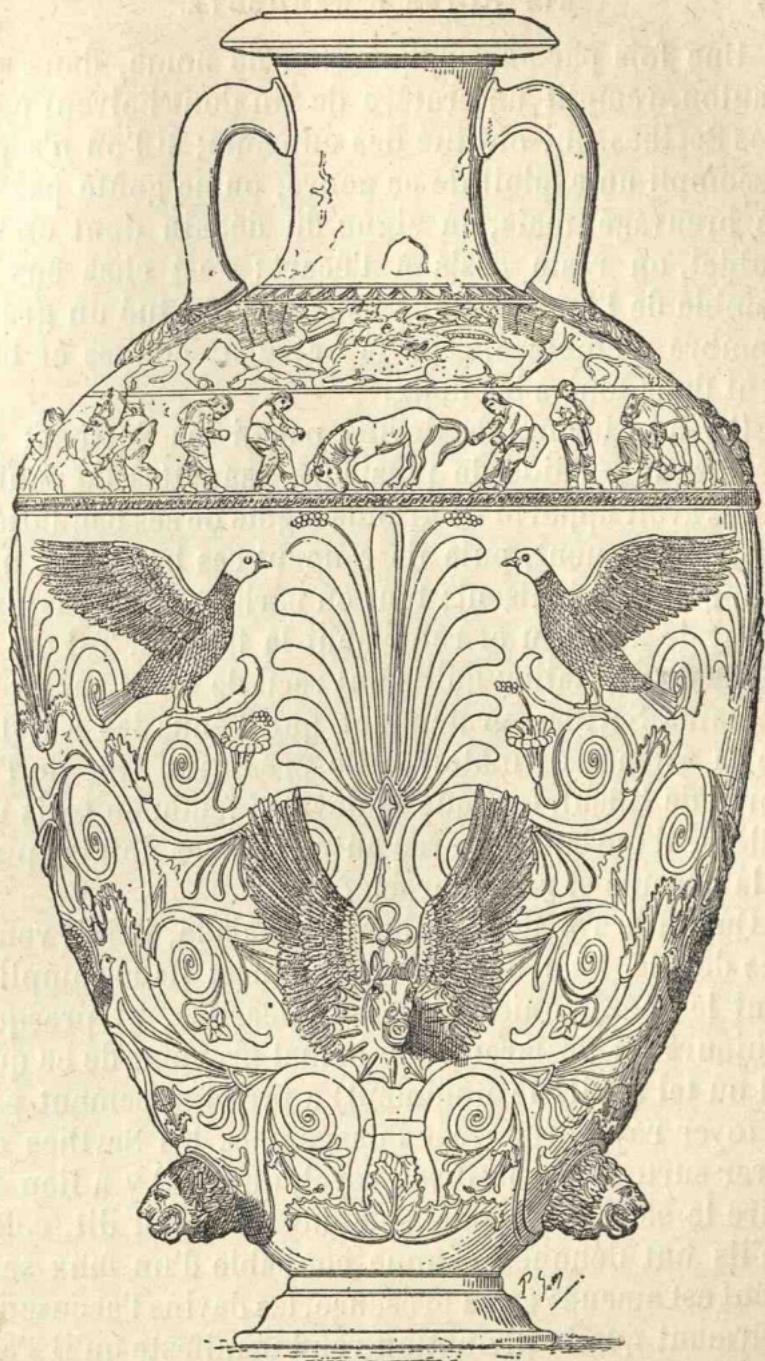
laissent les ongles, en font des couvercles de carquois. La peau de l'homme, épaisse et brillante, est à peu près, de toutes les peaux, la plus remarquable par sa blancheur. D'autres, enfin, écorchent des hommes tout entiers, étendent leur peau sur du bois, et la portent quand ils vont à cheval. Tels sont, à ce sujet, leurs usages.

Les têtes elles-mêmes, non de tous, mais de ceux qu'ils détestent le plus, sont traitées d'une façon particu-



GUERRIER SCYTHE.

lière. Ils sciennent le crâne au-dessous des sourcils et le nettoient. Le pauvre, pour en faire usage, le recouvre en dehors de peau de bœuf non apprêtée. Le riche le couvre également de cuir de bœuf, qu'il fait doré extérieurement, et s'en sert comme d'une coupe. Si ce crâne doré est celui d'un de ses proches, avec qui il a eu quelque différend et qu'il a terrassé en présence du roi, lorsqu'il reçoit un hôte dont il fait grande estime, il exhibe cette tête et raconte à l'étranger que, quoique parent, une querelle s'est élevée entre eux, et qu'il a été vainqueur. C'est à ses yeux un acte éclatant de bravoure.



VASE D'ARGENT TROUVÉ A NICOPOL DANS LE TOMBEAU
D'UN ROI SCYTHE.

Une fois par an, chaque chef de nome, dans son canton, remplit un cratère de vin dont boivent ceux des Scythes qui ont tué des ennemis; si l'on n'a pas accompli un exploit de ce genre, on ne goûte pas de ce breuvage, mais, en signe du dédain dont on est l'objet, on reste assis à l'écart: c'est chez eux le comble de l'humiliation. Ceux qui ont tué un grand nombre d'hommes, ceux-là ont deux coupes et boivent dans toutes les deux.

Il y a beaucoup de devins parmi les Scythes; ils prédisent à l'aide de plusieurs baguettes de saule: après avoir apporté de grands fagots de ces baguettes, ils les dénouent, puis ils rangent ces baguettes une à une et prophétisent; tout en parlant, il les rassemblent de nouveau et reforment la fascine. Tel est le mode de divination qu'ils ont reçu de leurs ancêtres. Certains Scythes prétendent que Vénus les a dotés de la science divinatoire; ils prédisent avec de l'écorce de tilleul. Lorsque le devin a fendu en trois un tilleul, il enroule l'écorce autour de ses doigts, puis il la déroule et rend l'oracle.

Quand le roi des Scythes est malade, il fait venir des devins, les trois plus renommés; ils accomplissent les cérémonies ci-dessus décrites, et presque toujours ils déclarent que le mal provient de ce que tel ou tel (et ils le nomment) a juré faussement par le foyer royal, car c'est l'usage chez les Scythes de jurer surtout par le foyer royal, quand il y a lieu de faire le serment le plus solennel. Aussitôt dit, celui qu'ils ont dénoncé comme coupable d'un faux serment est amené; en sa présence, les devins l'accusent, affirmant que la divination rend manifeste qu'il s'est parjuré en attestant le foyer royal, et que la maladie du roi n'a pas d'autre cause. Il nie, il prétend qu'il

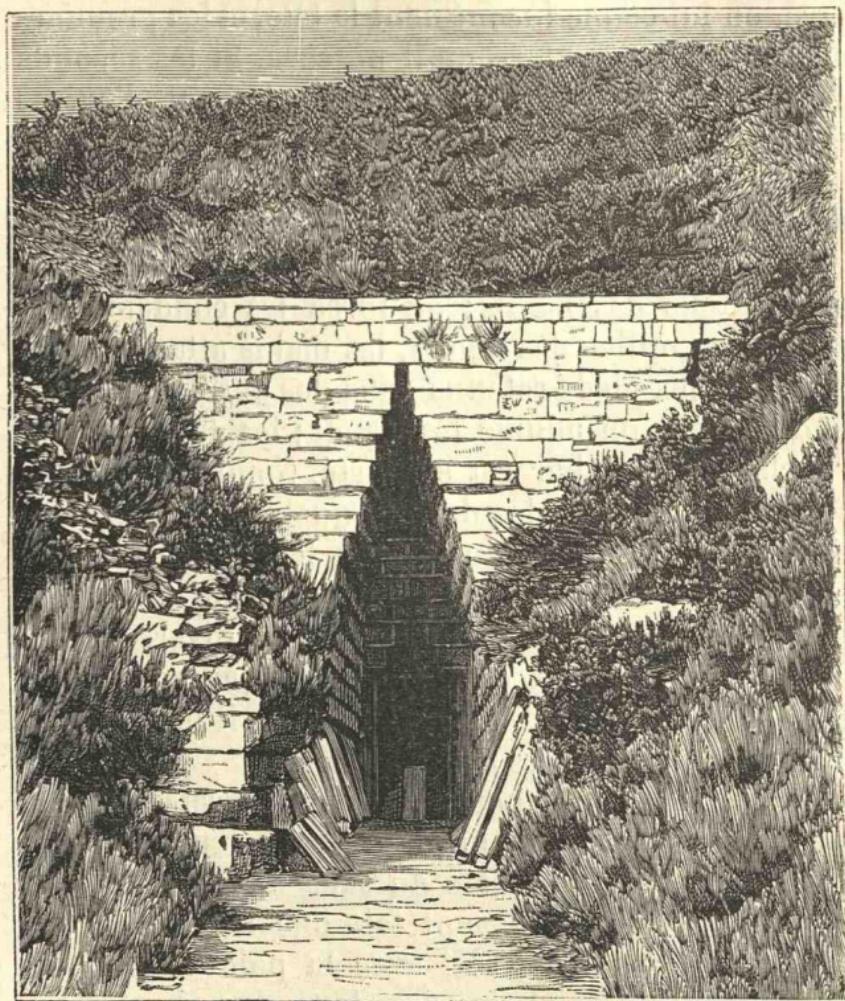
ne s'est point parjuré, il se défend avec énergie. Dès lors le roi fait venir d'autres devins en nombre double. Si, par l'épreuve divinatoire, ces derniers pareillement convainquent l'homme de s'être parjuré, on lui coupe incontinent la tête, et les premiers devins se partagent ce qu'il possède. Si les seconds devins l'absolvent, d'autres sont appelés, puis d'autres encore. Finalement, lorsque le plus grand nombre absout l'homme, il est décidé que c'est aux premiers devins à mourir.

Pour les exécuter, on remplit un char de fagots, on y attelle des bœufs; on force les condamnés à monter au milieu des fagots, les mains attachées par derrière, les pieds retenus dans des entraves; on les bâillonne et on allume les fagots; les bœufs s'effarouchent et le char est emporté. Nombre de bœufs sont consumés avec les devins; quelques-uns en sont quittes pour des brûlures que leur fait le timon embrasé. Ils brûlent ainsi les devins, non seulement pour ce que je viens de dire, mais pour divers motifs, en les appelant faux devins. Le roi n'épargne point les enfants de ceux qu'il a fait périr; il tue les garçons et ne laisse vivre que les filles.

Les Scythes, n'importe avec qui, prêtent de la sorte leurs serments: On verse du vin dans un grand vase de terre; on y mêle du sang de ceux qui vont jurer, après qu'ils se sont fait une légère piqûre, soit avec une alène, soit avec la pointe d'un poignard. Ensuite on plonge dans la terrine cimenterres, flèches, haches et javelots; cela fait, tous prient longuement, puis les contractants et les plus considérables de leur suite boivent le sang et le vin.

La sépulture des rois scythes est dans le pays de Gerrhus, où le Borysthène commence à être navi-

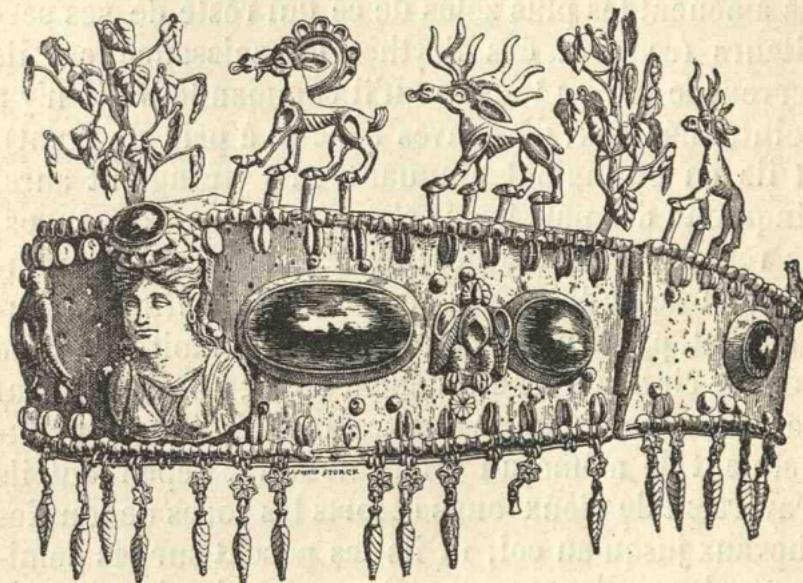
gable; là, lorsque leur roi meurt, ils font une grande excavation carrée; dès qu'elle est prête ils enlèvent le corps, après l'avoir enveloppé de cire,



TOMBÉAU DES ROIS SCYTHES, PRÈS DU KERTCH.

ouvert, nettoyé, rempli de souchet pilé, de parfums, de graine de persil et d'anis; et, après l'avoir recousu, ils le conduisent en chariot chez une autre

tribu. Ceux qui reçoivent le cadavre, comme les Scythes royaux qui l'ont amené, se coupent un bout d'oreille; ils se taillent en rond la chevelure; ils se font des incisions autour des bras; ils s'écorchent le front et le nez; ils s'enfoncent des pointes de flèches dans la main gauche. De là ils transportent en chariot le cadavre du roi chez une autre tribu qu'ils gouver-



DIADIÈME D'UN ROI SCYTHE. (*Le camée est grec.*)

nent; les premiers chez qui ils sont allés les accompagnent. Lorsqu'ils ont porté le corps parmi toutes les tribus, ils finissent par les Gerrhons les plus lointains de ceux qui leur sont soumis, et ils arrivent aux sépultures. Alors ils déposent le mort dans la fosse sur un lit de verdure; ils l'assujettissent en plantant des dards des deux côtés, et ils étendent au-dessus de lui des poutres qu'ils recouvrent de claires. Dans l'espace vide, ils enterrant l'une de ses femmes qu'ils

ont étranglée, et un échanson, un cuisinier, un palefrenier, un serviteur attaché à sa personne, un porteur de messages, des chevaux, des prémices de toutes ses richesses et des coupes d'or; car ils ne se servent ni d'argent ni d'airain. Pour finir, en rivalisant d'ardeur, ils comblent la fosse et s'appliquent à la recouvrir d'un tertre d'une très grande élévation.

L'année révolue, ils reprennent et font ce qui suit: Ils amènent les plus zélés de ce qui reste de ses serviteurs (ce sont des Scythes de naissance, car ils servent le roi en tout ce qu'il commande, et il n'y a point, chez eux, d'esclaves achetés à prix d'argent), et ils en étranglent cinquante; ils étranglent aussi cinquante des plus beaux chevaux. De tous ces corps, ils retirent les entrailles; ils les nettoient, les remplissent de paille et les recousent. Ensuite ils soutiennent, par deux pièces de bois, une moitié de roue dont la circonférence touche à terre; ils soutiennent de la même manière l'autre moitié; ils en maintiennent de même un grand nombre. Cependant ils traversent de pieux longs et forts les corps de tous les chevaux jusqu'au col, et ils les posent sur les demi-roues, lesquelles supportent en avant les épaules, en arrière le ventre, et laissent pendre les jambes des deux côtés; à ces chevaux, ainsi maintenus droit, ils mettent des mors et des brides que l'on tend à l'aide de piquets. Enfin, sur chaque cheval, ils font monter l'un des jeunes gens étranglés, après que préalablement ils lui ont passé le long de l'épine dorsale un piquet qui, en haut, va jusqu'au menton, et, en bas, s'emboîte dans la pièce qui traverse le cheval. Lorsqu'ils ont placé cette cavalerie en cercle autour du tombeau, ils s'éloignent.

Telles sont les funérailles qu'ils font à leurs rois.

Lorsque les autres Scythes meurent, leurs parents les plus proches les conduisent étendus sur un char chez leurs amis; chacun de ceux qui l'accueillent fesoie sa suite et offre au cadavre les mêmes choses qu'aux convives. Ils le promènent ainsi pendant quarante jours, après quoi ils l'enterrent, puis ils se purifient comme je vais dire : Ils se lavent premièrement la tête, et l'essuient; ensuite ils dressent de très longs pieux qu'ils inclinent pour les rapprocher par le haut, et sur ces pieux ils étendent leurs manteaux de laine foulée. Entre les pieux qui supportent les manteaux est posée une auge dans laquelle ils placent trois pierres chauffées jusqu'au rouge.

Ils récoltent une sorte de chanvre que produit la contrée, comparable au lin, sauf la force et la longueur, car, sous ce rapport, il l'emporte de beaucoup sur lui. Il vient spontanément ou après qu'on l'a semé. Les Thraces s'en font des vêtements tout à fait semblables à ceux de lin, et, à moins d'en avoir usé, personne ne pourrait distinguer une toile de l'autre. Celui qui n'aurait jamais vu celle de chanvre croirait qu'elle est de lin.

Les Scythes donc prennent de la graine de ce chanvre; ils entrent sous les pieux qu'enveloppent leurs manteaux et jettent cette graine sur les pierres rougies au feu; elle fume aussitôt et répand une vapeur plus abondante que celle d'aucune étuve hellénique. Les Scythes, excités par cette vapeur, se mettent à hurler; elle leur tient lieu de bain, car jamais ils ne plongent leur corps entier dans l'eau.

Ils mettent un soin extrême à se garder des coutumes étrangères; ils n'adoptent celles d'aucun peuple, et rejettent surtout celles des Grecs, comme l'ont montré Anacharsis et après lui Scylas. D'abord

Anacharsis, ayant visité une grande partie de la terre et acquis en ses voyages une grande sagesse, revenait en sa demeure chez les Scythes. Comme il naviguait sur l'Hellespont, il fit halte à Cyzique et trouva les citoyens occupés à célébrer avec magnificence la fête de la mère des dieux. Il invoqua la déesse, promettant que, s'il rentrait chez lui sain et sauf, il lui sacrifierait de la même manière qu'à Cyzique et qu'il instituerait la veillée. A son retour en Scythie, dans l'Hyléa, contrée sise près de la Course d'Achille et tout entière couverte d'arbres de toute espèce, Anacharsis célébra la fête de Cybèle avec tous ses rites,



MONNAIE DE CYZIQUE.

tenant à la main un tympanon et portant les saintes images attachées à sa personne. L'un des Scythes le vit et rapporta au roi Saulie ce qu'il faisait. Celui-ci accourut, le surprit encore en fête et le tua en le perçant de flèches. Et maintenant, si l'on s'informe d'Anacharsis, les Scythes affectent de ne le point connaître, parce qu'il a voyagé en Grèce et qu'il a adopté des coutumes étrangères. Pour moi, j'ai appris de Timnée, gouverneur d'Ariapithe, qu'Anacharsis était oncle d'Idanthyrsé, roi des Scythes, et fils de Gnorus, fils de Lycus, fils de Spargapithe. Si réellement il était de cette maison, qu'il sache que son

propre frère lui a donné la mort ; car Idanthyrsé était fils de Saulie, et Saulie fut le meurtrier d'Anacharsis.

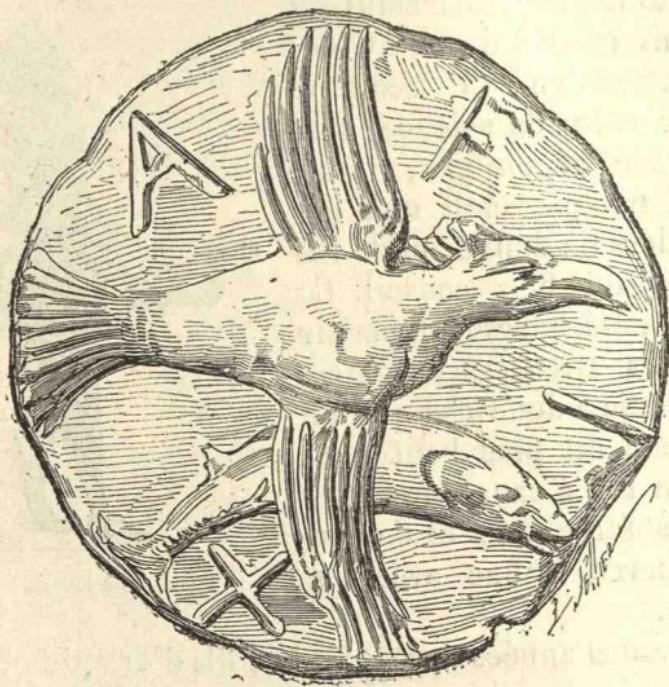
J'ai aussi entendu raconter par des Péloponésiens une autre histoire que voici : Anacharsis aurait voyagé par l'ordre du roi des Scythes et serait devenu disciple de la Grèce ; à son retour il aurait dit à celui qui l'avait envoyé que les Grecs s'appliquaient à acquérir toute sorte de science, sauf les Lacédémoniens, mais qu'il n'appartenait qu'à ces derniers de donner et de recevoir un bon conseil. Ce récit a été imaginé à plaisir par les Grecs eux-mêmes. L'homme a donc péri comme il a été dit plus haut et le roi l'a tué à cause des coutumes étrangères et de son commerce intime avec les Grecs.

Bien des années après, Scylas, fils d'Ariapithe, eut un sort à peu près pareil. Il était né d'Ariapithe, roi des Scythes, et d'une femme non indigène, mais de la ville d'Istria. Sa mère lui enseigna la langue et les lettres grecques. Plus tard, Ariapithe périt par la trahison de Spargapithe, roi des Agathyrses, et Scylas hérita de la royauté de son père, en même temps que de sa femme qui se nommait Opéa. Or, cette Opéa était indigène et avait un fils du nom d'Oricus. Scylas, quoique régnant sur les Scythes, n'était nullement charmé des mœurs de la Scythie ; l'éducation qu'il



ARCHER SCYTHI.

avait reçue lui donnait beaucoup plus de goût pour les coutumes helléniques. En conséquence, toutes les fois qu'il conduisait l'armée scythe à la cité des Borysthénites (*Olbia*, colonie de Milet), il la laissait dans le faubourg; puis, dès qu'il était dans la ville dont il fermait les portes, il quittait la robe scythe; il prenait le costume grec et se promenait, ainsi re-



MÉDAILLON D'OLBIA, REVERS.

vêtu, sur la place, où il n'était suivi de nul de ses gardes, ni de personne, car ses gens veillaient aux portes, de peur que quelque Scythe n'entrât et ne le vit sous ces vêtements. Il se comportait en toute chose à la manière des Grecs, et, selon leurs usages, il offrait des sacrifices aux dieux. Lorsqu'il avait ainsi passé un mois et plus, il partait, après avoir repris la robe scythe. Il faisait souvent ce voyage, et s'était

bâti une demeure dans la ville des Borysthénites, où il avait épousé une femme qui l'habitait.

Or, quand la destinée voulut qu'il lui arrivât mal, voici quelle en fut l'occasion. Il eut le désir d'être initié aux mystères de Bacchus, et, comme il était sur le point d'en accomplir les rites, un grand prodige éclata. Il possédait, dans la ville des Borysthénites, une maison grande et somptueuse, dont je viens à l'instant de faire mention ; à l'entour étaient placés des sphinx et des griffons de pierre blanche. Le dieu lança un trait sur cette maison, et elle fut brûlée tout entière ; Scylas ne laissa pas d'achever l'initiation. Or les Scythes reprochent aux Grecs d'honorer Bacchus ; car, disent-ils, il n'est pas convenable d'imaginer un tel dieu qui conduit les hommes à une folie furieuse. Lorsque Scylas fut initié aux mystères de Bacchus, l'un des Borysthénites, s'étant rendu auprès des Scythes, leur dit : « Vous riez de nous, ô Scythes, à cause de nos bacchanales, pendant lesquelles le dieu nous saisit ; maintenant ce dieu possède votre roi, qui fête Bacchus, agité des transports que Bacchus inspire. Si vous ne me croyez point, suivez-moi, et je vous le ferai voir. » Les principaux chefs des Scythes le suivirent ; le Borysthénite les ayant conduits, les plaça secrètement sur une tour ; bientôt Scylas passa près d'eux avec le chœur des danses, et les Scythes le virent prenant part à la bacchanale. Alors ils se considérèrent comme frappés d'une grande calamité ; ils s'en allèrent et firent part à toute l'armée de ce qu'ils avaient découvert.

Lorsque ensuite Scylas fut de retour en Scythie, le peuple mit à sa tête son frère Octamasade, et se révolta contre lui. A cette nouvelle, et n'ignorant pas la cause de ce soulèvement, il s'enfuit en Thrace ;

Octamasade en fut informé, et il marcha en armes contre les Thraces, qu'il rencontra sur l'Ister. Au moment où ils allaien combattre, Sitalcès envoya vers Octamasade, disant : « Qu'est-il besoin de nous mesurer ensemble ? Tu es le fils de ma sœur et tu as



BACCHUS.

avec moi mon frère ; rends-moi celui-ci et je te livrerai Scylas. Tu n'affronteras pas avec ton armée les dangers d'une bataille, ni moi avec la mienne. » Voilà ce que Sitalcès lui fit dire par un héraut ; il y avait en effet chez Octamasade un frère de Sitalcès qui l'avait fui. Octamasade accepta la proposition ; il remit son oncle maternel à Sitalcès et reçut de lui son frère Scylas. Aussitôt que Sitalcès eut son frère, il se retira ; mais Octamasade, sur le lieu même, coupa la tête de Scylas. C'est ainsi que les Scythes maintiennent leurs usages et traitent ceux qui adoptent des coutumes étrangères.

Il n'y a rien de merveilleux en cette contrée, excepté le nombre et la grandeur de ses fleuves. La seule chose qui, outre les fleuves et l'immense étendue de la plaine, soit digne d'admiration, la voici : on montre, empreinte sur un rocher, au bord du Tyras, une trace d'Hercule ; elle a la forme d'un pied humain, mais sa

longueur est de deux coudées. Telle est donc cette trace, et moi, je retourne à l'histoire que dès mon début j'allais raconter.

Pendant que Darius faisait ses apprêts contre les Scythes, qu'il envoyait des messages, qu'il prescrivait aux uns de se rendre à l'armée de terre, aux autres de fournir des vaisseaux, à d'autres encore de jeter un pont sur le Bosphore de Thrace, Artabane, fils d'Hystaspe, frère de Darius, le supplia de ne point faire cette expédition, lui remontrant la pauvreté des Scythes; mais il ne put le persuader, quoiqu'il lui donnât de bonnes raisons, et il se garda d'insister. Le roi donc, tous ses préparatifs terminés, partit de Suse à la tête de ses troupes.

Alors Œobaze, l'un des Perses, qui avait dans les rangs ses trois fils, pria Darius de lui en laisser un : « Tu es mon ami, répondit le roi, et tu demandes avec modération; je te les laisserai tous. » Œobaze fut donc ravi de joie, s'imaginant avoir obtenu la libération de ses trois fils; mais Darius ordonna aux hommes qui l'entouraient de les mettre à mort; les jeunes gens égorgés restèrent sur le lieu même.

De Suse, Darius se rendit à Chalcédoine sur le Bosphore, où était jeté le pont; là, il mit à la voile pour les îles qu'on appelle Cyanées, jadis flottantes, disent les Grecs. Il s'y assit dans le temple et contempla le Pont-Euxin. Puis il se rembarqua et revint au Bosphore; l'architecte de son pont était le Samien Mandroclès. Le roi, après avoir contemplé le Bosphore, fit ériger sur ses rives deux colonnes en pierre blanche, où l'on grava, en caractères helléniques et assyriens, les noms de toutes les nations qu'il avait amenées; or il avait avec lui des troupes de toutes celles qu'il gouvernait. On y énuméra, y compris la

cavalerie et en laissant à part la flotte, sept cent mille hommes ; on avait d'ailleurs rassemblé six cents vaisseaux. Les Byzantins, ayant transporté ces colonnes dans leur ville, s'en sont servis pour bâtir l'autel de Diane-Orthosienne, hormis une pierre ; celle-ci a été laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance ; elle est couverte de caractères assyriens. Le lieu où Darius a jeté un pont sur le Bosphore est, comme je puis en juger par mon examen, à moitié route entre Byzance et le temple élevé près de l'embouchure.

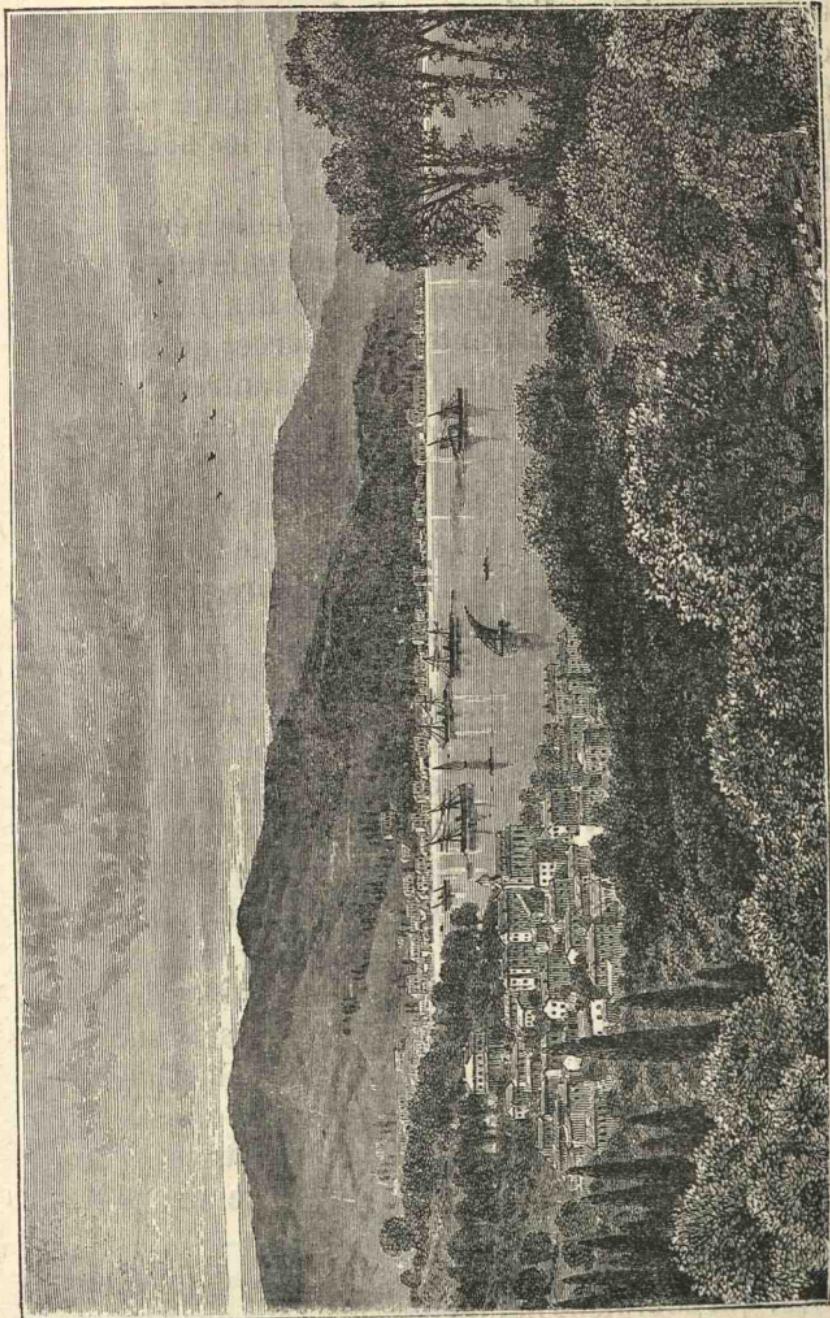
Darius ensuite, charmé de ce pont de bateaux, décupla les dons de toutes choses qu'il destinait à son architecte Mandroclès le Samien. Or, de ces présents, Mandroclès employa les premices aux frais d'une peinture représentant le pont sur le Bosphore, le roi assis sur un trône et l'armée opérant son passage ; il consacra ce tableau dans le temple de Junon et y inscrivit ces vers :

Ayant jeté un pont sur le Bosphore poissonneux, Mandroclès
 A dédié à Junon un monument du pont de bateaux,
 Après avoir acquis pour lui-même une couronne et pour Samos de
 la gloire,
 Après avoir accompli son œuvre, selon la pensée du roi Darius.

Tel fut le monument laissé par celui qui avait jeté le pont.

Après avoir rémunéré Mandroclès, Darius passa en Europe et prescrivit aux Ioniens de naviguer sur l'Euxin jusqu'à l'Ister, de l'y attendre quand ils y seraient arrivés et de jeter un pont sur le fleuve. Car les Ioniens, les Eoliens, et les Héllespontins dirigeaient la flotte. D'une part donc, l'armée navale doubla les îles Cyanées et se porta droit à l'Ister ; elle le remonta pendant deux jours, depuis la mer jus-

LE BOSPHORE (ÉTAT ACTUEL).



qu'au col où il se divise en plusieurs bouches, et là elle jeta un pont. D'une autre part, l'armée de terre, ayant franchi le Bosphore sur le pont de bateaux, fit route à travers la Thrace, atteignit les sources du Téare et y campa trois jours.

Les habitants d'alentour disent que le Téare est la meilleure des rivières, parce qu'elle guérit toutes les maladies et principalement la gale des hommes et des chevaux. Elle a trente-huit sources qui coulent de la roche même, les unes froides, les autres chaudes. Pour s'y rendre, en partant d'Héropolis près de Périnthe ou d'Apollonie sur l'Euxin, il faut pareillement deux journées de marche par les deux routes. Le Téare se jette dans le Contadesde; le Contadesde, dans l'Agriane; l'Agriane, dans l'Hèbre, et celui-ci dans la mer, près de la ville d'Enos.

Darius étant donc arrivé sur cette rivière, après y avoir campé, en fut charmé, et là aussi il érigea une colonne avec cette inscription : « Les sources du Téare donnent l'eau la meilleure et la plus belle; auprès d'elles est venu, poussant une armée contre les Scythes, l'homme le meilleur et le plus beau, Darius, fils d'Hystaspe, roi des Perses et de toutes les nations du continent.

Darius parvint ensuite à une autre rivière dont le nom est Artisque; elle traverse les Odryses; sur ses rives, voici ce qu'il fit : il indiqua un emplacement et il ordonna à tout homme qui passerait auprès d'y déposer une pierre. Comme l'armée exécuta cet ordre, lorsqu'il la porta en avant, il laissa en ce lieu d'immenses mamelons de pierres.

Avant de gagner l'Ister, il subjugua d'abord les Gètes, qui se croient immortels; car ceux des Thraces qui possèdent Salmydesse, ceux qui demeurent au-

dessus des villes d'Apollonie et de Mésambria, qu'on appelle Scurmiades et Nipséens, s'étaient donnés sans combat à Darius ; mais, dans leur ignorance, les Gètes l'attaquèrent et furent aussitôt réduits en servitude, quoique les plus vaillants et les plus justes des Thraces.

Voici comment ils se croient immortels : ils imaginent que celui qu'ils perdent ne meurt pas, mais va retrouver le dieu Zalmoxis. Tous les cinq ans ils envoient l'un d'eux, qui est désigné par le sort, auprès de Zalmoxis pour lui exposer chaque fois leurs besoins. Ils le dépèchent de cette manière : les uns



MONNAIE D'APOLLONIE.

se rangent tenant trois javelots, les autres saisissent les mains et les pieds du messager ; puis ils le lancent en l'air de manière qu'il retombe sur les dards ; s'il expire transpercé, c'est, selon eux, qu'il est agréable à Zalmoxis ; s'il ne meurt pas, ils s'en prennent à lui-même ; ils disent que c'est un méchant, et, pour remplacer celui qu'ils accusent ainsi, ils en expédient un autre, à qui ils donnent leurs instructions pendant qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent vers le ciel des flèches au tonnerre et aux éclairs, et menacent ainsi le dieu ; car ils ne pensent pas qu'il existe un autre dieu que le leur.

J'ai appris des Grecs qui demeurent sur l'Helles-

pont et le Pont-Euxin, que ce Zalmoxis, étant homme, fut esclave à Samos, chez Pythagore, fils de Mnésarque. Puis, devenu libre, il acquit de grandes richesses et retourna dans son pays. Comme alors les



MONNAIE
DE SAMOS.

Thraces vivaient misérablement à la manière des brutes, Zalmoxis, formé aux mœurs de l'Ionie et à une civilisation plus avancée que ne pouvait être celle des Thraces, instruit par son commerce avec les Grecs et avec Pythagore, qui n'était pas le moindre des sages de la Grèce, se fit disposer un

appartement d'hommes où il reçut les premiers de ses concitoyens et les festoya, leur enseignant que ni lui-même, ni ses convives, ni ceux qui à perpétuité naîtraient d'eux, ne devaient mourir, mais qu'ils se rendraient en un lieu où ils vivraient toujours, en possession de tous les biens. Pendant qu'il faisait ce que je viens de dire, et qu'il leur tenait ce langage, il se bâtit une demeure souterraine; quand elle fut achevée, il disparut du milieu des Thraces et s'y cacha trois ans. Le peuple cependant le regrettait et le pleurait comme mort; mais, la quatrième année, il se montra aux Thraces et rendit ainsi croyable la doctrine qu'il avait enseignée. Voilà ce que l'on rapporte de Zalmoxis.

Lorsque Darius, et avec lui toute l'armée qu'il amenait, furent arrivés sur l'Ister, ils le franchirent; alors le roi commanda aux Ioniens de couper le pont et de le suivre sur le continent, accompagnés des forces navales. Comme ils se mettaient en devoir d'obéir, Coès, fils d'Evandre, général des Mytiléniens, dit à Darius ce qui suit, après lui avoir pré-

tablement demandé s'il lui serait agréable de recevoir un avis de quelqu'un qui désirait le donner : « O roi ! tu es sur le point de porter la guerre en une contrée où l'on ne verra ni champs cultivés ni villes que des hommes habitent; laisse donc en place le pont, et pour le garder ceux qui l'ont construit : car si, ayant trouvé les Scythes, tout succède au gré de nos souhaits, ce sera notre retraite; si nous ne pouvons les atteindre, ce sera encore pour nous une retraite assurée. Je crains, non qu'en aucune façon nous puissions, dans un combat contre



MONNAIE DE MYTILENE.

les Scythes, essuyer une défaite, mais beaucoup plus, que ne réussissant point à les rencontrer, nous n'ayons à souffrir en marchant au hasard. Peut-être quelqu'un va-t-il s'imaginer que je tiens ce langage à cause de moi et pour demeurer ici; mais, ô roi ! je t'expose cette opinion qui, dans ton intérêt, me paraît la meilleure, après quoi je te suivrai, car je ne voudrais pas rester où nous sommes. » L'avis plut beaucoup à Darius, et il répondit en ces termes : « Quand, sain et sauf, je serai rentré en mon palais, ô mon hôte lesbien, présente-toi devant moi, afin que je réponde à ton bon conseil par de bons traitements. »

Ainsi parla Darius; puis, ayant fait à une lanière soixante nœuds, il invita les rois des Ioniens à venir délibérer avec lui, et il leur dit : « Hommes d'Ionie, sachez d'abord que j'ai changé d'avis au sujet du pont; prenez donc cette lanière, et n'oubliez pas ce que je vais vous prescrire. Dès que vous m'aurez vu en marche contre les Scythes, défaites, à partir de ce moment, un nœud par jour; si cependant je ne reviens pas, lorsqu'il se sera écoulé autant de jours qu'il y a de nœuds, mettez à la voile et retournez en vos demeures. Jusque-là, puisque je me suis ravisé, veillez à la garde du pont; mettez tout votre zèle à le défendre et à le conserver. En faisant ce que je vous demande, vous me serez grandement agréables. » Après leur avoir tenu ce discours, Darius se hâta de se porter en avant.

Les Scythes considérèrent que seuls ils ne pourraient repousser à force ouverte l'armée de Darius; ils envoyèrent donc des députés chez leurs voisins : or les rois de ces contrées, s'étant réunis, délibéraient, tandis que s'avançaient les immenses forces de l'ennemi. Ces rois étaient ceux des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlœnes, des Gélons, des Budins et des Sauromates.

Les députés des Scythes arrivèrent donc comme les rois de ces nations étaient assemblés; ils leur apprirent que les Perses, après avoir subjugué tout l'autre continent, venaient de jeter un pont sur le Bosphore, qu'ils étaient entrés sur ce continent-ci, qu'ils avaient, en deçà, soumis les Thraces et jeté un pont sur l'Ister, et que leur roi prétendait les soumettre à leur tour. « Vous donc, ajoutèrent-ils, n'allez point rester en repos, ne souffrez pas que nous soyons détruits, mais d'un commun accord

Marchons à la rencontre de l'envahisseur. Refusez-vous de le faire ? Alors, accablés par l'ennemi, ou nous abandonnerons la contrée, ou, en y restant, nous capitulerons : car que pourrions-nous faire si vous ne consentiez pas à nous seconder ? Mais alors il ne pèsera pas moins sur vous, car il n'est pas venu plutôt contre nous que contre vous-mêmes ; il ne lui suffira pas de nous avoir anéantis, il ne vous épargnera pas non plus. Nous allons vous donner une grande preuve de ce que nous avançons. Si le Perse n'en voulait qu'à nous seuls, à cause du désir de se venger de son ancien assujettissement, il eût marché sur nous sans rien entreprendre contre les autres, et il eût clairement montré qu'il s'attaquait uniquement aux Scythes ; mais, à peine sur ce continent, il a soumis tous les peuples qui se trouvaient sur son passage, tels que les Thraces et nos plus proches voisins les Gètes. »

Lorsque les Scythes eurent exposé leur message, les rois, qui étaient venus de plusieurs contrées, délibérèrent, et leurs opinions furent partagées. Le Gélon, le Budin, le Sauromate, d'un commun accord, promirent leur concours aux Scythes ; mais l'Agathyrse, le Neure, l'Androphage, les rois des Mélanchlœnes et des Taures répondirent aux envoyés : « Si vous n'aviez point été les premiers à faire tort aux Perses et à porter chez eux la guerre, vous nous sembleriez parler juste en demandant ce que vous demandez ; après vous avoir entendus, nous ferions pour vous ce que veulent faire les autres rois ; mais vous avez envahi sans nous leur territoire ; vous avez régné sur les Perses aussi longtemps qu'une divinité l'a permis ; et aujourd'hui, le même dieu les excitant, ils vous rendent la pareille. Nous qui ne les avons

pas offensés alors, nous nous garderons maintenant d'être les premiers à les offenser. Si leur roi entre sur notre territoire, s'il commence à notre égard les hostilités, nous ne lui céderons pas; jusque-là, jusqu'à ce que nous l'ayons vu, nous resterons chez nous; car nous ne croyons pas que les Perses soient venus contre nous: ils sont venus contre ceux qui ont été coupables envers eux d'iniquité. »

Cette réponse étant rapportée aux Scythes, il renoncèrent à une résistance active, puisqu'ils ne pouvaient compter sur ces auxiliaires, et ils résolurent de se retirer en emmenant leurs troupeaux, de bouleverser sur leur passage puits et fontaines, de fouler aux pieds l'herbe de la terre, et de se diviser en deux corps. L'un des deux eut ordre de se rapprocher des Sauromates, d'appeler ceux-ci dans le cas où le Perse prendrait cette direction, et de fuir droit au Tanaïs en côtoyant le Palus-Mœotis; de se précipiter, au contraire, sur les envahisseurs, s'ils faisaient retraite, et de les presser l'épée dans les reins. Le second corps eut ordre de se maintenir à une journée de distance des Perses, de reculer en faisant ce qui était convenu, et de se retirer chez les voisins qui avaient refusé leur alliance, afin de les impliquer aussi dans la guerre. Les Scythes pensaient que ces derniers, quoiqu'ils ne se fussent pas souciés de prendre part aux hostilités, y seraient entraînés forcément; leur dessein était alors de rentrer sur leur territoire et d'en venir aux mains lorsqu'e此 occasion leur semblerait opportune.

Toutes ces mesures arrêtées, les Scythes marchèrent à la rencontre de Darius; ils envoyèrent en avant-garde leurs meilleurs cavaliers. Cependant les chars sur lesquels vivaient leurs enfants et toutes

les femmes, tous les troupeaux, sauf ce qui était nécessaire à leur nourriture, tout ce qui était resté avec les chars, reçurent l'ordre de monter au nord, et de se mettre ainsi en sûreté.

Leur avant-garde rencontra les Perses à trois journées de l'Ister. Après les avoir reconnus, elle se maintint à la distance d'une journée; elle campa, puis elle broya tout ce qui poussait sur terre. Les Perses virent apparaître la cavalerie des Scythes; ils suivirent les traces d'hommes qui leur échappaient toujours, et, comme ils poussaient droit au premier corps, ils se portèrent au levant sur le chemin qui mène au Tanaïs. Les Scythes atteignirent ce fleuve et le passèrent; les Perses le passèrent à leur tour et les poursuivirent sur l'autre rive. Les uns et les autres, ayant traversé le territoire des Sauromates, arrivèrent sur celui des Budins.

Tant que les Perses opérèrent chez les Scythes et les Sauromates, ils n'eurent rien à détruire en ces régions incultes; mais chez les Budins ils trouvèrent la ville de bois que ses habitants avaient abandonnée après en avoir enlevé toutes choses. Les Perses l'incendièrent et se remirent sur les pas des fugitifs. Ils se portèrent toujours en avant jusqu'à ce qu'au delà des Budins ils fussent entrés dans le désert où nulle race d'hommes n'habite et qui s'étend à sept journées de marche. Au-dessus de ce désert demeurent les Thyssagètes, et de ce pays coulent quatre grands cours d'eau qui, passant par la Mœotie, se jettent dans le Palus-Mœotis; on les nomme le Lycus, l'Oare, le Tanaïs et le Syrgis.

Darius suspendit sa marche à la limite du désert; il rangea son armée sur les rives de l'Oare et bâtit huit grands forts, distants les uns des autres égale-

ment d'environ soixante stades, et dont les ruines subsistent encore de mon temps. Pendant qu'il se livrait à ces travaux, les Scythes qu'il avait poursuivis firent un détour, et, derrière lui, ils rentrèrent sur leur territoire. Ils disparurent donc tout à fait, et, comme ils ne se montraient plus à ses yeux, Darius abandonna les forts à moitié construits, rebroussa chemin et tira vers l'ouest, présumant qu'il avait affaire à tous les Scythes et qu'ils s'étaient enfuis de ce côté.

En pressant le pas il retrouva leurs deux corps d'armée en Scythie; il se remit à leur poursuite, mais ils se tenaient toujours à une journée de distance. Le Perse ne leur donna pas un instant de relâche; alors, selon le plan arrêté par eux, ils se réfugièrent chez ceux qui leur avaient refusé du secours, et premièrement chez les Mélanchlœnes. Les Scythes, puis les Perses, envahirent ce territoire et le bouleversèrent; les premiers cependant entrèrent chez les Androphages; ceux-ci pareillement bouleversés, ils allèrent chez les Neures; ceux-ci pareillement bouleversés, ils s'approchèrent des Agathyrses. Mais les Agathyrses avaient vu leurs voisins dispersés par les Scythes et leurs terres dévastées; avant donc que les Scythes fussent chez eux, ils envoyèrent un héraut pour leur défendre de passer la frontière, déclarant que, s'ils le tentaient, ils auraient d'abord à les combattre. Après s'être ainsi prononcés, les Agathyrses se portèrent en armes sur leurs limites, résolus à repousser l'invasion, au lieu que les Mélanchlœnes, les Androphages et les Neures, quand les Perses sur les traces des Scythes étaient entrés chez eux, ne s'étaient pas défendus, et, oubliant leurs menaces, s'étaient enfuis confusément au nord dans

le désert. Les Scythes ne poussèrent pas jusqu'à la contrée qui leur était interdite. En sortant de celle des Neures, ils attirèrent les Perses sur la leur propre.

Leurs marches et contre-marches s'y prolongèrent longtemps et ne cessèrent pas; enfin Darius, ayant envoyé un cavalier à Idanthyrs, roi des Scythes, lui tint ce langage: « Homme étrange, pourquoi fuir toujours, tandis qu'il ne tient qu'à toi de prendre l'un de ces deux partis? Te crois-tu de force à résister à ma puissance? alors fais halte, cesse d'errer et combats. Te reconnais-tu le plus faible? cesse pareillement de courir comme tu le fais; apporte à ton maître comme présents la terre et l'eau, puis entrons en conférence. »

A ces paroles, le roi des Scythes Idanthyrs répondit celles-ci: « Pour ce qui me concerne, ô Perse, jamais la crainte ne m'a fait fuir encore devant un homme, et maintenant je ne suis pas devant toi. Je n'agis pas aujourd'hui autrement que selon ma coutume, même pendant la paix; je vais, au reste, t'apprendre pourquoi je ne te livre pas bataille incontinent. Nous ne possédons ni villes, ni campagnes cultivées pour lesquelles, de peur que tu ne les prennes et que tu ne les ravages, nous soyons pressés d'en venir aux mains. Si toutefois tu veux absolument tenter au plus vite le sort des armes, nous avons les sépultures de nos ancêtres; allez, cherchez-les, et si vous les trouvez, essayez de les bouleverser: vous saurez alors si nous combattrons pour ces sépulcres ou si nous ne combattrons pas. Mais tant que la raison ne nous le conseillera pas, nous n'en viendrons pas aux mains avec toi. Tiens notre résolution pour inébranlable en fait de combats; en fait de maîtres

je ne me soumets qu'à Jupiter, mon aïeul, et à Vesta, reine des Scythes. Au lieu de te donner la terre et l'eau, je t'enverrai les présents qu'il convient de t'offrir, et en échange de ce mot : *Je suis ton maître*, je te renvoie celui-ci : *Il faut pleurer.* » C'est un dicton scythe.

Le héraut partit pour rapporter cette réponse à Darius; cependant les rois scythes, après avoir entendu le mot de servitude, furent remplis de colère. Alors ils détachèrent le corps de Scopasis avec les Sauromates, et les envoyèrent auprès des Ioniens qui gardaient le pont de l'Ister, afin qu'ils entrassent en conférence avec eux. Le reste de l'armée résolut de ne plus faire errer les Perses et de tomber toujours sur eux, quand ils prendraient leurs repas. Guettant donc le moment où les soldats de Darius se mettaient à manger, ils exécutaient ce qui était résolu. La cavalerie ne manquait jamais de mettre en désordre celle des Perses, laquelle en fuyant se jetait sur l'infanterie; celle-ci s'avancait pour la protéger; d'autre part, les Scythes, après avoir culbuté les cavaliers, tournaient bride, évitant de s'engager avec les fantassins. Ils faisaient pareillement des attaques de nuit.

Je vais parler d'un singulier auxiliaire des Perses, singulier adversaire en même temps des Scythes, lorsqu'ils attaquaient le camp ennemi. C'était le braiement des ânes et l'aspect des mulets. Car la Scythie ne produit ni mulets ni ânes : il n'y a dans la contrée entière pas un seul âne, pas un seul mulet, à cause du froid. Les ânes donc, quand ils étaient en joie, troublaient la cavalerie des Scythes; souvent, pendant qu'elle chargeait, les chevaux, à moitié chemin du camp, venant à entendre les ânes braire,

s'effarouchaient, se retournaient, et dans leur surprise dressaient les oreilles, n'ayant jamais entendu pareils cris ni vu pareilles formes. Mais ce fut de peu de conséquence dans cette guerre.

Cependant les Scythes, ayant souvent vu les Perses faire leurs préparatifs de départ, afin qu'ils restassent plus longtemps en Scythie et que, en y demeurant, ils fussent affligés par la disette de toutes choses, abandonnèrent maintes fois des troupeaux de brebis avec les pâtres, et s'en allèrent d'un autre côté. Les Perses alors survenant prirent ce bétail, charmés d'un tel exploit.

Mais quoique cela fût arrivé fréquemment, Darius n'était pas moins dans une grande perplexité. Les rois scythes s'en aperçurent, et, par un héraut, ils lui envoyèrent ces présents : un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Dans quelle pensée étaient-ils offerts ? Les Perses le demandèrent au porteur. Il répondit qu'on ne lui avait rien prescrit, sinon de s'en aller au plus vite, dès qu'il les aurait remis ; puis il invita les Perses, s'ils avaient de l'intelligence, à deviner ce que ces dons signifiaient. Les Perses l'ayant ouï tinrent conseil.

L'opinion de Darius fut que les Scythes lui donnaient d'eux-mêmes la terre et l'eau : « Car, dit-il, le rat vit dans la terre et se nourrit des mêmes fruits que l'homme ; la grenouille réside dans l'eau ; l'oiseau n'est qu'un cheval ailé ; enfin ils nous livrent les flèches, c'est-à-dire leur propre force. » Tel fut son avis, mais ce ne fut pas celui de Gobryas, l'un des sept qui avaient tué le mage ; voici comme il interpréta les présents : « Si vous ne devenez pas oiseaux pour voler au ciel, rats pour vous cacher sous terre, grenouilles pour sauter dans les marais, vous ne

retournerez pas dans votre patrie; vous périrez par ces flèches. »

Ainsi les Perses exposèrent leurs conjectures sur les présents. Cependant le corps des Scythes, qui d'abord avait eu mission de garder le Palus-Mœotis et qui, en ce moment, était parti pour entrer en conférence avec les Ioniens sur l'Ister, avait atteint le pont. Là il tint ce discours : « Ioniens, nous venons vous apporter la liberté, si vous voulez nous entendre. Nous savons que Darius vous a commandé de garder ce pont seulement soixante jours, vous permettant de retourner en votre pays si, dans ce délai, il n'était point revenu. Partez donc maintenant et vous serez hors de blâme devant lui comme devant nous, puisque vous êtes restés ici le nombre de jours après lequel il est convenu que vous pouvez partir. » Les Ioniens promirent de le faire, et les Scythes s'éloignèrent rapidement.

Le reste de leur armée, après l'envoi des présents offerts à Darius, se mit en bataille devant les Perses, infanterie et cavalerie, comme pour les attaquer. Les Scythes étaient donc rangés, quand un lièvre vint à les traverser; à sa vue, chacun se mit à le poursuivre; ils se débandèrent tous à grands cris, et Darius demanda la cause du désordre où il voyait ses adversaires. On lui apprit qu'ils chassaient au lièvre; alors il dit à ceux avec qui il avait coutume de s'entretenir : « Ces hommes-là font de nous grand mépris, et je reconnais maintenant que Gobryas a bien interprété leurs présents. Puis donc que j'enviage aussi sous ce point de vue l'état de nos affaires, il est besoin de bon conseil, afin que notre retraite s'opère avec sécurité. — O roi, reprit Gobryas, je savais à peu près, par ouï-dire, la difficulté d'appro-

cher de ces hommes; depuis que je suis venu ici, j'en ai appris davantage, et je vois qu'ils se jouent de nous. Je pense donc qu'aussitôt la nuit arrivée, nous devons allumer nos feux, comme nous avons l'habitude de le faire, cacher la vérité à ceux des soldats qui sont trop faibles pour supporter la fatigue, attacher tous les ânes et partir avant que les Scythes poussent droit à l'Ister et coupent le pont, ou que les Ioniens jugent à propos de prendre un parti qui pourraitachever notre perte. » Tel fut le conseil de Gobryas.

La nuit survint, et Darius le suivit; il laissa dans le camp les hommes fatigués, ceux dont la perte devait être le moins sensible; il y laissa aussi les ânes attachés. Il laissa les ânes et les infirmes de l'armée, les ânes pour qu'ils fissent entendre leurs braiments, les infirmes à cause de leur faiblesse, leur donnant à entendre que lui-même et la troupe valide allaient attaquer les Scythes; qu'eux pendant ce temps-là resteraient à garder le camp. Darius, ayant pris ce prétexte à l'égard de ceux qu'il abandonnait et ayant allumé ses feux, se dirigea rapidement vers l'Ister. Cependant les ânes, délaissés par la multitude, se mirent à braire plus vigoureusement que jamais; les Scythes, qui entendaient leurs braiments, étaient bien convaincus que les Perses étaient dans leur camp.

Au jour, les abandonnés virent que Darius les avait trahis; ils tendirent les mains aux Scythes et racontèrent ce qui se passait. A cette nouvelle les deux corps d'armée se réunirent, s'adjoignirent les Sauromates, les Budins, les Gélons, et s'élancèrent à la poursuite des Perses en se dirigeant vers l'Ister. Comme les forces des Perses consistaient surtout en

infanterie et qu'ils ne connaissaient pas les routes les plus courtes, comme les Scythes étaient tous à cheval et qu'ils savaient par où abréger le chemin, ils se manquèrent mutuellement. Les Scythes devancèrent de beaucoup les Perses et arrivèrent les premiers auprès du pont. Ils apprirent que les Perses n'avaient point encore paru; ils virent les Ioniens sur leurs vaisseaux et ils leur dirent : « Ioniens, les jours que l'on vous avait comptés sont écoulés et vous ne pouvez avec justice demeurer ici. Mais, puisque la crainte seule vous y retenait, maintenant détachez le pont, partez au plus vite, réjouissez-vous de votre affranchissement, rendez-en grâces aux dieux et aux Scythes. Pour celui qui jadis était votre maître, nous allons le traiter de telle sorte qu'il n'entreprendra plus aucune expédition contre les hommes. »

Là-dessus les Ioniens délibérèrent; d'une part Miltiade l'Athénien, général et tyran des Chersonnésites de l'Hellespont, fut d'avis de prêter l'oreille aux Scythes et de rendre la liberté à l'Ionie. D'autre part, Histiée de Milet eut une opinion contraire, disant que chacun d'eux était tyran de sa ville et tenait son pouvoir de Darius; que, celui-ci renversé, ni lui ne serait capable de gouverner les Milétiens, ni aucun autre aucune des villes; que chacune d'elles aimerait mieux être une démocratie que d'obéir à un roi. Soudain tous ceux qui avaient d'abord adopté le sentiment de Miltiade se rangèrent à celui d'Histiée.

Ces hommes donc, après avoir adopté l'avis d'Histiée, résolurent d'ajuster les actions aux desseins et de détacher une partie du pont du côté des Scythes, aussi long que la portée d'un trait : ils paraîtraient faire quelque chose, quoique ne faisant rien, et

ôteraient ainsi aux Scythes la tentation d'user de violence et de passer le fleuve malgré eux. Ils convinrent de dire, en détachant le pont du côté de la Scythie, qu'ils feraient tout leur possible pour être agréables aux Scythes. Voilà ce qu'ils ajoutèrent à l'avis d'Histiée, et celui-ci, répondant au nom de tous, dit : « O Scythes ! vous êtes venus nous apporter d'utiles conseils, et vous vous êtes hâtés très à propos; mais si vous nous avez mis dans la bonne voie, nous nous appliquons à vous servir à notre tour. Vous le voyez, nous détachons le pont,



MONNAIE DE MILET.

nous le faisons avec zèle, car notre désir est d'être libres. Pendant que nous le détachons, il est opportun que vous cherchiez les Perses, et que vous vengiez sur eux, comme il convient, vos injures et les nôtres. »

Pour la seconde fois, les Scythes crurent que les Ioniens parlaient sincèrement, et ils s'en allèrent à la recherche des Perses; mais ils s'écartèrent tout à fait du chemin que ceux-ci avaient pris. Eux-mêmes en furent cause quand ils détruisirent les pâturages des chevaux et comblèrent les sources. En effet, s'ils n'avaient point fait ces dégâts, il leur eût été facile, puisqu'ils le voulaient, de rencontrer les Perses. Ce

parti pris par eux, comme étant le meilleur parti à prendre, fut donc ce qui ruina leurs desseins. D'une part, ils cherchèrent leurs ennemis à travers la contrée où il y avait encore du fourrage et de l'eau, présumant que Darius ne pouvait opérer sa retraite que par là; d'autre part, les Perses, en observant leurs propres traces, revinrent par le même chemin que d'abord ils avaient battu, et encore eurent-ils grand'peine à parvenir au pont. Il faisait nuit, et à ce moment tout ce côté des bateaux était détaché. Ils eurent donc tout lieu de craindre que les Ioniens ne les eussent abandonnés.

Darius connaissait dans son armée un Égyptien doué de la voix la plus forte qu'il y eût parmi les mortels. Le roi lui ordonna de se porter sur le bord de l'Ister et d'appeler Histiée de Milet; il obéit, et Histiée, l'ayant entendu au premier appel, amena les bateaux sur lesquels devait passer l'armée et rétablit le pont.

Ainsi les Perses échappèrent, et les Scythes, en les cherchant, les manquèrent une seconde fois, et ils dirent des Ioniens : « Si ce sont des hommes libres, ils sont les plus lâches, les moins virils de tous les humains; si ce sont des esclaves, ils sont, certes, les plus attachés à leur maître, les moins disposés à s'enfuir. » Telles furent les marques de mépris que les Ioniens reçurent des Scythes.

Darius, après avoir traversé la Thrace, arriva à Sestos, dans la Chersonnèse; de là il fit voile avec la flotte pour l'Asie, et laissa en Europe Mégabaze, général perse à qui un jour il avait fait un honneur très grand en prononçant, devant tous les siens, le mot que je vais dire. Comme le roi allait manger des grenades, il en ouvrit une, et son frère, Artabane,

lui demanda quelle chose il désirerait posséder en aussi grand nombre que les grains de la grenade. Or Darius répondit : « J'aimerais mieux avoir autant de Mégabazes qu'il y a de ces grains, que d'assujettir la Grèce. » En tenant ce langage devant les Perses, il l'avait alors honoré; maintenant il le nomma son général, et lui laissa quatre-vingt mille hommes de son armée.

Ce Mégabaze, par un autre mot, a laissé de lui chez les Hellespontins un souvenir impérissable. Il se trouvait à Byzance quand on dit devant lui que les Chalcédoniens avaient fondé une colonie dans la



MONNAIE DE BYZANCE.

contrée dix-sept ans avant les Byzantins. « Ils étaient donc aveugles, s'écria-t-il; autrement, comment, ayant le choix entre deux sites, l'un très beau, l'autre nullement agréable, auraient-ils pris ce dernier? » Mégabaze donc, ayant été laissé comme général dans le pays des Hellespontins, soumit tous ceux qui n'étaient point partisans des Mèdes.

Tandis qu'il opérait contre eux, un grand détachement de l'armée perse se porta en Libye, sous le prétexte que je vais rapporter. Arcésilas, fils de Battus et de Phérétime, et ancien roi de Cyrène, ayant failli contre un oracle, fut tué à Barca, où il

s'était retiré, par des habitants de Barca et des émigrés de Cyrène. Sa mère Phérétime jouissait dans Cyrène des honneurs qu'il avait quittés : elle disposait de toutes choses et présidait le conseil. Dès qu'elle apprit qu'on l'avait tué à Barca, elle prit la fuite et se réfugia en Égypte. Car Arcésilas avait rendu de grands services à Cambyse, fils de Cyrus; c'était ce même Arcésilas qui avait donné Cyrène aux Perses et s'était soumis au tribut. Arrivée en Égypte, Phérétime s'assit comme suppliante chez Aryande, l'exhortant à



MONNAIE DE LIBYE.

la venger, prétextant que son fils avait péri à cause de son dévouement pour les Mèdes.

Or cet Aryande était gouverneur de l'Égypte. Cambyse l'avait institué, et plus tard Darius le fit mourir parce qu'il tenta de rivaliser avec lui. En effet, il apprit et vit que le roi désirait laisser de lui-même un monument tel que nul de ses prédécesseurs n'eût rien laissé de semblable, et il l'imita jusqu'à ce qu'il reçut son salaire. Voici comment : Darius ayant frappé de la monnaie avec l'or le plus pur qu'il put trouver, Aryande fit la même chose avec de l'argent; et aujourd'hui encore l'argent aryandique est du meilleur aloi. Mais Darius fut informé de ce qu'il faisait et il l'accusa d'une prévue rébellion, en conséquence de laquelle on le mit à mort.

Alors cet Aryande eut compassion de Phérétime et il lui donna toutes les forces de l'Égypte : armée de terre et flotte. Il nomma général de l'armée de terre Amasis, de la tribu Maraphienne, et commandant de la flotte Badrès, de la famille des Pasargades. Avant de commencer les hostilités, il envoya un héraut à Barca, pour savoir qui avait tué Arcésilas. Ceux de Barca se dénoncèrent tous, ajoutant qu'il leur avait fait souffrir une multitude de maux. Sur cette réponse, Aryande fit partir l'armée, et avec elle Phérétime. Mais, comme je crois, celle-ci servait seulement de prétexte à l'expédition, qui tendait réellement à subjuger les Libyens; car les nations libyennes sont nombreuses et diverses, et le plus petit nombre n'avaient pas connu le pouvoir du roi: la plupart n'avaient aucun souci de Darius.

Les Libyens sont répartis sur leur territoire comme il suit, à partir de l'Égypte. Les premiers sont les Adyrmachides, qui observent presque toutes les coutumes égyptiennes et portent le même costume que les autres Libyens. Leurs femmes ont autour de chaque jambe un anneau d'airain et elles laissent croître leur chevelure. Les Adyrmachides s'étendent de la frontière de l'Égypte au port que l'on appelle Plynus.

Viennent en second lieu les Giligammes, qui vont à l'ouest jusqu'à l'île d'Aphrodisias. À la hauteur du centre de cette peuplade est l'île de Platée, qu'avaient colonisée les Cyrénéens; et sur le continent il y a le port de Ménélas, puis Aziris, où demeurèrent quelque temps les Grecs. C'est là que l'on commence à trouver le silphium; il pousse de l'île de Platée à l'entrée de la Syrte. Ce peuple observe à peu près les mêmes coutumes que ses voisins.

A l'occident des Giligammes sont les Asbytes; ceux-ci demeurent au-dessus de Cyrène, car ils ont délaissé le rivage de la mer qu'occupent les colons grecs. Ils sont plus habiles que les autres Libyens à conduire les quadriges, et ils s'appliquent à s'approprier la plupart des coutumes des Cyrénéens.

A l'occident des Asbytes sont les Auschises; ceux-ci demeurent au-dessus de Barca, et atteignent la mer du côté des Hespérides. Vers le centre des Auschises

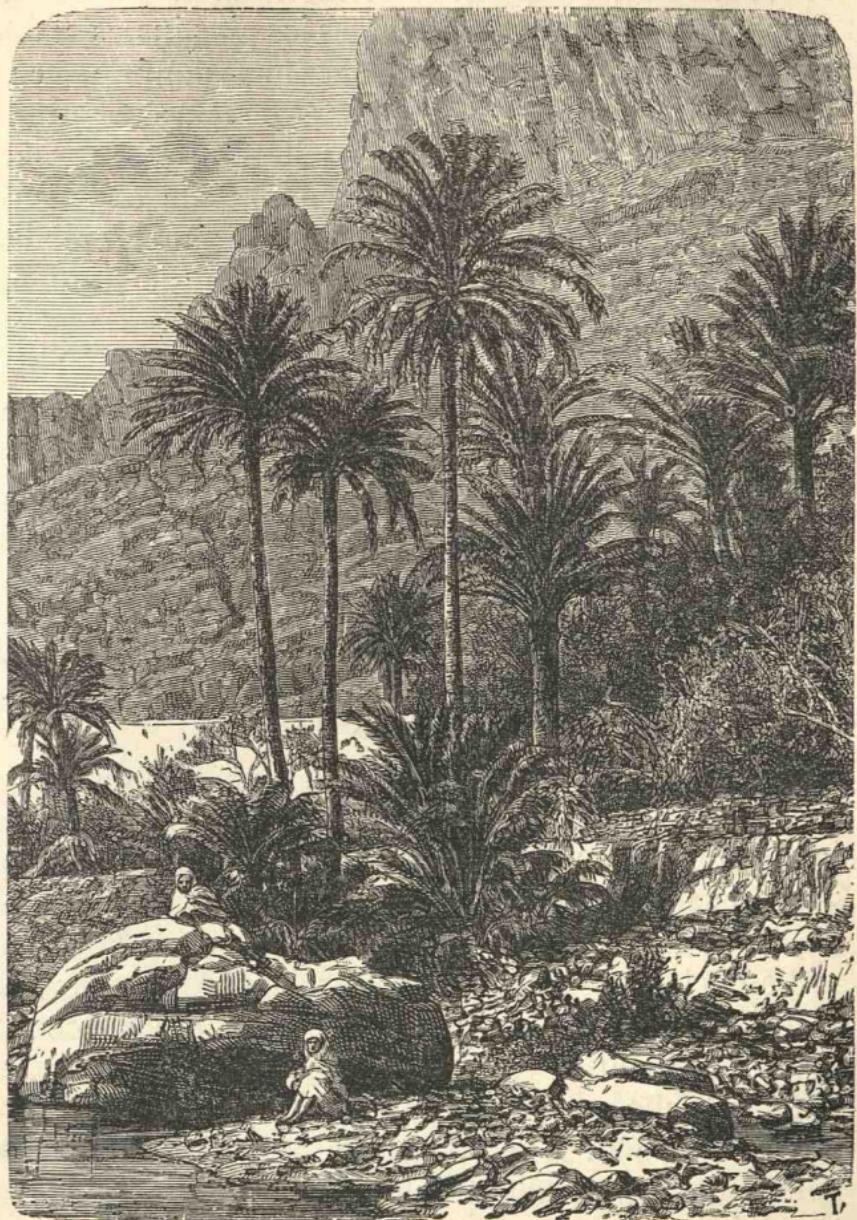


MONNAIE DE CYRÈNE.

Au revers est figurée la plante qui donnait le silphium.

habitent les Cabales, petite peuplade qui s'étend jusqu'à la mer, auprès de Tauchire, ville des Barcéens. Ils observent les mêmes coutumes que ceux qui sont au-dessus de Cyrène.

A l'occident de ces Auschises sont les Nasamons, nation nombreuse qui pendant l'été laisse ses brebis sur la côte, et monte dans le pays d'Augila pour récolter les fruits des palmiers. Ces arbres y croissent nombreux et touffus; tous portent des dattes. Ils recueillent aussi des sauterelles, les font sécher au soleil, en font une sorte de farine et en saupoudrent le lait qu'ils boivent. Voici comme ils prêtent serment



GROUPE DE PALMIERS.

et comme ils pratiquent la divination : ils jurent en touchant les tombes des hommes les plus justes et les plus vaillants qui aient existé chez eux ; pour deviner, ils se rendent auprès des sépulcres de leurs ancêtres, font une prière et s'endorment ; ils font leur profit du songe qui les visite. Voici comme ils engagent leur foi : l'un donne à boire dans sa main et boit dans la main de l'autre ; s'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent de la poussière et la lèchent.

Les Psylles étaient limitrophes des Nasamons ; ils ont péri de cette manière : le souffle de Notus dessécha tout ce qui contenait de l'eau ; toute la contrée que renferme la Syrte devint aride. Ils délibérèrent, et, d'un commun accord, ils marchèrent en armes contre Notus (ici je raconte d'après les Libyens) ; or, quand ils arrivèrent au désert de sable, Notus souffla de plus belle, et les ensevelit tous. Depuis qu'ils ont disparu, les Nasamons possèdent leur territoire.

Au-dessus d'eux, du côté du sud-est, dans la contrée des bêtes fauves, demeurent les Garamantes, qui évitent les autres humains et tout commerce avec eux ; ils n'ont aucune arme de guerre et sont inabiles dans l'art de se défendre.

Ceux-ci demeurent au-dessus des Nasamons ; à l'occident de ces derniers, sur la côte, sont les Maces, qui se coupent la chevelure et ne laissent pousser qu'une touffe au milieu, se tondant tout alentour jusqu'à la peau. A la guerre, ils portent pour boucliers des peaux d'autruche. Le fleuve Cynips descend de la montagne des Grâces, coule à travers leur territoire et se jette à la mer. Cette montagne des Grâces est couverte d'une forêt épaisse, tandis que toutes les régions de la Libye que je viens d'énumérer

sont dépourvues d'arbres ; elle est à deux cents stades de la côte.

Les Lotophages habitent le promontoire qui se projette dans la mer des Gindanes. Il n'ont pas d'autre aliment que le fruit du lotos ; or ce fruit du lotos est de la grosseur d'une lentisque, et aussi doux que la datte du palmier. Les Lotophages en font aussi du vin.

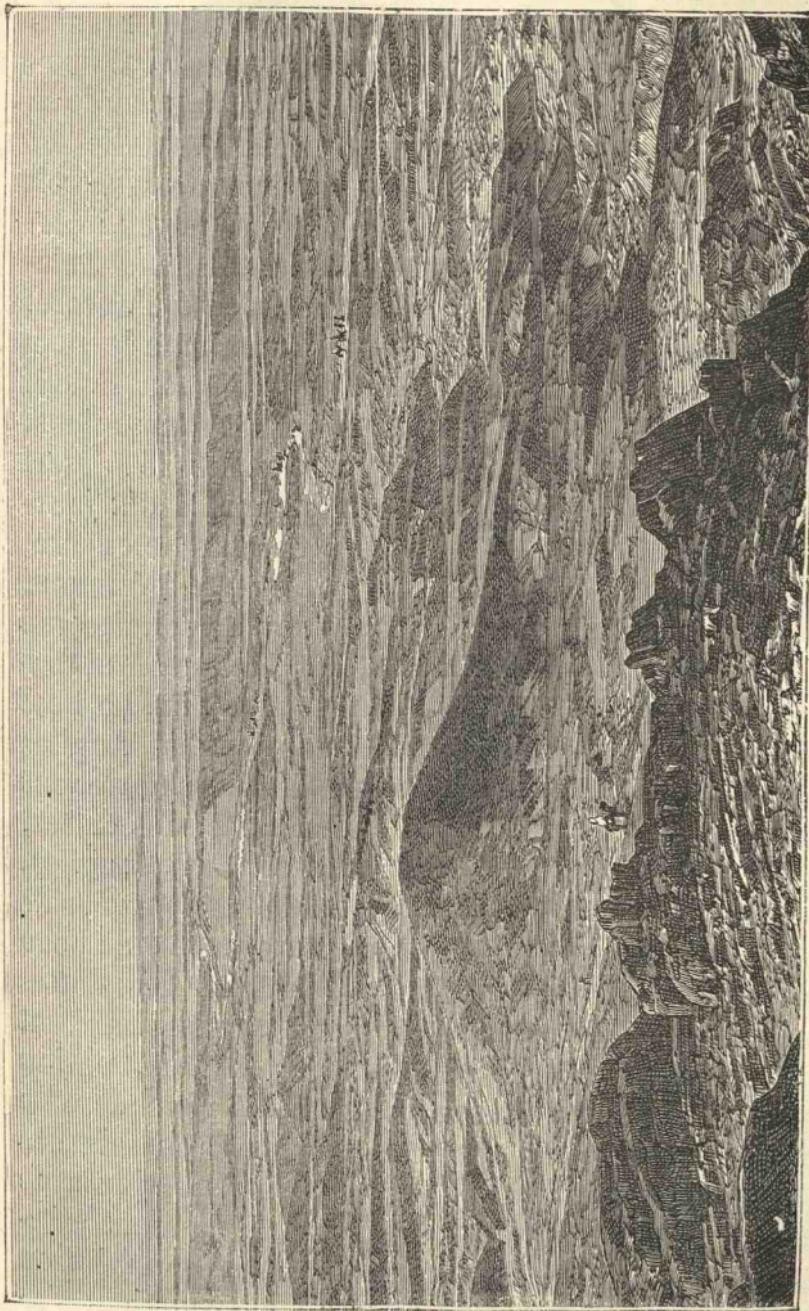
En suivant les côtes, après les Lotophages on trouve les Machlyes ; ils usent aussi du lotos, mais moins que les premiers. Ils s'étendent jusqu'au grand fleuve qu'on nomme le Triton, et qui se jette dans le vaste lac Tritonis. Il y a dans ce lac une île dont le nom est Phla ; on dit qu'un oracle a enjoint aux Lacédémoniens de la coloniser.

On fait de plus ce récit : Jason, quand le navire Argo eut été construit au pied du Pélion, y plaça une hécatombe réservée et un trépied d'airain ; il navigua ensuite autour du Péloponèse, dans le dessein de se rendre à Delphes. Arrivé au cap Malée, le vent du nord l'entraîna jusqu'en Libye ; avant d'avoir reconnu cette terre, il entra dans les brisants du lac Tritonis. Comme il ne savait comment en tirer le navire, Triton lui-même, dit-on, lui apparut et exigea de lui son trépied, promettant d'indiquer ensuite le passage et de faire sortir les navigateurs sains et saufs. Jason obéit ; Triton apprit aux Argonautes comment il fallait manœuvrer à travers les brisants ; puis il plaça le trépied dans son temple, et du haut de son trépied il leur prédit tout ce qui devait leur advenir ; il ajouta que, quand le descendant de l'un d'eux aurait emporté le trépied, la destinée voulait que cent villes grecques fussent bâties autour du lac. Ceux des Libyens qui habitent ses bords, ayant eu connaissance de l'oracle, cachèrent le trépied.

Après les Machlyes viennent les Auses; ceux-ci, comme les premiers, sont riverains du lac Tritonis; le fleuve Triton les sépare. Les Machlyes laissent pousser leurs cheveux derrière la tête, les Auses devant. Le jour de la fête annuelle de Minerve, chez les Auses, les jeunes filles se rangent en deux bandes et combattent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons, disant qu'elles accomplissent des rites paternels en l'honneur d'une déesse indigène qui n'est autre que celle que nous nommons Minerve. Avant de leur permettre de combattre, voici ce que fait le peuple: de part et d'autre, celle qui, d'un commun accord, est reconnue la plus belle, est ornée d'un casque corinthien et d'une armure grecque; on la fait monter sur un char, et on la promène autour du lac.

Ceux des Libyens nomades qui avoisinent la mer ont été mentionnés. Au-dessus d'eux, dans l'intérieur des terres, la Libye est un repaire de bêtes fauves. Au-dessus du séjour des bêtes fauves est le désert sablonneux, qui s'étend de Thèbes d'Égypte aux Colonnes d'Hercule. En s'enfonçant de dix journées de marche dans cette région élevée, on trouve des bancs de sel en grands grumeaux, formant des tertres; au sommet de chaque tertre jaillit, du milieu du sel, une eau froide et douce; alentour habitent des hommes, les derniers au delà du désert et de l'asile des bêtes fauves. Les premiers en partant de Thèbes, et à dix journées de marche de cette ville, sont les Ammoniens, chez qui est un temple bâti sur le modèle de celui de Jupiter-Thébain; de même que dans le temple de Thèbes, la statue de Jupiter est, comme je l'ai précédemment décrite, à face de bâlier. Ils ont en outre l'eau d'une fontaine, tiède au point du

LE DÉSERT DE LIBYE.



jour, plus froide à l'heure où se remplit l'agora, glacialement à midi; à ce moment ils en arrosent leurs jardins. A mesure que le jour décline, l'eau perd de sa fraîcheur jusqu'au coucher du soleil, où elle est tiède comme le matin; sa chaleur ensuite s'accroît graduellement; à minuit elle bouillonne avec intermittence; puis cette chaleur diminue et l'eau redevenant tiède à l'aurore.

Cette fontaine a le nom de fontaine du Soleil.

Après les Ammoniens, en longeant le désert sablonneux, à dix journées de marche encore, il y a, comme à Ammon, un tertre de sel, de l'eau et des hommes qui habitent alentour. Le nom de ce lieu est Augila; c'est là que les Nasamons vont récolter des dattes.

A partir des Augiles, à dix autres journées de

marche, on trouve encore un tertre de sel, de l'eau et une multitude de palmiers portant des dattes comme précédemment. Des hommes aussi habitent ce territoire; on les nomme Garamantes, nation puissante et nombreuse; sur le sel ils répandent de la terre et l'ensemencent. Le plus court chemin des Garamantes aux Lotophages est de trente jours de marche. Chez les premiers les bœufs paissent à reculons, à cause de leurs cornes qui sont courbées en avant et qui porteraient à terre s'ils voulaient s'avancer tête baissée. Ils ne diffèrent point d'ailleurs



JUPITER AMMON.

des autres bœufs, si ce n'est que leur peau est plus épaisse et plus rude au toucher. Les Garamantes chassent en chars à quatre chevaux les Troglodytes Éthiopiens; ces Troglodytes sont, de tous les hommes, les plus agiles à la course dont nous ayons jamais ouï parler. Les Troglodytes se nourrissent de serpents, de lézards, de reptiles de toutes sortes; ils n'ont point, comme ailleurs, de langage, mais de petits cris semblables à ceux de la chauve-souris.

A partir des Garamantes, à dix autres journées de marche, il y a encore un tertre de sel et de l'eau; des hommes encore demeurent alentour; on les appelle Atarantes, les seuls des mortels, à notre connaissance, qui ne portent point de noms propres; car le nom d'Atarante leur est commun à tous; nul chez eux n'a de nom. Ils maudissent le soleil, qui passe au-dessus de leur tête, et lui adressent toutes sortes d'outrages, parce que sa chaleur consume les hommes eux-mêmes et la contrée. Après dix journées de marche encore, autre tertre de sel avec de l'eau et des hommes alentour. Auprès du sel s'élève une montagne dont le nom est Atlas, étroite, régulièrement circulaire, et si haute, dit-on, qu'il est impossible d'en apercevoir le sommet, car jamais les nuées ne l'abandonnent, ni l'été ni l'hiver. Les habitants de ce pays disent que c'est la colonne du ciel; ils lui empruntent leur nom, car on les appelle Atlantes; on prétend qu'ils ne mangent rien qui ait vie, et qu'ils n'ont jamais de vision en songe.

J'ai pu énumérer et nommer jusqu'à ces Atlantes les habitants de cette lisière culminante du désert; au delà je ne le puis, quoiqu'elle s'étende jusqu'aux Colonnes d'Hercule et plus loin. Elle contient, à chaque intervalle de dix journées de marche, une

mine de sel autour de laquelle des hommes demeurent en des maisons bâties de grumeaux de sel. Il ne pleut jamais en cette région de la Libye ; s'il y pleuvait, des murs de sel ne pourraient subsister ; on retire de la mine du sel blanc et du sel pourpre. Au-dessus de ce faîte de la contrée, vers le sud-est, en s'enfonçant dans la Libye, le pays est désert, sans eau, sans bêtes fauves, sans pluie, sans arbre ; on n'y trouve nulle humidité.

Ainsi, de l'Egypte au lac Tritonis, les Libyens sont nomades ; ils mangent de la chair et boivent du lait ; mais ils s'abstiennent de vaches pour le même motif que les Égyptiens, et ils n'élèvent point de porcs. Les femmes de Cyrène aussi jugent à propos de ne point manger de vaches, à cause de l'Égyptienne Isis : de plus, elles observent ses jeûnes et ses fêtes. Les femmes de Barca s'abstiennent aussi de vache et de porc ; mais c'est assez sur ce sujet.

A l'occident du lac Tritonis, les Libyens ne sont plus nomades ; ils n'ont plus les mêmes coutumes, et ils ne font plus à leurs enfants ce que font habituellement les nomades ; car ces derniers, sinon tous, je ne puis à cet égard parler avec certitude, du moins un très grand nombre, quand leurs enfants ont passé la quatrième année, leur brûlent, avec de la laine de brebis en suint, les veines du sommet de la tête, et quelques-uns même celles des tempes. Ils disent que par ce moyen ils sont en parfaite santé, et véritablement les Libyens sont les hommes les mieux portants que nous connaissons ; ce traitement en est-il la cause ? je n'oserais l'affirmer.

Voici quels sont les sacrifices de ces nomades : comme prémisses, ils coupent l'oreille de la victime et lancent cette oreille par-dessus leur épaule ; en-



MINERVE AVEC L'ÉGIDE.

Statue du musée de Naples, trouvée à Herculaneum.

suite ils tordent le cou de la bête. Ils ne sacrifient qu'au soleil et à la lune, hormis ceux qui demeurent autour du lac Tritonis; ceux-ci sacrifient surtout à Minerve, à Triton et à Neptune.

Les Grecs ont pris des femmes libyennes le costume et l'égide de Minerve, car, sauf que le vêtement de ces femmes est de cuir, et que les franges de leurs égides ne sont pas des serpents, mais des courroies, du reste elles sont habillées comme la déesse. D'ailleurs le nom prouve que le costume de nos Pallas vient de la Libye; en effet, les Libyennes portent par-dessus leurs tuniques des peaux de chèvre sans poil, avec des franges teintes en rouge, et de ces peaux de chèvre les Grecs ont tiré le mot égide. Il me semble aussi que les hurlements que l'on pousse dans les temples viennent de ce pays; car les Libyennes en usent, et elles en usent bien. Les Grecs ont encore appris des Libyens à atteler quatre chevaux.

Les nomades inhument leurs morts comme les Grecs, sauf les Nasamons; ceux-ci les enterrant assis, prenant bien garde, quand l'âme de l'un d'eux s'échappe, de le mettre sur son séant et de ne point le laisser mourir étendu sur le dos. Leurs demeures sont faites de joncs entrelacés de feuilles d'aspodèle; elles sont mobiles. Voilà toutes les coutumes des nomades.

A l'occident du fleuve Triton, après les Auses, la Libye appartient à des laboureurs qui habitent des maisons; on les nomme Maxyes; ils laissent croître leurs cheveux à droite de la tête, et les coupent à gauche; ils se teignent le corps avec du vermillon; ils se disent issus des Troyens. Leur contrée, et le surplus de la Libye du côté du couchant, est plus

infestée de bêtes fauves et plus boisée que le pays des nomades. En effet, la partie orientale de la Libye, celle que les nomades habitent, est basse et sablonneuse jusqu'au Triton; celle au delà du fleuve au couchant, séjour des laboureurs, est montagneuse, couverte de forêts, hantée de bêtes fauves. On y trouve d'énormes serpents, des lions, des éléphants, des ours, des aspics, des ânes cornus, des monstres à tête de chien, d'autres sans tête et ayant les yeux à la poitrine, à ce que disent les Libyens, des hommes et des femmes sauvages, et une multitude d'autres bêtes farouches, sans doute fabuleuses.

Il n'y a rien de tout cela chez les nomades. Voici leurs animaux : des pygargues, des gazelles, des buffles, des ânes sans cornes, d'autres ânes qui ne boivent jamais, des oryes dont les Phéniciens prennent les cornes pour faire des bras de harpes (car, parmi les bêtes fauves, leur grosseur est approchant celle du bœuf), des renards, des hyènes, des porcs-épics, des bétiers sauvages, des dictyes, des chacals, des panthères, des boryes, des crocodiles de terre longs de trois coudées, semblables à des lézards, des autruches et de petits serpents cornus. Telles sont leurs bêtes sauvages, les mêmes qu'ailleurs, moins le cerf et le sanglier. Ceux-ci ne se trouvent nulle part en Libye. Il y a là encore trois espèces de souris, celles qu'on appelle dipodes, des zegeries (ce nom est libyque; en grec, il signifie les tertres), et des hérissons. Il y a aussi des belettes, qui naissent parmi le silphium, pareilles à celles de la Tartèse. La Libye des nomades produit donc tous ces animaux, autant que mes recherches ont pu me l'indiquer.

Après les Maxyes viennent les Zavèces; lorsqu'ils

vont à la guerre, ce sont leurs femmes qui conduisent leurs chars.

Viennent ensuite les Gyzantes, chez qui les abeilles font une quantité de miel; mais l'industrie des hommes en produit, dit-on, encore plus. Ils se teignent en vermillon et mangent des singes dont leurs montagnes foisonnent.

Auprès de ces derniers, les Carthaginois disent qu'il y a une île dont le nom est Cyraunis, longue de deux cents stades, étroite dans le sens de la largeur, abordable du côté du continent, pleine de vignes et d'oliviers. Ils s'y trouve, ajoutent-ils, un lac d'où les femmes de la contrée, à l'aide de plumes enduites de poix, retirent de la poudre d'or mêlée à la vase. Je ne sais trop si c'est bien vrai, j'écris ce que l'on dit. Ce n'est pas impossible, puisque j'ai vu moi-même retirer de la poix de l'eau d'un lac à Zacynthe; cette île contient plusieurs lacs dont le plus vaste a, de toutes parts, soixante-dix pieds de long et deux brasses de profondeur. On y plonge une perche au bout de laquelle est attachée une branche de myrte, et quand on la retire, le myrte est chargé de poix; son odeur est celle du bitume. On la jette en une citerne creusée auprès du lac, et quand l'amas est considérable, on la puise dans la citerne pour la mettre dans des amphores. Ce qui en tombe dans le lac, passant sous terre, reparaît dans la mer, qui est à environ quatre stades du lac. Ainsi donc ce que l'on rapporte de l'île située près de la Libye est probablement véritable.

Les Carthaginois disent encore ce qui suit: il y a en un lieu de la Libye, au delà des Colonnes d'Hercule, des hommes avec lesquels ils trafiquent; ils y débarquent leur cargaison, la rangent sur la plage,

remontent sur leur navire et font une grande fumée. Les habitants, à l'aspect de la fumée, se rendent auprès de la mer et, pour prix des marchandises, ils déposent de l'or; puis ils se retirent au loin. Les Carthaginois reviennent, examinent, et, si l'or leur semble l'équivalent des marchandises, ils le prennent et s'en vont. S'il n'y en a pas assez, ils retournent à leur navire et restent en place. Les naturels approchent et ajoutent de l'or, jusqu'à ce qu'ils les aient satisfaits; jamais, de part et d'autre, ils ne commettent d'injustice: les uns ne touchent pas à l'or avant qu'il égale la valeur des marchandises; les autres ne touchent pas à la cargaison avant qu'on ait enlevé l'or.

Voilà tous ceux des Libyens que nous pouvons indiquer, et parmi eux un grand nombre, soit maintenant, soit alors, ne se soucient et ne se souciaient pas du roi des Mèdes. J'ai encore à dire de cette contrée que quatre races l'habitent et pas davantage, autant que j'ai pu le savoir. De ces races deux sont autochtones et deux ne le sont pas. Les Éthiopiens et les Libyens sont autochtones et demeurent, ceux-ci au nord, les autres au sud-est. Les Phéniciens et les Grecs sont des nouveaux venus.

La Libye, dans ses meilleures régions, ne paraît pas assez fertile pour être comparée à l'Asie ou à l'Europe, sauf le territoire de Cinyps, du même nom que le fleuve qui l'arrose; il ne le cède pour la production des fruits de Cérès à aucune des meilleures terres, et nulle autre en Libye n'est semblable. Le sol est noir; arrosé par des sources, il ne souffre pas des longues sécheresses; il n'est d'ailleurs jamais inondé par des pluies abondantes (car il pleut de ce côté de la Lybie). Le rendement de la récolte est

dans la même mesure que chez les Babyloniens. Les Hespérides aussi habitent un territoire excellent; en effet, lorsqu'il rapporte le plus, il rend au centuple, mais celui de Cinyps rend trois fois au centuple.

Le territoire de Cyrène, le plus élevé de la Libye habitée par les nomades, a trois saisons admirables. Les côtes abondent en fruits qui les premiers arrivent à leur grosseur; on moissonne et on vendange; à peine les récoltes sont-elles rentrées, qu'au milieu,



MONNAIE DE BARCA.



MONNAIE DE CYRÈNE.

au-dessus des côtes, dans ce qu'on appelle les collines, les fruits sont assez mûrs pour qu'il faille les recueillir. Ces produits de la région intermédiaire rentrés, ceux de la région culminante sont à leur maturité, de sorte que la première récolte est bue et mangée quand vient la dernière. Ainsi pendant huit mois les Cyrénéens sont toujours à récolter. Que ceci suffise sur ce sujet.

Les Perses vengeurs de Phérétime, lorsqu'ils eurent quitté l'Égypte par l'ordre d'Aryande, atteignirent Barca; ils l'assiégèrent, après l'avoir sommée de leur livrer les meurtriers d'Arcésilas; comme tout le monde était coupable, les habitants n'avaient point

fait droit à cette demande. Alors les Perses firent sérieusement le siège, qui dura neuf mois; ils creusèrent des conduits souterrains qui aboutissaient aux remparts, puis ils livrèrent de terribles assauts. Cependant l'un des assiégés découvrait ces tranchées à l'aide d'un bouclier d'airain; voici comment il s'y prenait: Il promenait le bouclier dans l'intérieur de la ville, au pied des remparts, et à chaque pas il l'appliquait sur le sol. Partout ailleurs il n'y avait aucun retentissement, mais où l'on creusait on entendait résonner l'airain du bouclier. Alors les Barcéens faisaient une contre-mine et tuaient les travailleurs perses. Voilà ce qu'ils avaient imaginé, et d'autre part ils repoussaient tous les assauts.

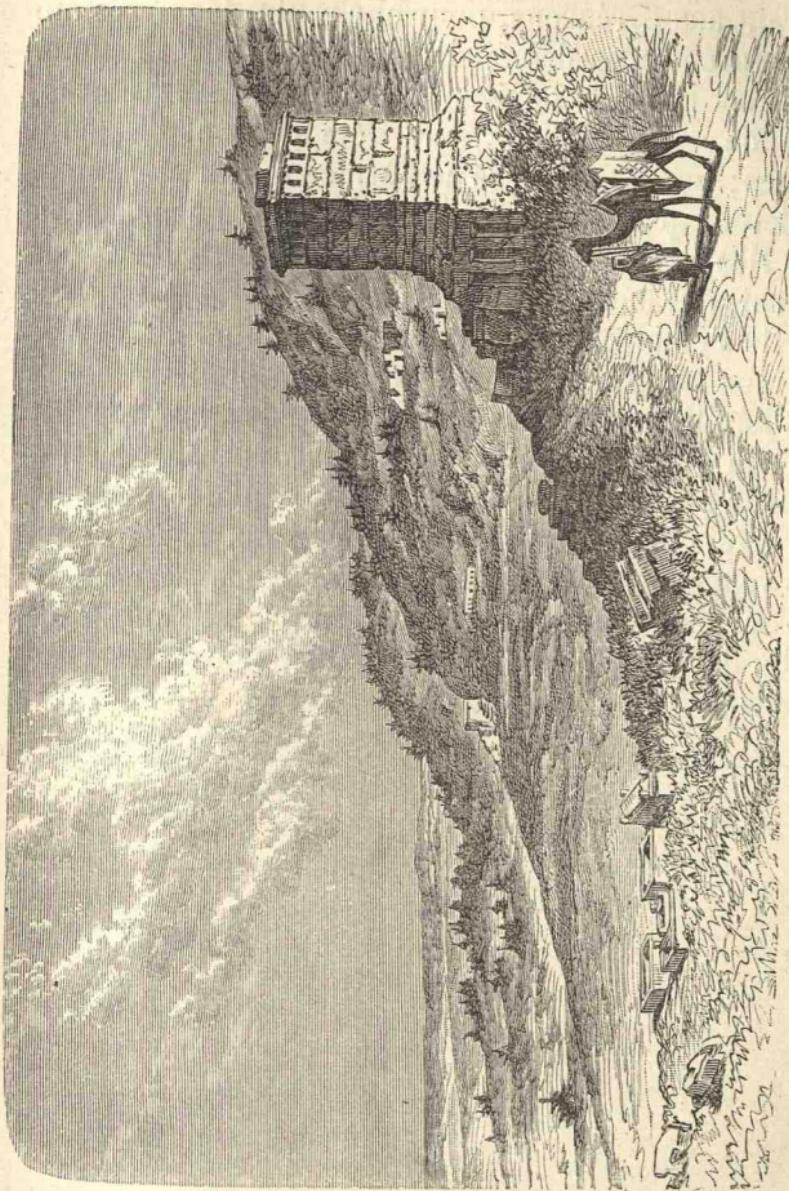
Ils avaient consumé beaucoup de temps et des deux côtés un grand nombre était tombé, surtout de celui des Perses, quand Amasis, général de l'armée de terre, employa ce stratagème. Convaincu qu'on ne pouvait emporter Barca par force, mais qu'on pouvait la surprendre par ruse, la nuit, il creusa un large fossé et le recouvrit de bois d'une mince épaisseur, sur lequel il répandit le monceau de terre tiré du fossé, qu'il mit au niveau du reste du sol. A la pointe du jour, il invita les Barcéens à une conférence; ceux-ci lui prêtèrent volontiers l'oreille; finalement, il leur plut de capituler. Ils conclurent donc un traité, et sur le fossé caché ils le scellèrent par leurs serments, jurant que, tant que cette terre resterait ce qu'elle était, leur engagement subsisterait, aussi ferme que le sol; que les Barcéens payeraient au roi un tribut, qui des deux parts serait déterminé équitablement, et que les Perses n'entreprendraient plus rien contre Barca. Après de tels serments, les Barcéens, pleins de confiance, sortirent eux-mêmes

de la ville et permirent à qui le voulut, parmi les Perses, d'y entrer; en conséquence ils ouvrirent toutes leurs portes. Cependant les Perses, après avoir rompu leur pont caché, se précipitèrent dans les remparts; en détruisant le pont qu'ils avaient fait, ils ne pensaient pas violer le serment prêté par eux aux Barcéens: que le traité durerait aussi longtemps que le sol resterait ce qu'il était alors. Pour ceux qui brisaient le pont, le traité n'était pas plus solide que le sol.

Phérétime, lorsque les Perses les lui eurent livrés, fit empaler autour de la ville les Barcéens les plus coupables. Elle abandonna le reste du peuple aux vainqueurs, comme butin, hormis ceux d'entre eux qui étaient de la famille ou du parti de Battus et n'avaient point trempé dans le meurtre. A ceux-là Phérétime confia la ville.

Les Perses partirent, emmenant comme esclaves les autres Barcéens. Quant ils furent auprès de Cyrène, ceux de cette ville, accomplissant les ordres d'un oracle, leur permirent de la traverser. A peine en furent-ils sortis, que Barès, commandant de l'armée navale, conseilla de la prendre; mais Amasis, général de l'armée de terre, s'y refusa, parce qu'il avait été envoyé contre Barca et n'avait pas mission d'attaquer une autre ville grecque. Enfin, après avoir passé par Cyrène, comme ils étaient campés sur la colline de Jupiter-Lycien, le regret leur vint de ne l'avoir point occupée, et ils tentèrent d'y pénétrer une seconde fois. Les Cyrénéens s'y refusèrent, et à ce moment les Perses, que nul ne combattait, furent frappés d'une terreur panique; ils s'enfuirent et ne firent halte qu'au bout de soixante stades. Ils se disposaient à camper en cet endroit, lorsque survint

RUINES DE CYRÈNE.



un message d'Aryande qui les rappela. Ils demandèrent aux Cyrénéens, pour leur route, des vivres qui leur furent accordés, et ils partirent pour l'Égypte. Mais les Libyens saisirent et tuèrent les traînards, afin de s'emparer de leurs vêtements et de leurs armes; toutefois le gros de l'armée rentra en Égypte.

Cette expédition des Perses ne poussa pas au delà des Hespérides: les Barcéens esclaves furent donnés au roi, qui leur concéda un bourg de la Bactriane où ils s'établirent en lui donnant le nom de Barca; de mon temps encore ce bourg était habité.

Phérétime n'eut pas une fin heureuse, car aussitôt qu'elle eut tiré vengeance des Barcéens, elle retourna en Égypte, où elle mourut misérablement; vivante, elle eut une éruption de vers. Ainsi donc, les vengeances des hommes, exercées avec trop de fureur, sont odieuses aux divinités: telle avait été celle de Phérétime, fille de Battus, contre les Barcéens.

LIVRE CINQUIÈME
TERPSICHORE



TERPSICHORE.

Statue antique. — Musée du Vatican.

LIVRE CINQUIÈME

Terpsichore

Ceux des Perses que Darius avait laissés en Europe et que commandait Mégabaze, subjuguèrent d'abord, parmi les Helléspontins, les habitants de Périnthe, qui refusaient de se reconnaître sujets du roi, et qu'antérieurement les Péoniens avaient rudement traités. En effet, jadis l'oracle d'un dieu ordonna aux Péoniens du Strymon de porter la guerre chez les Périnthiens, ajoutant : « Si vous les trouvez campés, s'ils vous défient à grands cris en vous appelant par votre nom, livrez bataille; s'ils ne disent mot, ne les attaquez point. » Ils agirent en conséquence; les Périnthiens les attendaient dans leur faubourg; là il y eut défi, triple combat singulier : un homme contre un homme, un cheval contre un cheval, un chien contre un chien, et du côté des Périnthiens deux victorieux. Pleins de joie, ils entonnent le *péan*; les Péoniens croient reconnaître les cris dont leur a parlé le dieu, ils se disent entre eux : « C'est le moment d'accomplir l'oracle, à nous maintenant l'œuvre. » Ainsi les Péoniens tombèrent sur les Périnthiens comme ceux-ci chantaient le *péan*; ils remportèrent une victoire complète et n'en laissèrent vivants qu'un petit nombre.

Voilà ce qu'autrefois ils avaient souffert des Péo-

niens; alors, quoiqu'ils défendissent vaillamment leur liberté, les Perses et Mégabaze l'emportèrent sur eux par le nombre. Périnthe subjuguée, Mégabaze poussa l'armée à travers la Thrace, soumettant au roi chacune des villes de cette contrée, chacune des nations qui l'habitent, car Darius lui avait prescrit d'assujettir toute la Thrace.

La nation des Thraces est la plus grande parmi les hommes, après les Indiens. Si elle était gouvernée par un seul, ou n'avait qu'une seule pensée, elle serait invincible et de beaucoup la plus puissante, selon moi. Mais cette union est impraticable et il est impossible qu'elle se réalise jamais; voilà pourquoi ils sont faibles. Ils portent une multitude de noms, chacun selon sa contrée; ils observent tous, en toutes choses, à peu près les mêmes usages, hormis les Gètes et les Trauses et ceux qui demeurent au-dessus de Crestone.

J'ai déjà dit les coutumes des Gètes, qui se croient immortels; les Trauses ne diffèrent du reste des Thraces qu'au sujet de leurs morts et de leurs nouveau-nés. Autour de l'enfant qui vient de naître, ses proches s'asseyent et gémissent sur le nombre de maux qu'il doit endurer à partir de sa naissance, et ils énumèrent toutes les calamités humaines. Mais le mort, ils l'inhument en plaisantant, en se réjouissant, et ils récapitulent les maux auxquels il échappe pour jouir d'une parfaite félicité.

Voici ce que font ceux qui demeurent au nord des Crestonéens: Chaque homme a plusieurs femmes; l'un d'eux vient-il à mourir, un grand débat s'élève entre ses femmes pour savoir laquelle il aimait le plus; ses amis interviennent avec ardeur. Celle en faveur de qui l'on décide et qui est ainsi honorée,

reçoit des hommes et des femmes de grandes louanges, puis son plus proche parent l'égorgue sur la fosse, et on l'enterre avec son mari. Les autres s'estiment très malheureuses, car c'est pour elles le plus sensible outrage.

Le reste des Thraces observe les coutumes suivantes : ils vendent leurs enfants pour l'exportation. Ils gardent avec soin les femmes et les achètent à grand prix de leurs parents. Une peau marquée de piqûres témoigne d'une noble origine ; celui qui n'est point tatoué est de basse naissance. Être oisif, c'est à merveille ; en travaillant à la terre, on se fait fort mépriser ; à vivre de rapine et de guerre, on acquiert beaucoup d'honneur. Tels sont leurs usages les plus remarquables.

Les seuls dieux qu'ils adorent sont Mars, Bacchus et Diane ; leurs rois, se distinguant en cela des simples citoyens, rendent un culte à Mercure plus particulièrement qu'à tous les dieux ; ils ne jurent que par lui et prétendent tirer de lui leur origine.

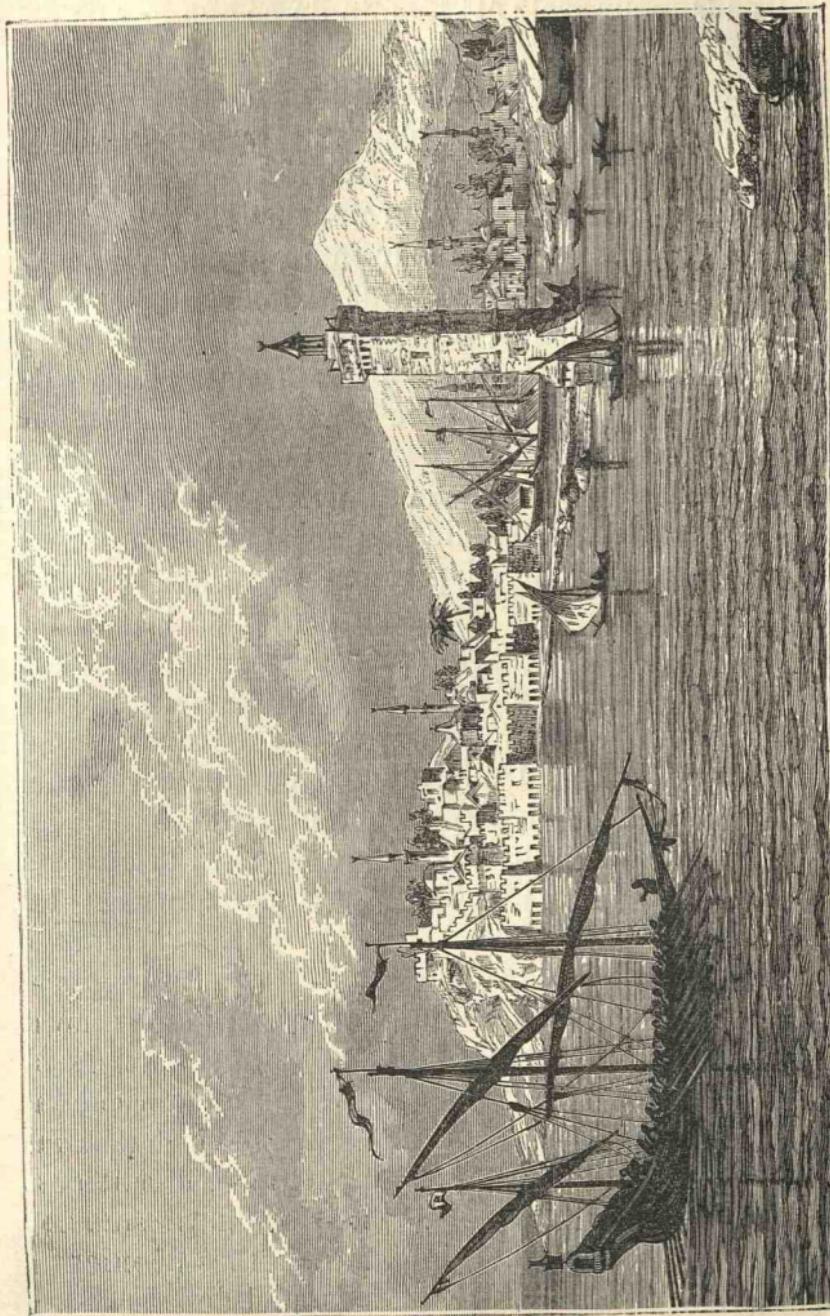
Voici les funérailles de leurs riches : Pendant trois jours ils exposent le corps ; ils égorgent diverses victimes, et, après avoir d'abord pleuré, ils font un grand festin. Ensuite ils inhument le mort, qu'ils l'aient brûlé ou non ; ils élèvent la tombe et commencent plusieurs jeux funèbres ; les plus beaux prix sont adjugés pour le combat singulier. Telles sont les funérailles chez les Thraces.

Quant au nord de cette contrée, nul ne peut dire encore avec certitude quels sont les hommes qui l'habitent. Cependant la région au delà de l'Ister paraît être un désert immense. Tout ce que j'en ai pu apprendre, c'est qu'il s'y trouve une peuplade qu'on nomme les Sigynnes, faisant usage du costume mé-

dique. Leurs chevaux sont couverts, sur tout le corps, de crins dont la longueur est de cinq travers de doigt; ces chevaux sont de petite taille, camus et incapables de porter des hommes. Attelés à un char, leur rapidité est extrême; aussi les Sigynnes sont-ils tous conducteurs de chars. Ils étendent leurs limites jusqu'au voisinage des Enêtes, de ceux qui demeurent devant l'Adriatique. On les dit émigrés mèdes; je ne puis m'imaginer comment des Mèdes auraient formé une telle colonie; mais longueur de temps amène toutes choses. Les Ligures, qui vivent au-dessus de Marseille, appellent les marchands Sigynnes; les Cypriens donnent ce nom aux javelots.

Selon les Thraces, la rive gauche de l'Ister est occupée par des abeilles, et, à cause d'elles, il ne faut pas songer à pénétrer plus loin. Lorsqu'ils font de tels rapports, ils me paraissent dire une chose invraisemblable; car ces insectes semblent supporter difficilement le froid, et je crois que le froid rend inhabitables les régions au-dessous de l'Ourse. Voilà donc ce que l'on dit de la Thrace; or Mégabaze était à en soumettre le littoral.

Darius, après avoir traversé au plus vite l'Hellespont, rentra dans Sardes et n'oublia ni le service que lui avait rendu le Milésien Histie, ni le bon conseil de Coès le Mytilénien; il les fit venir tous les deux auprès de lui et leur dit de choisir ce qu'ils voudraient. Comme Histie était déjà tyran de Milet et qu'il n'avait que faire d'une domination nouvelle, il demanda seulement Myrcine d'Édonie, où il avait dessein de bâtir des remparts, et il l'obtint. De son côté, Coès, qui n'était point tyran, mais citoyen, demanda la souveraineté de Mytilène. L'un et l'autre ayant ce qu'ils désiraient, ils s'en retournèrent pourvus de leurs récompenses.



MYTILENE. (ÉTAT ACTUEL)

Darius, pour avoir été témoin de ce que je vais raconter, eut la fantaisie de commander à Mégabaze d'enlever les Péoniens et de les transporter d'Europe en Asie. Pigrès et Mantyès, tous deux Péoniens, aspirant à régner sur leur peuple, se rendirent à Sardes lorsque le roi fut de retour en ses demeures, et emmenèrent avec eux leur sœur, grande et belle. Ils avaient remarqué que Darius venait siéger dans le faubourg des Lydiens, et voici ce qu'ils firent : ils parèrent leur sœur le mieux qu'ils purent et l'envoyèrent chercher de l'eau, une cruche sur la tête, la bride d'un cheval qu'elle tirait passée autour du bras, et à la main du lin qu'elle filait. Comme la femme passait devant Darius, elle excita sa curiosité, car ce qu'elle faisait n'était ni persique ni lydien, ni conforme aux habitudes d'aucune nation de l'Asie. Sa curiosité étant donc excitée, il dépêcha quelques-uns de ses gardes, leur ordonnant d'observer ce que la femme ferait du cheval. Ceux-ci la suivirent sans la dépasser; or, quand elle fut arrivée au fleuve, elle abreua le cheval, et, l'ayant abreuvé, elle remplit la cruche, puis elle reprit le même chemin, la cruche sur la tête, la bride du cheval au bras, tournant le fuseau.

Darius, surpris de ce que ses hommes lui rapportèrent et de ce que lui-même avait vu, ordonna qu'on l'amenât en sa présence. Lorsqu'on l'introduisit, ses deux frères qui observaient à quelque distance de là ce qui se passait, se présentèrent aussi. Le roi demanda de quel pays elle était. « Nous sommes, dirent ces jeunes gens, des Péoniens, et celle-ci est notre sœur. » Or le roi reprit : « Quels hommes sont les Péoniens, quelle contrée habitent-ils et dans quel dessein êtes-vous venus à Sardes ? — Nous sommes venus, répon-

dirent-ils, pour nous donner à toi; la Péonie est située sur le Strymon, et ce fleuve n'est pas loin de l'Hellespont; nous descendons d'émigrés troyens. » Tels furent les renseignements qu'ils lui donnèrent; alors il voulut savoir si chez eux toutes les femmes étaient aussi laborieuses; ils s'empressèrent d'affirmer que toutes faisaient de même, car c'est précisément à dire cela qu'ils en voulaient venir.

Alors Darius écrivit une lettre à Mégabaze, le général qu'il avait laissé en Thrace, lui prescrivant de faire partir les Péoniens de leurs demeures et de les lui amener avec leurs enfants et leurs femmes. Aussitôt un cavalier courut porter ce message jusqu'à l'Hellespont, et, après avoir fait la traversée, il le remit à Mégabaze; celui-ci, ayant lu la lettre, prit des guides de la Thrace et porta son armée chez les Péoniens.

Les Péoniens, apprenant que les Perses marchaient contre eux, se rassemblèrent et rangèrent leurs forces sur le rivage de la mer, car ils présumaient que l'ennemi les envahirait de ce côté. Ils étaient donc en mesure de repousser l'attaque de Mégabaze; mais celui-ci sut qu'ils gardaient les passages qui mènent à la côte; il se servit alors de ses guides pour les tourner par les hautes terres, puis il tomba sur des villes sans défenseurs et les prit; comme elles étaient vides, il les occupa facilement. Les Péoniens, à cette nouvelle, incontinent se dispersèrent, retournèrent chacun en sa demeure et se livrèrent aux vainqueurs. Ainsi parmi cette nation les Siropéoniens, les Péoples, ceux qui s'étendent jusqu'au lac de Prasias, furent enlevés et conduits en Asie.

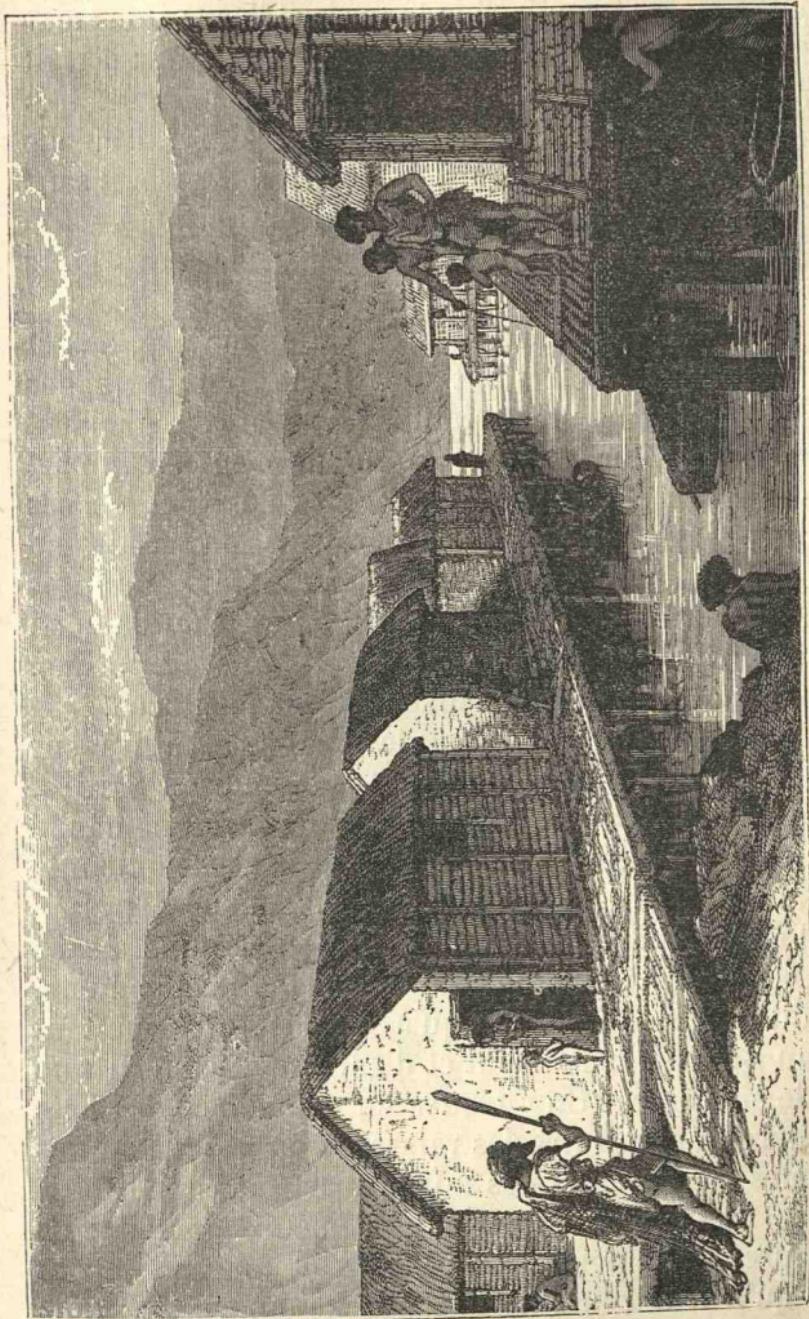
Mais ceux qui habitent autour du mont Pangée, des Dobères, des Agrianes, des Odomantes et de ce

même lac de Prasias, ne furent point d'abord soumis par Mégabaze. Celui-ci toutefois essaya de saisir ceux qui ont sur le lac les demeures que je vais décrire. Au milieu de l'eau, sur de longs pilotis, sont placées des planches avec une étroite entrée du côté de la terre, formant l'unique pont. Sans doute à l'origine les citoyens ont enfoncé en commun les pilotis qui soutiennent les planches, et ensuite ils les ont entretenus en observant cette loi : tout homme, quand il se marie, est constraint de planter trois pilotis, en apportant du bois de la montagne dont le nom est Orbélos et chacun d'eux épouse plusieurs femmes. Or ils s'y logent de cette manière : Chacun possède sur ces planches une cabane dans laquelle il vit, et dans cette cabane les planches sont ouvertes d'une porte donnant sur le lac. Les enfants sont toujours attachés par un pied au moyen de liens de jonc, de peur qu'ils ne se laissent tomber dans le lac. Ils nourrissent leurs chevaux et leurs bêtes de somme de poissons, dont l'abondance est telle, qu'en ouvrant la trappe et en descendant une corbeille à l'aide d'une corde de jonc, il ne faut pas la laisser longtemps dans l'eau pour la remonter pleine.

Ceux des Péoniens qui furent subjugués passèrent donc en Asie. Mégabaze, les ayant réduits, envoya, comme députés en Macédoine, sept Perses, après lui les plus considérables de l'armée. Il leur donna l'ordre de demander à Amyntas pour Darius la terre et l'eau. Le chemin est court du lac Prasias à la Macédoine, car, aussitôt après le lac, on trouve la mine qui plus tard produisit à Alexandre un talent d'argent par jour; au delà de la mine, en franchissant le mont Dysore, on est en Macédoine.

Les députés, étant donc arrivés chez Amyntas, lui

HABITATIONS LAGUSTRES.



demandèrent pour Darius la terre et l'eau; il les leur promit, en les invitant à recevoir l'hospitalité; il avait préparé un magnifique repas, et l'accueil fut très amical. Mais, à la fin du festin, Alexandre, fils d'Amyntas, fit massacrer les Perses, qui étaient sans défiance, par des jeunes gens qui entrèrent dans la salle et qui avaient des poignards cachés sous leurs vêtements.

Les Perses périrent donc de cette manière, eux et leur suite, car ils avaient avec eux des serviteurs, des chars et de nombreux équipages; tout cela disparut comme eux. Peu de temps après, il y eut de la part des Perses de grandes recherches au sujet de ces hommes; mais Alexandre eut l'adresse de les détourner; il fit de riches présents, et arrêta les poursuites en offrant ces dons au Perse Bubarès, chef de ceux qui s'informaient des hommes que l'on avait perdus. Leur mort ainsi expiée, chacun garda le silence.

Mégabaze, en conduisant les Péoniens, arriva sur l'Hellespont; il le traversa et se rendit à Sardes. Déjà le Milésien Histiee bâtissait après avoir demandé et obtenu sa récompense à cause de la garde du pont; comme le lieu qu'il avait choisi, nommé Myrcine, est situé sur le Strymon, Mégabaze sut ce qu'il faisait, et, aussitôt à Sardes où il avait amené les Péoniens, il dit à Darius: « O roi, qu'as-tu fait en permettant à un Grec plein de talent et d'adresse d'acquérir une ville en Thrace? On y trouve en abondance des bois propres à construire des vaisseaux ou à façonner des rames; il y a aussi des mines d'argent; une multitude de Grecs et de barbares demeure alentour; ils le prendront pour chef, et, nuit et jour, ils feront ce qu'il leur conseillera. Empêche donc cet homme de continuer, si tu ne veux être tourmenté par une

guerre civile. Appelle-le avec douceur, et, quand tu le tiendras, fais en sorte qu'il ne retourne jamais parmi les Grecs. »

En parlant ainsi, Mégabaze persuada facilement Darius, car le roi reconnut qu'il prévoyait sagement. Alors Darius dépêcha pour Myrcine un messager chargé de ces paroles : « Histiée, le roi Darius dit ceci : En réfléchissant, je trouve que nul homme n'est mieux intentionné que toi pour ma personne et mes intérêts. J'en suis certain, parce que j'en ai jugé, non par des discours, mais par des actions. Maintenant donc, car j'ai dessein d'accomplir de grandes choses, viens avec moi, sans que rien te retienne, afin que je te les confie. » Histiée crut à ce langage; il eut aussi très à cœur de devenir le confident du roi, et il partit pour Sardes. Quand il se présenta devant Darius, le roi lui dit : « Histiée, je t'ai mandé, en voici le motif : dès mon retour de la Scythie, ne t'ayant plus sous les yeux, je n'ai rien souhaité autre chose que de te revoir promptement et de m'entretenir avec toi, bien convaincu qu'un ami intelligent et dévoué est préférable à toutes les richesses; je puis affirmer, avec connaissance de cause, que tu es l'un et l'autre en toutes mes affaires. Maintenant donc, tu as bien fait d'accourir, et voici ce que je te propose : Laisse là Milet et ta nouvelle ville de Thrace; accompagne-moi à Suse, possède ce que je possède, sois mon commensal et mon confident. »

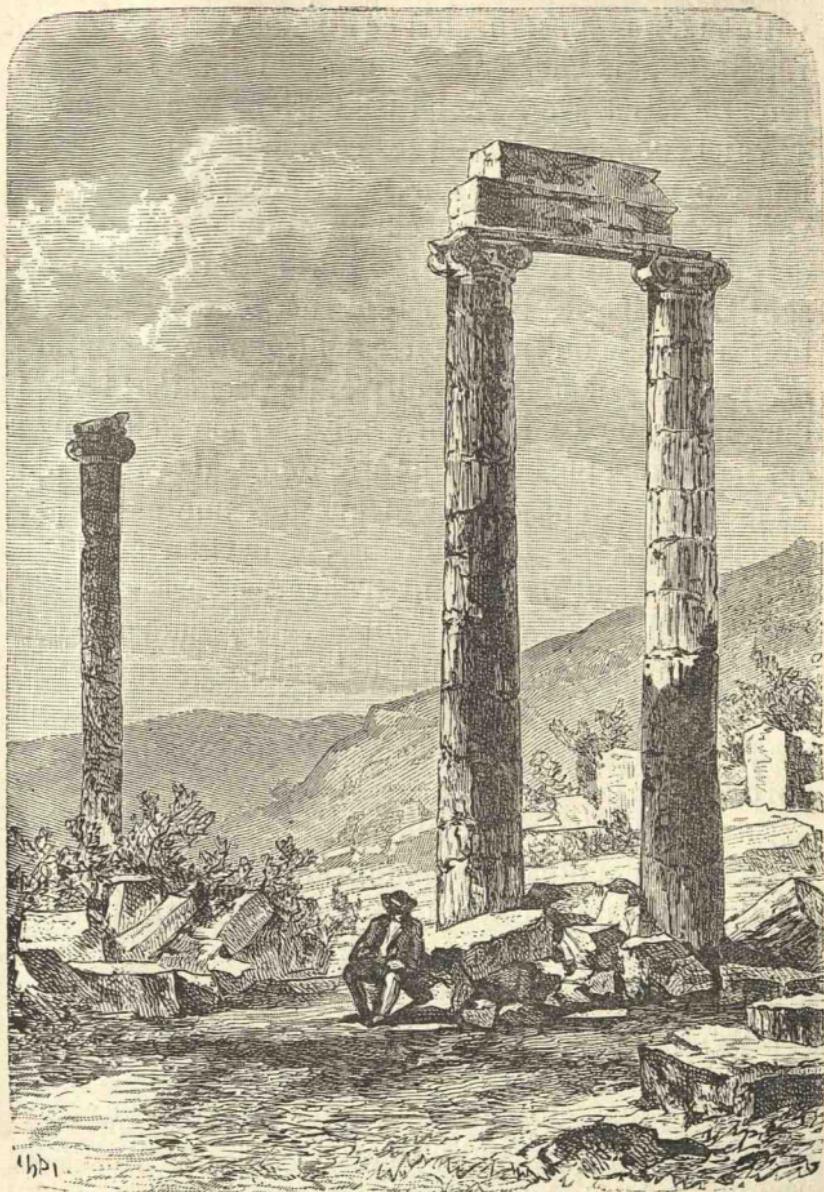
Après avoir ainsi parlé, après avoir institué gouverneur de Sardes Artapherne, son frère, il partit pour Suse, emmenant Histiée, et donnant à Otanès le commandement de l'armée des côtes. Le père de ce dernier, Sisamme, l'un des juges royaux, ayant

rendu à prix d'or une sentence inique, fut, par ordre de Cambyse, mis à mort et écorché; lorsqu'on lui eut arraché la peau, on la coupa en lanières et on l'étendit sur le trône où il siégeait pour juger. Ces lanières ainsi placées, Cambyse désigna, pour succéder comme juge à ce Sisamme qu'il avait mis à mort et écorché, le fils de Sisamme, en lui recommandant de se rappeler, lorsqu'il rendrait la justice, sur quel siège il était assis.

Cet Otanès donc, qui s'asseyait sur un tel siège, devenu alors successeur de Mégabaze au commandement de l'armée, prit Byzance et Chalcédoine; il prit Antandre en Troade; il prit Lamponie et, à l'aide des vaisseaux lesbiens, Lemnos et Imbros, l'une et l'autre encore habitées par les Pélasges.

Les Lemniens toutefois se défendirent avec courage et tinrent quelque temps; enfin ils succombèrent. Alors les Perses donnèrent pour gouverneur aux survivants Lycarète, frère de Méandre qui avait régné sur Samos. Ce Lycarète mourut tandis qu'il commandait à Lemnos, où il se conduisait cruellement; il réduisait les citoyens à l'esclavage; il les ruinait, accusant les uns d'avoir déserté lors de l'expédition contre les Scythes, les autres d'avoir fait tort aux troupes du roi, lorsqu'elles revenaient de la Scythie.

Otanès prit ces villes pendant qu'il était à la tête de l'armée; les Grecs ensuite jouirent d'un instant de relâche; mais bientôt les calamités reprirent leur cours, et, en partant de Naxos et de Milet, elles accablèrent les Ioniens. D'une part, Naxos surpassait en prospérité les autres îles; d'autre part, Milet était plus florissante alors qu'elle ne l'avait jamais été; elle faisait la gloire de l'Ionie après avoir précédemment



MILET, RUINES DU TEMPLE D'APOLLON.

souffert de troubles intérieurs pendant deux générations d'hommes, jusqu'à ce que les Pariens eussent rétabli la paix chez eux ; car, parmi tous les Grecs, ceux de Milet avait choisi les Pariens pour arbitres.

Voici comment ceux-ci les réconcilièrent : Lorsque leurs principaux citoyens arrivèrent à Milet, en voyant cette ville affreusement ruinée, ils demandèrent parcourir la contrée tout entière ; on y consentit, et ils la traversèrent de toutes parts. Or toutes les fois qu'ils découvraient, dans ce pays bouleversé, un champ bien cultivé, ils prenaient le nom du maître de ce champ. Leur tournée achevée, et ces habitants, en petit nombre, notés, ils rentrèrent dans Milet et convoquèrent aussitôt une assemblée générale. Là ils désignèrent, pour gouverner la ville, ceux dont ils avaient trouvé les terres en bon état de culture : « car, dirent-ils, ils prendront soin des affaires publiques comme des leurs propres. » Ils ordonnèrent donc aux autres Milésiens d'obéir à ces magistrats. Voilà comme ceux de Paros avaient rétabli l'ordre chez les Milésiens.

En partant des deux villes que j'ai nommées plus haut, les calamités se répandirent sur l'Ionie de la manière suivante : Quelques hommes de Naxos furent bannis par le peuple et se réfugièrent à Milet. Or le gouverneur de Milet était Aristagore, fils de Molpagore, gendre et parent d'Histiée, que Darius retenait à Suse, car Histée le tyran, fils de Lysagore, était Milésien, et dans le temps que les Naxiens, jadis ses hôtes, vinrent en sa ville natale, lui-même résidait à Suse. Les Naxiens donc, retirés à Milet, demandèrent à cet Aristagore s'il ne pourrait pas les aider de quelques forces pour les faire rentrer dans leurs demeures. Il comprit que, s'ils y retour-

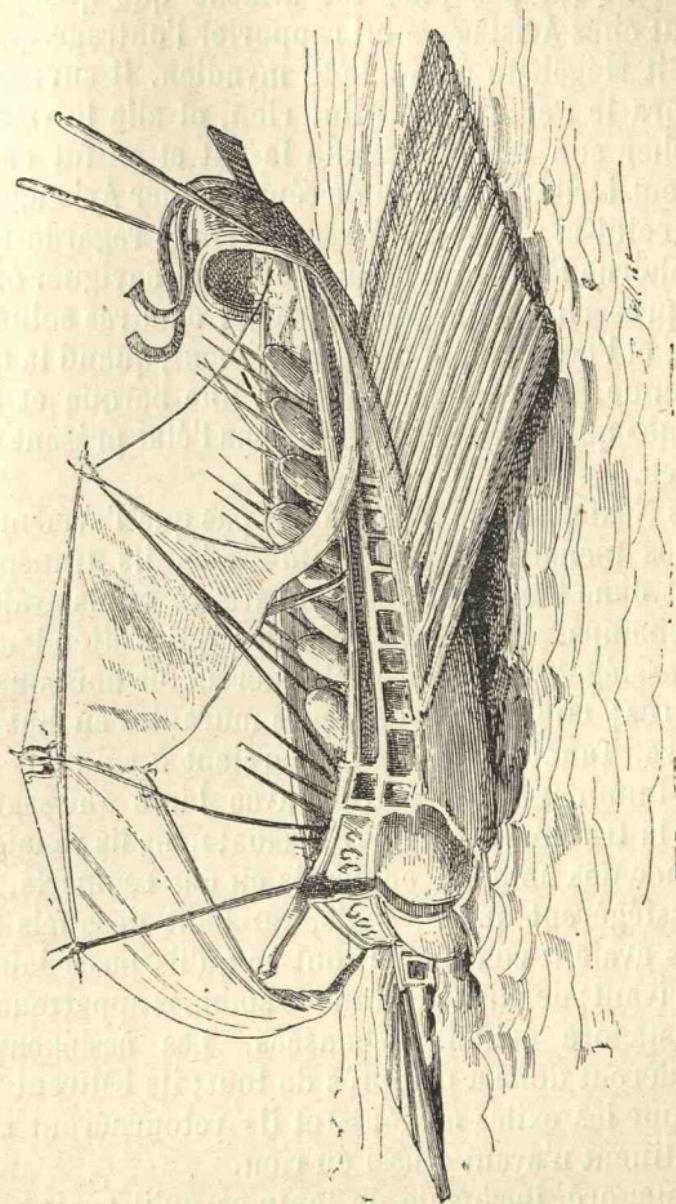
naient, lui-même deviendrait maître de Naxos ; il prit alors prétexte de leurs liens d'hospitalité avec son beau-père, et il leur tint ce langage : « Je ne suis pas assez puissant par moi-même pour vous donner les forces qui pourraient vous faire rentrer dans votre patrie, malgré ceux qui ont l'autorité à Naxos ; car je n'ignore pas qu'ils disposent de huit mille hommes armés de boucliers et d'un grand nombre de vaisseaux. Je prends cependant l'affaire à cœur, et j'y mettrai mes soins. Voici ce que j'imagine : Artapherne est mon ami ; cet Artapherne est fils d'Hystaspe, et frère du roi Darius ; il gouverne toutes les provinces maritimes de l'Asie ; il a sous la main une grande armée et une multitude de vaisseaux. J'espère qu'il fera ce que nous solliciterons de lui. » Les Naxiens, l'ayant entendu, prièrent Aristagore de faire de son mieux ; ils l'invitèrent à promettre des présents et à dire qu'ils se chargeaient de tous les frais de l'expédition, espérant qu'à leur apparition devant Naxos, ceux de cette île et des îles voisines se soumettraient à toutes leurs volontés, car aucune des Cyclades n'appartenait encore à Darius.

Aristagore alla donc à Sardes, et dit à Artapherne que Naxos était une île de peu d'étendue, mais d'ailleurs belle, fertile, voisine de l'Ionie, regorgeant de richesses et d'esclaves ; puis il ajouta : « Crois-moi, conduis des troupes en cette contrée, fais-y rentrer les bannis, et, si tu interviens, je tiens prêts de grands trésors, outre ce qui sera dépensé pour l'armée ; car il est juste que nous, qui t'entraînons dans cette guerre, nous en supportions les frais. De plus, tu acquerras au roi cette île de Naxos et celles qui en dépendent : Paros, Andros, les Cyclades, comme on les appelle. De là, en prenant le large, tu attaqueras

facilement l'Eubée, île vaste et riche, non moins que Chypre ; tu t'en empareras sans peine ; il ne te faudra pas plus de cent vaisseaux pour soumettre toutes ces îles. — Tu t'entends, répondit Artapherne, à mettre en bonne voie les affaires de Darius, et tes conseils sont excellents, hormis sur le nombre des navires. Aulieu de cent, au printemps prochain, tu en trouveras deux cents tout équipés. Mais il est nécessaire que le roi soit de notre avis. »

Lorsque Aristagore l'eut entendu, il retourna plein de joie à Milet. Cependant Artapherne envoya à Suse et soumit sa proposition à Darius. Le roi ayant approuvé leurs desseins, il prépara deux cents tri-rèmes ; il rassembla un grand nombre de Perses et d'alliés ; enfin, pour les commander, il désigna Mégabate, l'un des Achéménides, parent de Darius et de lui-même, dont la fille, si le récit qu'on en fait est véritable, fut fiancée plus tard au Lacédémonien Pausanias, fils de Cléombrote, quand il ambitionna la royauté de toute la Grèce. Après avoir nommé Mégabate général, Artapherne envoya l'armée à Aristagore.

Mégabate prit à Milet ce dernier, les troupes ionniennes et les Naxiens ; il mit à la voile sous prétexte de traverser l'Hellespont ; mais, à Chios, il jeta l'ancre dans la rade de Caucase, et y attendit que le vent du nord soufflât pour pousser sa flotte sur Naxos. Comme la destinée voulait que les Naxiens ne périsserent point par cet armement, voici ce qui advint : Mégabate, passant en revue les gardes des vaisseaux, trouva sans gardes un navire myndien ; il prit la chose à cœur ; il donna l'ordre à ses soldats de chercher le chef de ce vaisseau, nommé Scylax, de le saisir et de l'attacher à travers une ouverture à



VAISSAUX ANTIQUE.

rames, la tête en dehors, le corps en dedans du tillac. Scylax ne fut pas plus tôt attaché que quelqu'un courut chez Aristagore lui rapporter l'outrage qu'infligeait Mégabate à son hôte myndien. Il survint et implora le Perse; il n'obtint rien, et alla lui-même détacher son ami. Mégabate le sut et en fut extrêmement irrité; il se hâta de réprimander Aristagore, mais celui-ci s'écria : « En quoi cela te regarde-t-il? Artapherne t'a envoyé pour m'obéir et naviguer où je te le prescrirai. Pourquoi t'occuper d'autres soins? » Il dit; et l'autre, plein de ressentiment, quand la nuit fut venue, dépêcha pour Naxos une barque et des hommes qui apprirent aux Naxiens l'état présent des affaires.

Les Naxiens ne soupçonnaient pas que l'armement pût les menacer; aussitôt informés, ils transportèrent dans l'enceinte des remparts ce qu'ils avaient aux champs, et, comme des gens qui s'attendent à être assiégés, ils s'approvisionnèrent de boissons et de vivres; enfin ils mirent leurs murailles en état de défense. Tandis qu'ils se préparaient à soutenir un choc imminent, les autres, avec leurs vaisseaux, firent la traversée de Chios à Naxos; mais ils venaient attaquer des hommes enfermés en des remparts. Ils les assiégerent quatre mois, au bout desquels les Perses avaient consommé tout ce qu'ils possédaient en arrivant; de plus, de grandes sommes appartenant à Aristagore étaient dépensées. Les assiégeants manquèrent donc à peu près de tout; ils bâtirent un fort pour les exilés naxiens, et ils retournèrent sur le continent n'ayant réussi en rien.

Aristagore, incapable de tenir ce qu'il avait promis à Artapherne, écrasé par les frais de l'armement qu'il avait sollicité, redoutant l'armée qui venait

d'échouer, et Mégabate, dont il avait provoqué la haine, pensa qu'on allait lui ôter la souveraineté de Milet. Dans la crainte où il était de toute chose, il lui vint à l'idée de se révolter ; comme il y songeait, survint de Suse, envoyé par Histée, un homme dont la tête picotée lui enjoignait de le faire. Voici comment : Histée, voulant transmettre à son lieutenant l'ordre de se soulever, ne trouva que ce moyen, car toutes les routes étaient gardées : il fit raser la tête du plus sûr de ses serviteurs, la lui picota et attendit que les cheveux eussent repoussé. Aussitôt qu'ils furent revenus, il fit partir l'homme pour Milet, sans lui rien prescrire, sinon d'inviter Aristagore, dès son arrivée, à le raser et à lui regarder la tête. Or les piqûres signifiaient, ainsi que je viens de le dire, *révolte*. Histée prenait ce parti, considérant comme un malheur d'être retenu à Suse : une révolte éclatant, il espérait que le roi l'enverrait dans les provinces maritimes, tandis que, si rien de nouveau ne se passait à Milet, il ne croyait pas y jamais retourner.

Histée, en conséquence de ces réflexions, dépêcha son messager, dont l'arrivée chez Aristagore coïncida avec les évènements que je viens de rapporter. Celui-ci en délibéra avec ses partisans, leur dévoilant son opinion propre et ce que lui suggérait Histée. Ils furent unanimes et conseillèrent la révolte. Hécatée l'historien, seul premièrement, repoussa l'idée de déclarer la guerre au roi des Perses, récapitulant toutes les nations qu'il gouvernait et la force de ses armées ; mais il ne persuada personne, et en second lieu il proposa aux conjurés de se rendre maîtres de la mer. A cet effet, il déclara ne connaître qu'un moyen, car il savait la faiblesse des ressources de Milet : c'était de prendre, dans le temple des Bran-

chides, les trésors que Crésus le Lydien y avait consacrés. On pouvait nourrir l'espoir de dominer sur mer en utilisant ces richesses, et en même temps on ôtait aux Perses la possibilité de les piller. Or ces richesses étaient considérables, comme je l'ai montré au livre premier de mon histoire. Ce conseil ne prévalut pas; on résolut seulement de se révolter et de faire partir l'un des Milésiens pour Myos, où était le camp des troupes revenues de Naxos, afin qu'il essayât d'enlever les généraux qui étaient à la tête de cette flotte.

Iatragore, chargé de cette mission, fit prisonniers par ruse : Oliate, fils d'Ibalonis de Mylase; Histiee, fils de Tymnès de Termère; Coès, fils d'Erxandre, à qui Darius avait donné Mytilène; Aristagore, fils d'Héraclide de Cyme, et beaucoup d'autres. Ainsi la révolte d'Aristagore de Milet fut patente, et il appliqua tout son génie à nuire à Darius. D'abord, en apparence, il abdiqua dans Milet la souveraineté, et institua l'isonomie; ensuite il affranchit pareillement l'Ionie entière, chassant les tyrans et livrant aux villes dont il recherchait l'amitié ceux qu'il avait capturés sur la flotte de Naxos. Il livra ces derniers chacun à sa ville, pour que chacune disposât du sien.

Aussitôt que les Mytiléniens eurent Coès, ils l'entraînèrent hors des murs et le lapidèrent; les Cyméens mirent leur tyran en liberté, et de même la plupart laissèrent aller le leur; mais la tyrannie fut abolie dans toutes les villes. Aristagore, en les affranchissant, leur ordonna d'instituer des généraux; cependant il partit lui-même sur une trirème pour Lacédémone, en qualité de député, car il avait besoin de trouver quelque puissant allié.

Cléomène était alors roi de Sparte. Aristagore, le

Milésien, eut avec lui une conférence, à ce que racontent les Lacédémoniens, et apporta une tablette d'airain sur laquelle étaient gravés le contour de toute la terre, toutes les mers et tous les fleuves. Dans cette entrevue, Aristagore lui parla en ces termes : « Cléomène, ne sois pas étonné de mon empressement à me rendre ici, car voici les circonstances qui m'amènent. Les fils de l'Ionie, de libres qu'ils ont été vont devenir esclaves, honte et douleur extrême pour nous et aussi pour vous qui êtes à la tête de la Grèce. Maintenant donc, au nom des dieux helléniques, préservez les Ioniens de la servitude; ce sont des hommes de votre sang. Le succès d'une telle entreprise vous est facile, car les barbares ne sont pas vaillants, et vous êtes arrivés au plus haut degré de la vertu guerrière. Apprenez leur manière de combattre: ils se servent d'arcs et de courts javelots; ils vont à la bataille embarrassés de hauts-de-chausses et coiffés de tiaras; vous voyez donc qu'il est aisé d'en venir à bout. D'autre part, ceux qui habitent ce continent possèdent à eux seuls autant de biens que tout le reste des hommes : de l'or premièrement, puis de l'argent, de l'airain, des vêtements ornés de broderies, des bêtes de somme et des esclaves; tout cela, si en votre cœur vous le vouliez bien, serait à vous. Leurs provinces se touchent comme je vais le montrer : ici sont les Ioniens, de ce côté les Lydiens; ils habitent une ex-



SOLDAT PERSE.

D'après un bas-relief
de Persépolis.

cellente contrée et ont une immense quantité d'argent. » Tout en parlant, Aristagore indiquait ces pays sur la tablette qu'il avait apportée. « Auprès des Lydiens, continua-t-il, du côté du levant, sont les Phrygiens, les plus riches à ma connaissance en troupeaux et en fruits. Ensuite tu vois les Cappadociens que nous appelons Syriens, puis les Ciliciens qui s'étendent jusqu'à cette mer où est située l'île de Chypre. Ceux-ci payent au roi cinq cents talents de tribut annuel. Les Arméniens confinent aux Ciliciens ; ils ont une multitude de menus troupeaux. Les Matiènes occupent la contrée voisine de l'Arménie, et plus loin est celle de la Cissie, où sur ce fleuve, qui est le Choaspe, est bâtie la ville de Suse ; c'est là que vit le grand roi, c'est là que sont ses trésors. Si vous preniez cette ville, vous pourriez hardiment rivaliser en richesses avec Jupiter. Mais, pour un chétif espace, qui est loin de vous offrir de tels profits, renfermés dans d'étroites limites, vous préférez combattre contre les Messéniens, vos égaux en force, contre les Arcadiens, contre les Argiens qui n'ont ni or ni argent, dignes objets de convoitise qui excitent les hommes à livrer des batailles et à mourir. Puisque l'Asie vous présente une conquête facile, pourquoi cherchez-vous autre chose ? » Ainsi dit Aristagore. Cléomène repartit : « O mon hôte milésien, je te renvoie au troisième jour pour te répondre. »

Pour le moment, ils n'allèrent pas plus loin ; lorsque le jour fixé fut venu, et qu'ils furent réunis à l'endroit convenu, Cléomène fit au Milésien cette question : « Combien y a-t-il de journées de marche de la mer des Ioniens à la ville royale ? » Aristagore, habile dans tout le reste et jusque-là fort adroit à tromper le Spartiate, échoua ici. En effet, il

aurait dû ne point dire ce qui en était, puisqu'il voulait entraîner les Lacédémoniens en Asie; mais il répondit qu'il y avait trois mois de route. Alors Cléomène, coupant court à tout ce qu'Aristagore se préparait à dire au sujet de cette route, s'écria : « O mon hôte milésien, sors de Sparte avant le coucher du soleil; car tu ne tiens pas un langage agréable aux Lacédémoniens, quand tu veux nous engager dans un voyage de trois mois à partir de la mer. » Après avoir ainsi parlé, Cléomène retourna en sa demeure.

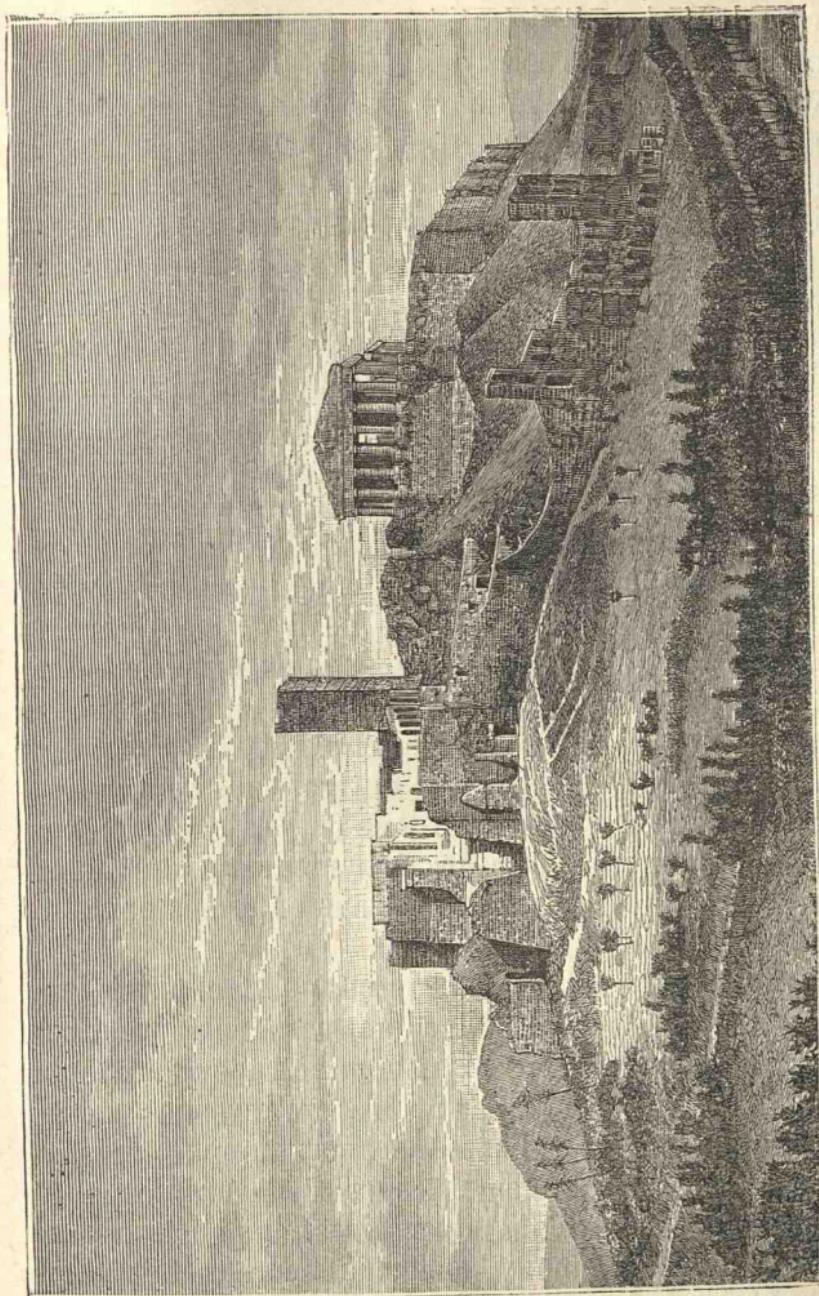
Aristagore prit une branche d'olivier, se rendit chez Cléomène et s'y introduisit en qualité de suppliant, le priant de lui donner audience, après avoir renvoyé son enfant. Car la fille de Cléomène nommée Gorgo était auprès de lui; c'était son enfant unique et elle pouvait avoir de huit à neuf ans. « Parle, lui dit le roi, et ne sois pas retenu par la présence d'une jeune fille. » Aristagore commença par lui promettre dix talents, s'il exécutait ce qu'il lui avait demandé; Cléomène refusa et Aristagore, ajoutant toujours à son offre, la porta jusqu'à cinquante talents. Alors l'enfant s'écria : « Père, l'étranger va te corrompre si tu ne le quittes. » Cléomène, charmé du conseil de sa fille passa dans un autre appartement; le Milésien partit de Sparte pour toujours, sans qu'il lui fût permis de donner de plus amples explications sur la route de la résidence de Darius.

Aristagore, repoussé de Sparte, se rendit à Athènes, qui s'était affranchie de ses tyrans, comme je vais le raconter. Après la mort d'Hipparque, fils de Pisistrate, frère du tyran Hippias, qui avait eu en songe une vision lui annonçant clairement sa perte, et que tuèrent Harmodius et Aristogiton, les Athéniens subirent le joug de la tyrannie pendant quatre

années, et ce joug fut encore plus rude qu'auparavant.

Or voici comment les Athéniens furent délivrés de la tyrannie. Hippias était exaspéré contre eux, à cause de la mort d'Hipparque, quand les Alcméonides, famille athénienne bannie par Pisistrate, avec d'autres exilés, tentèrent d'assurer par la force leur retour; ils échouèrent; ils furent complètement battus en cherchant à revenir et à rendre Athènes libre. Alors ils bâtirent Lipsydrium, au-dessus de Pæonia; là les Alcméonides, complotant sans relâche contre les Pisistratides, furent chargés, par les Amphictyons, de bâtir à forfait le temple de Delphes, celui d'à présent, qui alors n'existait pas. Ils étaient riches, ils avaient été considérables dès leur origine et l'étaient encore; ils firent construire un temple plus beau que le modèle, dans tout son ensemble, et, quoiqu'il fût convenu qu'on n'y emploierait que du marbre commun, ils élevèrent la façade en marbre de Paros.

Selon les Athéniens, ces hommes profitèrent de leur séjour à Delphes pour séduire par des présents la Pythie, afin que, quand les Spartiates viendraient la consulter pour un intérêt soit privé, soit public, elle leur imposât toujours le devoir d'affranchir Athènes. Les Lacédémoniens, voyant que cette injonction leur était constamment répétée par l'oracle, envoyèrent avec une armée Anchimolie, fils d'Aster, Spartiate très recommandable, dans le but de chasser d'Athènes les Pisistratides, quoique leurs hôtes très intimes; mais ils respectaient plus l'ordre du dieu qu'ils ne considéraient les affections humaines. Ils expédièrent leurs forces sur des navires qui jetèrent l'ancre à Phalère, où l'armée débarqua.



L'ACROPOLÉ D'ATHÈNES. (Vue moderne.)

Cependant les Pisistratides, avertis, appelèrent comme auxiliaires les Thessaliens, avec lesquels ils avaient un traité d'alliance. Ceux-ci, sur leur demandé, leur dépêchèrent, d'un commun accord, mille cavaliers commandés par leur roi Cinéas. Les Pisistratides, ainsi renforcés, prirent les mesures que voici : ils coupèrent les arbres dans la plaine de Phalère, et la rendirent praticable pour la cavalerie ; ensuite ils lancèrent leurs chevaux sur le camp des Lacédémoniens ; ceux-ci perdirent un grand nombre des leurs, entre autres Anchimolie ; les survivants furent contraints de se réfugier sur les vaisseaux.

Les Lacédémoniens levèrent une armée plus forte et la dirigèrent sur Athènes, ayant désigné pour la commander le roi Cléomène, fils d'Anaxandride ; ils ne l'envoyèrent point sur des navires, mais par la voie de terre. Comme les Spartiates entraient en Attique, la cavalerie thessalienne les chargea ; mais bientôt elle dut tourner bride, et plus de quarante de ses hommes tombèrent. Les autres, sans reprendre leurs rangs, s'en allèrent droit en Thessalie. Cléomène entra dans la ville avec les Athéniens qui voulaient être libres, et il assiégea les tyrans enfermés dans la forteresse pélasgique.

Les Lacédémoniens n'auraient point expulsé les Pisistratides, et ils ne songeaient pas à entreprendre un siège régulier contre des hommes abondamment pourvus de vivres et d'eau ; après un investissement de quelques jours, ils se seraient donc retirés à Sparte : mais un évènement survint, favorable pour eux, funeste pour leurs adversaires. Les enfants des Pisistratides, comme on cherchait secrètement à les faire partir de la contrée, furent pris ; dès ce moment, le trouble se mit dans leurs affaires. Ils se firent

rendre leurs enfants aux conditions que les Athéniens voulaient; si bien qu'ils s'obligèrent à quitter l'Attique dans les cinq jours. Ils se retirèrent alors à ~~l'OTE~~ Sigée sur le Scamandre, après avoir gouverné Athènes pendant trente-six ans. Ainsi, les Athéniens ~~MINISTER~~ délivrés de leurs tyrans. Les choses dignes de mémoire que, devenus libres, ils exécutèrent et souffrissent, avant la révolte des Ioniens contre Darius et l'arrivée d'Aristagore à Athènes pour demander du secours, je vais les rapporter.



MONNAIE D'ATHÈNES.

Athènes, déjà grande, aussitôt délivrée des tyrans, devint plus grande encore; deux hommes y dominèrent : Clisthène, de la famille des Alcméonides, qui passait pour avoir gagné la Pythie, et Isagore, fils de Tisandre, d'une maison illustre; ses proches sont sacrificateurs de Jupiter-Carien. Ces deux hommes excitèrent des troubles en se disputant le pouvoir. Clisthène eut le dessous et associa le peuple à sa cause; il divisa en dix tribus les citoyens, qui n'en formaient que quatre; il effaça les noms provenant des quatre fils d'Ion : Géleon, Egicore, Argade et Hople; il imagina des noms tous tirés de ceux d'autres héros de

leur race, hormis celui d'Ajax; ce dernier, comme porté par un voisin, un allié, quoique étranger, fut donné à l'une des tribus. Ainsi, après s'être attaché le peuple, Clisthène fut fort au-dessus des factions adverses.

Isagore, à son tour vaincu, opposa cet expédient au vainqueur : il eut recours au Lacédémonien Cléomène, qui était devenu son hôte depuis qu'on avait assiégié les Pisistratides. Celui-ci envoya d'abord un héraut à Athènes pour demander le bannissement de Clisthène et de beaucoup d'autres citoyens, les appelant Énagées (*soumis à une expiation*). Il suivit en faisant cette démarche les instructions d'Isagore ; car les Alcméonides et leurs partisans étaient accusés du meurtre que je vais dire, et auquel ni lui ni ses amis n'avaient participé.

Voici pourquoi on donna le nom d'Énagées à une partie des Athéniens. Cylon, citoyen, avait été vainqueur aux jeux olympiques ; il ambitionna la tyrannie ; il s'associa des jeunes gens de son âge et tenta de se saisir de l'acropole. Il échoua et s'assit comme suppliant devant la statue de Minerve ; les prytanes des naucrates, qui alors administraient la cité, le relèverent lui et les siens, leur garantissant au moins la vie. Cependant on accuse les Alcméonides de les avoir massacrés. Ceci se passa antérieurement à Pisistrate.

Cléomène donc, par un message, demanda le bannissement de Clisthène et des Enagées. Clisthène alors de lui-même s'exila. Néanmoins, peu après, le roi spartiate vint à Athènes avec une faible poignée d'hommes, et, à son arrivée, il bannit sept cents familles athénienes qu'Isagore lui désigna. Cela fait, il essaya de dissoudre le sénat et de remettre la souveraineté

entre les mains de trois cents partisans d'Isagore. Les sénateurs résistant et refusant d'obéir à Cléomène, celui-ci, Isagore et sa faction se rendirent maîtres de l'acropole. Le reste des citoyens, animé d'un sentiment unanime, les assiégea pendant deux jours; le troisième, en vertu d'une capitulation, tous les Lacédémoniens sortirent de la contrée.

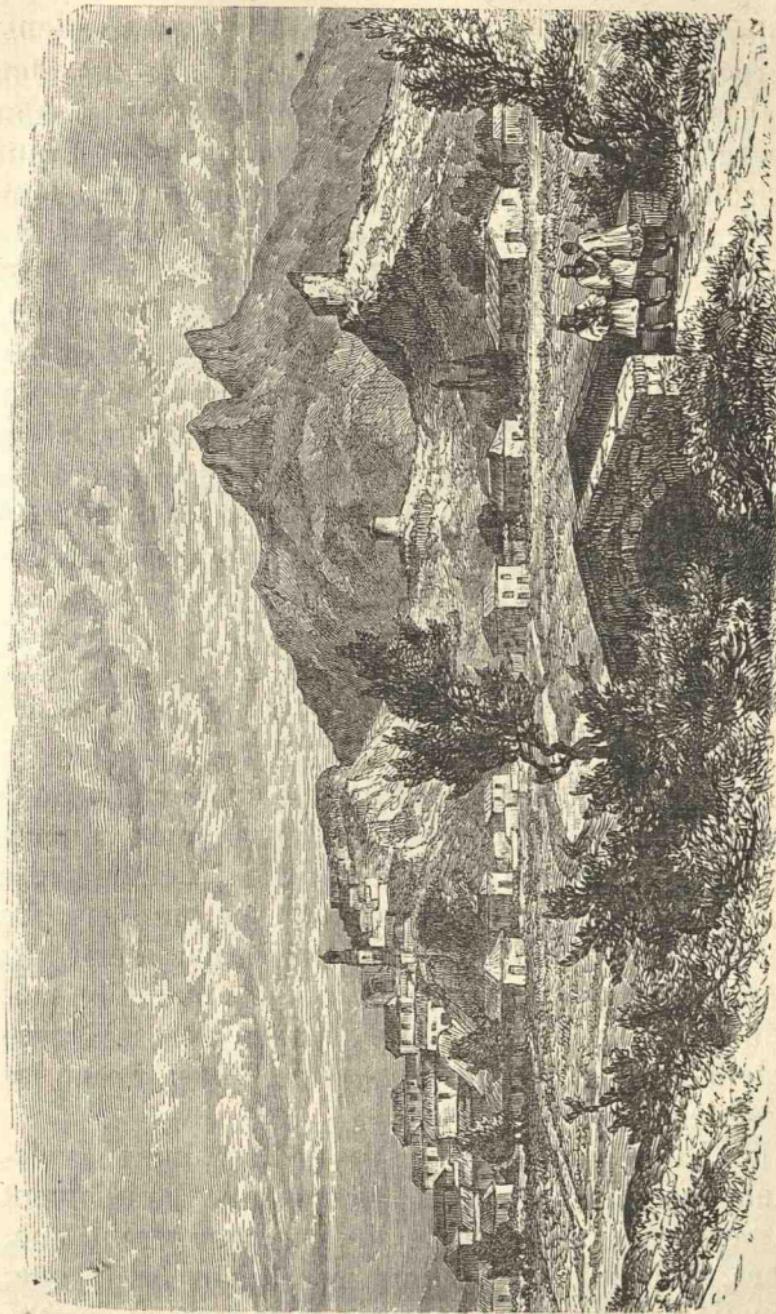
Les Athéniens rappelèrent Clisthène et les sept cents familles bannies par le Spartiate, puis ils envoyèrent des députés à Sardes, désirant faire alliance avec les Perses, car ils ne doutaient pas que Lacédémone et Cléomène ne leur déclarassent la guerre. Leurs envoyés arrivèrent à Sardes et parlèrent comme il leur était prescrit; alors Artapherne, fils d'Hystaspe, gouverneur de Sardes, leur demanda quels hommes ils étaient et quelle contrée ils habitaient, pour solliciter l'alliance des Perses; les messagers l'en ayant informé, il reprit brièvement qu'ils n'avaient qu'à donner à Darius la terre et l'eau et qu'il leur accorderait son alliance; que, s'ils ne les donnaient pas, il leur enjoignait de partir. Les députés se consultèrent entre eux, puis ils déclarèrent qu'ils donnaient la terre et l'eau et qu'ils désiraient conclure cette alliance. Mais quand ils furent de retour en leur ville, on les accusa sévèrement.

Cléomène avait sur le cœur les outrages qu'il avait reçus des Athéniens en paroles et en actions; il rassembla donc une armée levée dans tout le Péloponèse, sans dire à quelle fin, quoiqu'il n'eût d'autre désir que de punir le peuple d'Athènes et de donner la royauté à Isagore; car ce dernier était sorti avec lui de l'acropole. A la tête de cette grande armée, il entra sur le territoire d'Éleusis; en même temps les Béotiens, au signal convenu, prirent Énoé et Hysia,

bourgs frontières de l'Attique; enfin les Chalcidiens firent irruption sur un autre point, portant avec eux le ravage. Les Athéniens, pressés ainsi de deux côtés, se réservèrent de se souvenir plus tard des Béotiens et des Chalcidiens, et se déployèrent en armes devant les troupes péloponésiennes qui occupaient Éleusis.

Au moment où les deux armées allaient en venir aux mains, les Corinthiens les premiers délibérèrent entre eux, et, trouvant qu'ils commettaient une injustice, ils changèrent d'avis et se retirèrent. Après eux, Démarate, fils d'Ariston, partit; il était aussi roi des Spartiates; il partageait le commandement avec Cléomène, et il avait été jusque-là parfaitement d'accord avec lui. A cause du dissensément qui éclata en cette circonstance, on rendit à Sparte une loi pour défendre que les deux rois marchassent avec l'armée, quand elle sortirait du territoire; jusqu'alors ils l'avaient accompagnée l'un et l'autre. A ce moment, le reste des alliés réunis à Éleusis, voyant que les rois de Lacédémone n'étaient pas de la même opinion et que les Corinthiens avaient abandonné leur poste, s'en allèrent comme eux.

Cette armée s'étant dispersée sans gloire, les Athéniens résolurent de se venger, et d'abord ils marchèrent contre les Chalcidiens; mais les Béotiens vinrent sur l'Euripe, au secours de ces derniers. A la vue de ce renfort, les Athéniens jugèrent à propos d'attaquer les Béotiens en premier lieu. Ils leur livrèrent donc bataille et remportèrent une victoire complète; après en avoir tué un grand nombre, ils leur firent sept cents prisonniers. Le même jour, ils passèrent le détroit, entrèrent dans l'Eubée et combattirent les Chalcidiens; ils furent pareillement vainqueurs et laissèrent dans la contrée quatre mille



ÉLEUSIS. (État actuel.)

colons sur les terres des Hippobotes (*éleveurs de chevaux*) : c'est le nom que l'on donne aux plus riches citoyens de Chalcis. Ils jetèrent en prison chargés de fers ceux de ces derniers qu'ils firent prisonniers, de même que les captifs bœtiens. Plus tard, ils les délivrèrent moyennant une rançon de deux mines par tête. Les entraves dans lesquelles ils étaient retenus furent suspendues dans l'acropole, où elles se trouvent encore de mon temps ; on les voit sur le mur que les Mèdes ont endommagé par le feu, correspondant à la façade occidentale du temple. Avec la dîme des rançons, on consacra un char d'airain traîné par quatre cavales ; il est placé à gauche, tout à fait à l'entrée des propylées de l'acropole ; on y lit cette inscription :

Après avoir vaincu les nations des Bœtiens et des Chalcidiens,
Les fils d'Athènes, renversant les obstacles de la guerre,
Éteignirent l'insolence, au moyen de sombres chaînes de fer.
Ils ont dédié à Pallas leur dîme : ces cavales.

La puissance d'Athènes fut donc augmentée. Sous les tyrans, les Athéniens n'étaient à la guerre supérieurs à aucun de leurs voisins ; délivrés des tyrans, ils devinrent de beaucoup les premiers. Ils ont donc prouvé par là que, privés de liberté, ils n'agissaient qu'à contre-cœur, comme quand on travaille pour un maître ; libres, chacun s'est mis avec ardeur à l'œuvre pour soi-même. Ainsi firent les Athéniens.

Les Lacédémoniens, témoins de la grandeur croissante des Athéniens qui ne se montraient nullement disposés à se faire leurs sujets, comprirent que, libre, le peuple de l'Attique serait leur égal ; que, soumis à un tyran, il perdrat de sa force et deviendrait plus docile. Après avoir pesé chacune de ces

considérations, ils mandèrent de Sigée sur l'Hellespont, où s'étaient retirés les Pisistratides, Hippias, fils de Pisistrate. Lorsque Hippias se fut rendu à leur appel, ils convoquèrent des députés des villes alliées et leur tinrent ce langage : « Nous reconnaissions, ô nos alliés, que nous n'avons pas agi selon la justice; excités par des oracles trompeurs, nous avons expulsé de leur patrie des hommes qui nous étaient unis par l'hospitalité la plus étroite, et qui se chargeaient de nous soumettre Athènes; ensuite, nous avons remis cette ville à un peuple ingrat qui, libre grâce à nous, a relevé la tête et nous a indignement chassés, nous et notre roi. La présomption lui vient et déjà son pouvoir grandit, comme l'ont appris surtout ses voisins de la Béotie et de Chalcis, et d'autres peut-être comprendront bientôt qu'ils se sont trompés. Mais, si par notre conduite nous avons failli, nous tenterons maintenant avec vous d'y apporter remède et de nous venger. Aussi avons-nous fait venir ici et vous et Hippias que vous voyez, afin que d'un commun accord et par une expédition commune, nous le fassions rentrer dans Athènes pour lui rendre ce que nous lui avons ôté. »

Ainsi parlèrent les Spartiates, mais la plupart des alliés n'apprécierent pas leur discours. Tandis que les autres gardaient le silence, Soclès de Corinthe répondit en ces termes : « Certes le ciel descendra au-dessous de la terre et la terre s'élèvera au-dessus du ciel, et les hommes vivront dans la mer et les poissons habiteront où d'abord ont été les hommes, puisque vous, ô Lacédémoniens, renversant l'égalité des pouvoirs, vous vous apprêtez à introduire la tyrannie dans les cités, action la plus inique et la

plus criminelle que l'on puisse commettre parmi les humains. S'il vous semble utile que les villes soient gouvernées par des tyrans, établissez d'abord un tyran chez vous-mêmes, et alors vous tenterez d'en instituer chez les autres. Mais maintenant, sans avoir expérimenté ce que sont les tyrans, prenant les précautions les plus rigoureuses pour empêcher qu'il y en ait jamais à Sparte, vous n'y attachez aucune importance quand il s'agit de vos alliés. Si, comme nous, vous en aviez l'expérience, vous auriez à nous donner sur ce sujet de meilleurs conseils que celui de tout à l'heure. Nous, Corinthiens, nous avons éprouvé tout d'abord une surprise extrême en vous voyant rappeler Hippias; mais nous sommes bien plus surpris encore d'entendre vos discours. Nous vous adjurons, par les dieux des Grecs, de ne point établir la tyrannie dans les cités. Refuserez-vous de vous arrêter? tenterez-vous, contre toute justice, de faire rentrer Hippias? Sachez alors que les Corinthiens ne seront pas d'accord avec vous.»

Ainsi parla Soclès, député de Corinthe. Hippias, ayant pris à témoin les mêmes dieux, répliqua que parmi les Grecs les Corinthiens regretteraient le plus les Pisistratides, quand viendraient pour eux les jours inévitables où ils seraient opprimés par les Athéniens. Il leur tint ce langage, avec le ton d'un homme qui, plus que nul autre, possédait la connaissance des oracles. Quant au reste des alliés, ils avaient jusqu'alors gardé le silence; mais lorsqu'ils eurent entendu Soclès exprimer librement son opinion, ils furent unanimes pour déclarer à haute voix qu'ils pensaient comme le Corinthien, et ils adjurèrent les Lacédémoniens de ne point faire de changements dans une ville de la Grèce.

Telle fut l'issue de cette affaire; Hippias partit, et Amyntas le Macédonien lui donna Anthémone; les Thessaliens, en même temps, lui offrirent Iolchos, mais il ne prit ni l'une ni l'autre, et retourna dans Sigée. Il mit alors toutes choses en mouvement; il dénigra les Athéniens auprès d'Artapherne; il ne négligea rien pour se les assujettir et les soumettre à Darius. On sut à Athènes ses artifices; on envoya des messagers à Sardes pour engager les Perses à ne pas prêter l'oreille à des bannis. Mais Artapherne ordonna aux députés eux-mêmes, s'ils voulaient sauver leur pays, de laisser rentrer Hippias. Le peuple d'Athènes, quand ils lui rapportèrent cette proposition, la repoussa et résolut de se déclarer ouvertement ennemi des Perses.

Au moment même où ils prenaient cette attitude et où on excitait les Perses contre eux, le Milésien Aristagore, chassé par les Lacédémoniens, arriva dans Athènes; car cette ville était alors la plus puissante de toutes les cités. Aristagore, amené devant le peuple, y tint le même langage qu'à Sparte sur les richesses de l'Asie et sur les chances d'une guerre contre les Perses; il répéta qu'ils ne se servaient ni de boucliers ni de longues javelines, et qu'ils étaient faciles à vaincre. Il dit ces choses et il en ajouta beaucoup d'autres, savoir: que les Milésiens étaient des colons d'Athènes, et qu'il appartenait à cette ville, qui pouvait tant, de les protéger. Il n'y eut rien qu'il ne promît, tant il mettait d'ardeur à ses instances; il en vint finalement à persuader ses auditeurs. D'où l'on peut croire qu'il est plus aisé de tromper une multitude qu'un seul homme. En effet, Aristagore n'avait pas réussi à tromper le seul Lacédémonien Cléomène; il trompa trois myriades d'Athéniens. Le

peuple, entraîné, vota l'envoi de vingt navires pour seconder les Ioniens, et il nomma général de cette flotte Mélanthie, citoyen recommandable sous tous les rapports. Ces vaisseaux furent l'origine des malheurs des Grecs et des barbares.

Les Ioniens, avec cette flotte, entrèrent dans les eaux d'Éphèse; ils laissèrent les navires près de cette ville, dans la rade de Coresse, et débarquèrent en grand nombre, prenant des Éphésiens pour guides. Ils remontèrent la rive du Caystre, puis ils franchirent le Tmole, et prirent Sardes sans que personne leur tînt tête. Ils s'emparèrent de toute la ville, sauf la citadelle; Artapherne lui-même s'y jeta avec une troupe assez considérable.

Maîtres de la ville, ils n'eurent point le temps de la piller; et voici ce qui les en empêcha. Il y avait à Sardes un grand nombre de maisons construites en roseaux; celles de briques étaient aussi couvertes en roseaux. Un soldat ayant mis le feu à l'une d'elles, en un clin d'œil, l'incendie, se propageant de maison en maison, dévora la ville entière. Pendant qu'elle était la proie des flammes, les Lydiens et ceux des Perses qui s'y trouvaient, enveloppés de toutes parts (car le feu s'était répandu jusqu'aux extrémités), et n'ayant aucune issue, coururent en foule à la place publique sur le Pactole; ce fleuve, apportant du Tmole des paillettes d'or, coule au milieu de la place, puis se réunit à l'Hermus, qui lui-même se jette dans la mer. Les fugitifs, entassés dans la place et sur les rives du fleuve, furent contraints de se mettre en état de défense; les Ioniens, voyant d'une part ceux qui livraient combat, d'autre part, en grand nombre, ceux qui accouraient, furent saisis de crainte; ils se retirèrent sur le mont Tmole. De là, à la



SARDÉS : RUINES DU TEMPLE DE CYBÈLE.

nuit tombée, ils partirent pour regagner leur flotte.

Dans l'incendie de Sardes, le temple de Cybèle, la divinité du pays, fut brûlé, et plus tard les Perses en prirent prétexte pour livrer aux flammes, par représailles, les temples de la Grèce. Dès que les Perses qui demeuraient à l'ouest de l'Halys apprirent ce qui se passait, ils se rassemblèrent et apportèrent leur secours aux Lydiens. Comme, à cause de l'accident que je viens de rapporter, ils ne trouvèrent plus les Ioniens à Sardes, ils s'attachèrent à leurs pas et les atteignirent dans Éphèse. Ceux-ci firent volte-face ; la bataille s'engagea, mais ils furent complètement défaits ; les Perses en tuèrent un grand nombre ; quelques-uns étaient illustres, et, entre autres, Évalcide, général des Érétriens ; il avait remporté des couronnes aux jeux et il avait été souvent chanté par Simonide le Céen. Ceux qui échappèrent à ce désastre se dispersèrent parmi les cités.

Voilà quelle fut l'issue de l'expédition ; plus tard, les Athéniens, ayant tout à fait abandonné la cause de l'Ionie, refusèrent, malgré les instances et les nombreux messages d'Aristagore, de lui envoyer aucun secours.

Les Ioniens, quoique privés de l'appui d'Athènes, avaient trop fait contre Darius pour suspendre leurs apprêts de guerre. Ils naviguèrent dans l'Hellespont et s'assurèrent du concours de Byzance, puis de toutes les autres villes ; hors de l'Hellespont, ils s'attachèrent, comme alliés, la plupart des Cariens. Caunus même, qui d'abord n'avait point voulu s'associer à leur cause, se mit de leur parti quand ils eurent brûlé Sardes.

Tous ceux de Chypre, excepté les Amathontins, suivirent cet exemple ; car eux-mêmes s'étaient

aussi révoltés contre le Mède, dans les circonstances suivantes. Onésile était frère puîné de Gorgus, roi de Salamine, fils de Chersis, fils de Sirome, fils d'Évelthon ; plus d'une fois il l'avait exhorté à se soulever contre Darius. A la nouvelle de l'insurrection des Ioniens, il le pressa avec un surcroît d'ardeur, mais vainement ; alors il épia le moment où son frère sortirait de la ville ; l'occasion se présenta ; ses partisans fermèrent les portes ; Gorgus ne put rentrer dans Salamine, et il émigra chez les Mèdes. Onésile, resté seul maître, décida les Cypriens à se soulever : il les entraîna tous, sauf ceux d'Amathonte ; comme ils refusèrent de lui obéir, il vint mettre le siège devant leur ville.

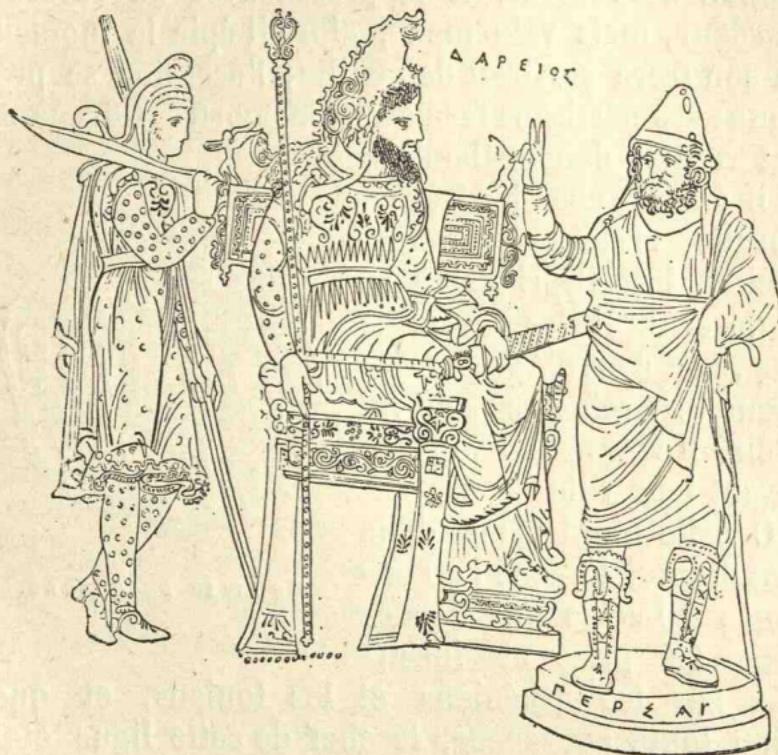
Onésile assiégeait donc Amathonte, lorsque l'on annonça à Darius que Sardes avait été prise et incendiée par les Athéniens et les Ioniens, et que, selon toute apparence, le chef de cette ligue était le Milésien Aristagore. En apprenant ces nouvelles, sans se préoccuper des Ioniens, qui, pensait-il, ne pourraient se soustraire au châtiment que méritait leur révolte, il demanda tout d'abord ce que c'était que les Athéniens. Quand on l'en eut informé, il se fit donner un arc, le prit, y plaça une flèche, la lança droit au ciel, et, comme elle volait dans les airs, il s'écria : « O Jupiter, qu'il me soit permis de me venger des Athéniens ! » Après cette imprécation, il prescrivit à l'un de ses serviteurs de se tenir



MONNAIE DE CHYPRE.

auprès de lui, à tous ses repas, et de lui répéter trois fois : « Maître, souviens-toi des Athéniens. »

Cet ordre donné, il fit venir en sa présence Histieé que depuis longtemps il retenait, et il lui dit : « J'apprends, ô Histieé, que ton lieutenant, à qui tu as



DÉLIBÉRATION DE DARIUS AU SUJET DES GRECS.

D'après un vase grec.

confié ta ville, vient de se mettre en révolte contre moi. Il a conduit sur mon territoire des hommes de l'autre continent, et avec ceux-ci des Ioniens qui me donneront satisfaction de ce qu'ils ont osé. Il a entraîné ces derniers à suivre les autres, et il m'a privé de Sardes. Maintenant, te semble-t-il que l'action est louable ? Comment a-t-elle pu être tentée

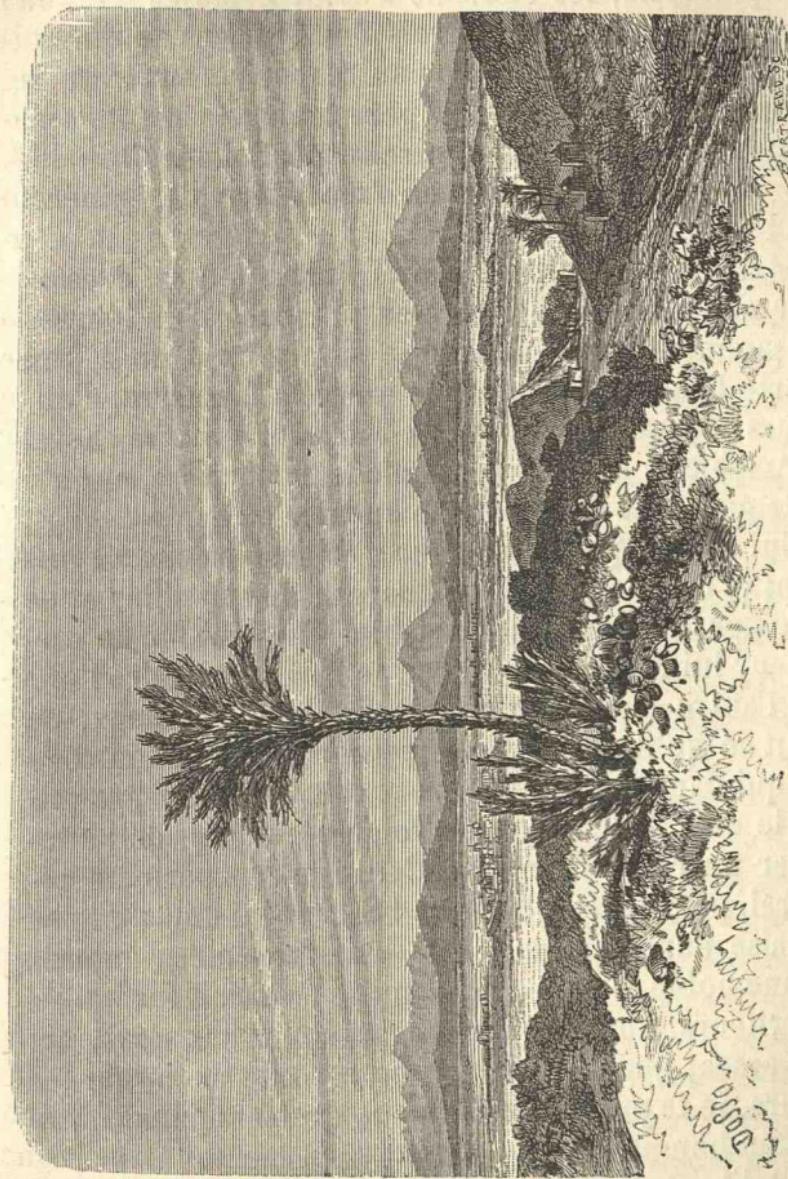
sans tes conseils? Prends garde que plus tard tu ne sois toi-même accusé. » A ces questions, le Milésien répondit : « O roi, quelle parole as-tu dite? que j'aie suggéré quoi que ce soit d'où doive résulter pour toi un chagrin grand ou petit! Que pourrais-je espérer d'une telle conduite? Que me manque-t-il? Je jouis des mêmes biens que toi et je suis le confident de tes desseins. S'il est vrai que mon lieutenant ait fait quelque chose de ce que tu dis, sache qu'il l'a fait de lui-même et pendant qu'il a le pouvoir. Mais d'abord, je n'admetts pas que ni les Milésiens ni Aristagore aient rien entrepris contre toi; si cependant ils l'ont fait, si l'on t'a rapporté un fait réel, ô roi, comprends quel embarras tu t'es préparé en m'appelant près de toi des bords de la mer. Car les Ioniens, affranchis de ma surveillance, auront, il faut croire, tenté ce dont ils avaient depuis long-temps le désir; mais, quand j'étais en Ionie, nulle ville ne bougeait. Maintenant donc permets-moi d'y retourner au plus vite, afin que je rétablisse l'ordre en toutes choses, que je mette la main sur ce gouverneur de Milet, qui a, dit-on, tramé ces complots, et que je te le livre. Lorsque j'aurai ainsi accompli tes vœux, je jure par les dieux royaux de ne point ôter la tunique avec laquelle j'arriverai en Ionie, avant d'avoir rendu ta tributaire la Sardaigne, la plus grande des îles. »

Histiée par ce discours trompa Darius; le roi fut convaincu et il le congédia, lui prescrivant, lorsqu'il aurait rempli ses promesses, de revenir auprès de lui à Suse.

Dans le même temps que le rapport sur les évènements de Sardes parvenait à Darius, qu'il faisait avec son arc ce que je viens de raconter, qu'il conférait

avec Histiee, et que celui-ci, heureusement congédié, s'en allait vers la mer; pendant tout ce temps, voici ce qui se passait. On annonça à Onésile le Salaminien, occupé au siège d'Amathonte, qu'Artybie, homme très considérable, ayant amené sur des navires une nombreuse armée persique, était à Chypre. En l'apprenant, Onésile se hâta d'envoyer un héraut chez les Ioniens pour les appeler; ceux-ci ne délibérèrent pas longtemps; ils arrivèrent avec un armement formidable. Les Ioniens donc touchèrent à Chypre; de leur côté, les Perses, qui avaient passé le bras de mer, après être venus par la Cilicie, se rendirent par terre à Salamine, et les Phéniciens, sur leur flotte, doublèrent le cap que l'on appelle les clefs de Chypre.

Sur ces entrefaites, les tyrans de l'île, ayant convoqué les généraux ioniens, leur dirent: « Hommes de l'Ionie, nous vous laissons le choix d'attaquer ceux que vous voudrez: ou les Perses ou les Phéniciens. Si votre désir est de vous mesurer sur terre avec les Perses, le moment est venu de débarquer et de vous ranger en bataille, pendant que nous monterons sur vos navires pour combattre les Phéniciens. Si vous aimez mieux lutter contre ces derniers, faites; mais c'est à vous, quel que soit votre choix, de vous comporter de telle sorte que Chypre et l'Ionie deviennent libres. » Or les Ioniens répondirent: « La communauté des cités ionniennes nous a envoyés pour garder la mer et non pour que nous combattions les Perses sur terre, après avoir confié nos vaisseaux aux Cypriens. Nous chercherons donc à nous rendre utiles là où il nous est prescrit de rester; c'est à vous de nous rappeler ce que vous avez souffert sous le joug des Mèdes et de vous



VUE PRISE DANS L'ILE DE CHYPRE.

montrer vaillants. » Telle fut la réponse des Ioniens.

Après cela, les ennemis s'étant déployés dans la plaine de Salamine, les rois des Cypriens se mirent en bataille; opposant leurs autres soldats aux troupes auxiliaires, ils choisirent, pour tenir tête aux Perses, les plus braves des Salaminiens et des Soliens; Onésile, de lui-même, se plaça en face d'Artybie, général de l'armée du roi Darius.

Artybie montait un cheval instruit à se dresser sur ses pieds de derrière en présence d'un homme pesamment armé; Onésile le savait. Or il dit à son porte-bouclier, Carien très exercé à la guerre, d'ailleurs plein de résolution: « J'ai appris que le cheval d'Artybie se dresse sur ses pieds de derrière, et qu'il attaque, tant de la bouche que des pieds de devant, celui contre qui il a été lancé. Réfléchis donc à l'instant et dis-moi qui tu te charges de surveiller et de frapper, du cheval ou d'Artybie lui-même. » Le serviteur lui répondit: « O roi, je suis prêt à faire l'une et l'autre chose, ou seulement l'une des deux, ou tout ce qu'il te plaira de me commander; toutefois ce qui dans ton intérêt me paraît préférable, je vais te le dire. Selon moi, un roi, un général, doit attaquer un roi, un général. Car si tu fais périr un général, pour toi quelle gloire ! Si c'est lui qui triomphe (plaise aux dieux que cela n'arrive point), mourir d'une noble main est un demi-malheur. Nous autres serviteurs, nous devons nous attaquer aux serviteurs adverses; quant au cheval, ne redoute aucun de ses tours, je te promets qu'il ne se dressera plus contre aucun homme. »

Il dit, et au même instant la mêlée s'engagea sur terre et sur mer. Les Ioniens, ce jour-là, combattirent avec ardeur et eurent la supériorité; ils vainquirent

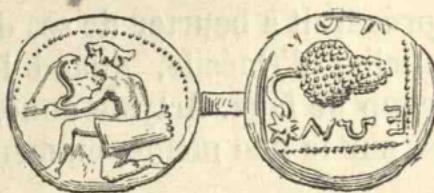
les Phéniciens, et parmi eux les Samiens furent les plus vaillants. A terre, les deux armées s'entre-choquèrent et se prirent corps à corps. Quant aux deux généraux, voici ce qui advint : comme Artybie, monté sur son cheval, chargeait Onésile, celui-ci le frappa selon le conseil de son serviteur; cependant le cheval se préparait à heurter de ses deux pieds de devant le bouclier d'Onésile, quand le Carien les abattit d'un coup de faux. Artybie donc, général des Perses, tomba sur le lieu même, en même temps que son cheval.

Pendant que les autres Cypriens combattaient, Sté-sénor, tyran de Curius, passa aux Perses avec une troupe considérable; les Curiens, dit-on, étaient des colons argiens. Dès qu'ils eurent trahi, les chars de guerre de Salamine firent comme eux. Alors les Perses furent plus forts que les Cypriens; ces derniers furent mis en déroute et un grand nombre succomba, entre autres Onésile, fils de Chersis, celui qui avait soulevé l'île, et le roi des Soliens, Aristarque, fils de ce même Philocypre que Solon l'Athénien, venu à Chypre, loua en vers et plaça au-dessus de tous les tyrans.

Les Amathontins, qu'avait assiégés Onésile, lui coupèrent la tête, l'emportèrent chez eux et la suspendirent au-dessus de l'une de leurs portes. Comme la tête était accrochée et devenue creuse, un essaim d'abeilles y entra et la remplit de rayons. A ce sujet les citoyens consultèrent l'oracle : il leur fut répondu qu'ils eussent à inhumer la tête et à faire annuellement à Onésile les sacrifices que l'on fait aux héros; qu'en obéissant ils s'en trouveraient bien. Les Amathontins le firent, et ils le font encore de mon temps.

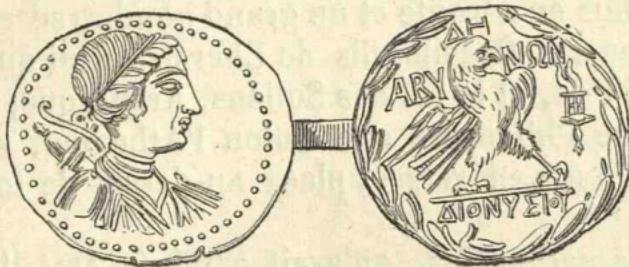
Les Ioniens qui avaient livré la bataille navale à

Chypre, ayant appris que les affaires d'Onésile étaient ruinées et que toutes les cités de Chypre étaient assié-gées, hormis Salamine où, après la défection des habitants, était rentré l'ancien roi Gorgus, mirent aussitôt à la voile et retournèrent en Ionie. Soli fut



MONNAIE DE SOLI.

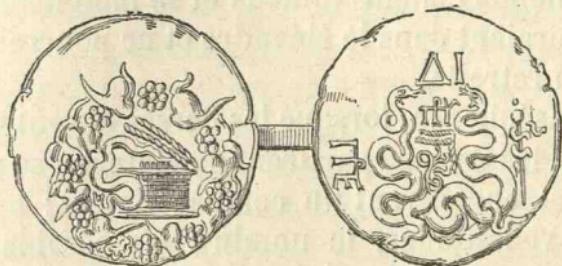
des villes de Chypre celle qui tint le plus longtemps, mais les Perses minèrent le rempart tout à l'entour et la prirent le cinquième mois.



MONNAIE D'ABYDOS.

Ainsi les Cypriens, après avoir été libres un an, retombèrent en servitude. Cependant Daurise, qui avait épousé une fille de Darius, Hyméès, Otanès et d'autres généraux perses, aussi gendres du roi, avaient poursuivi ceux des Ioniens qui s'étaient emparés de Sardes; les ayant battus sur terre et forcés de remonter sur leurs navires, ils se partagèrent les cités pour les mettre au pillage.

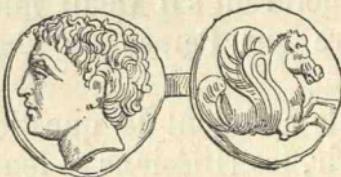
Daurise se dirigea sur les villes de l'Hellespont; il prit Dardanos, il prit Abydos; puis Percote, puis Lampsaque, puis Pèse; il en prit une par jour. Comme il sortait de Pèse pour se porter sur Parium, survint un message lui annonçant que les Cariens, de concert avec les Ioniens, se révoltaient contre les



MONNAIE DE PERGAME.

Perse. Il partit donc de l'Hellespont et mit son armée en marche pour la Carie.

Avant son arrivée, les Cariens eurent quelque avis



MONNAIE DE LAMPSAQUE.

de ce mouvement, et ils se rassemblèrent vers les Colonnes Blanches, comme on les appelle, sur le fleuve Marsyas, qui descend du territoire d'Idrias et se jette dans le Méandre. Ils y tinrent conseil, et nombre de propositions furent faites, dont la meilleure, à ce qu'il me semble, fut celle de Pixodare, fils de Mausole, citoyen de Cindye, gendre de Syennésis, roi des Ciliciens. « Il faut, dit-il, ranger les Cariens au delà

du Méandre, et les faire combattre le dos au fleuve, afin que, n'ayant pas de retraite, ils soient forcés de tenir ferme et de se montrer plus vaillants qu'il ne leur est naturel. » Cette opinion ne prévalut pas, mais celle que les Perses eussent derrière eux le fleuve, plutôt qu'eux-mêmes; il leur parut évident que, si leurs ennemis étaient vaincus et se mettaient à fuir, ils tomberaient dans le Méandre et ne pourraient pas battre en retraite.

En conséquence, lorsque les Perses eurent passé le Méandre, les Cariens partirent du Marsyas, se ruèrent sur eux et engagèrent un combat violent; après de longues vicissitudes, le nombre les accabla; deux mille hommes tombèrent du côté des Perses, dix mille du côté des Cariens. Ceux qui échappèrent furent renfermés à Labranda, dans l'enclos sacré de Jupiter-Combattant, bois de platanes vaste et saint. Les Cariens sont, à notre connaissance, les seuls qui fassent des sacrifices à Jupiter-Combattant. Bloqués dans cet enclos, ils délibérèrent s'il valait mieux, pour leur salut, se rendre aux Perses ou abandonner pour jamais l'Asie.

Pendant qu'ils agitaient la question, survinrent, pour les secourir, les Milésiens et leurs alliés. Alors les Cariens mirent de côté la délibération et se disposèrent à reprendre les hostilités. Ils en vinrent aux mains avec les Perses qui les avaient poursuivis, et furent plus complètement battus que la première fois; une multitude des leurs succomba; mais les Milésiens surtout souffrissent.

Les Cariens se rétablirent de ce désastre et se remirent en campagne. Ils surent que les Perses marchaient contre leurs villes, et ils dressèrent une embuscade sur la route de Pédase. Les Perses y

tombèrent pendant la nuit; ils furent détruits eux et leurs généraux, Daurise, Amorge et Sisimaque. Avec eux périt Myrse, fils de Gygès. Le chef de l'embuscade était Héraclide, fils d'Ibanolis, citoyen de Mylase. Ainsi périrent ces Perses.

Hymées, l'un de ceux qui avaient poursuivi les Ioniens après l'expédition de Sardes, se dirigeant vers la Propontide, prit Cios en Mysie. Lorsqu'il eut appris que Daurise avait quitté l'Hellespont pour passer en Carie, il sortit de la Propontide, ramena son armée au sud et soumit tous les Éoliens qui habitent le territoire d'Ilion; il soumit pareillement les Gergithes, débris des anciens Teucriens; cet Hymées, après avoir subjugué ces contrées, mourut de maladie en Troade: telle fut sa fin.

Cependant Artapherne, gouverneur de Sardes, et Otanès, le troisième général, reçurent l'ordre d'attaquer l'Ionie et la partie de l'Éolie qui l'avoisine; ils prirent, en Ionie, Clazomène; en Éolie, Cyme.

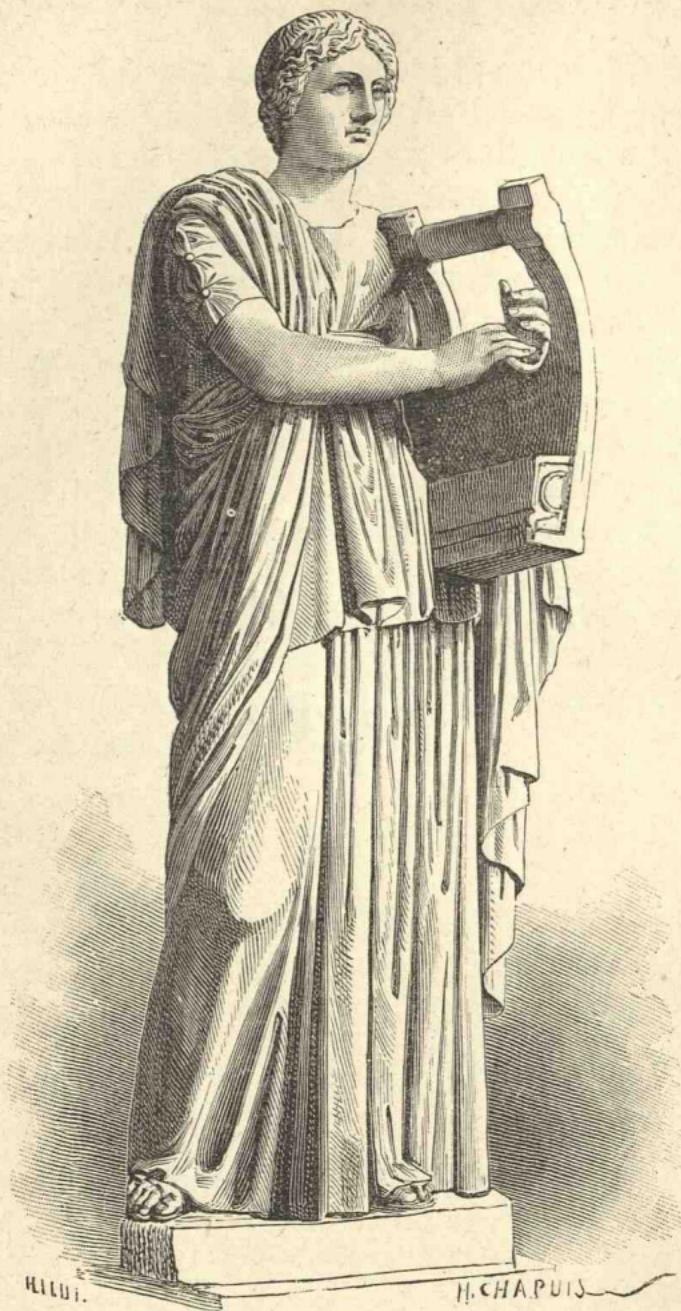
Tandis que ces villes succombaient, Aristagore le Milésien, qui n'avait pas, comme il l'a montré, une grande force d'âme, après avoir soulevé l'Ionie et suscité de grands troubles, voyant comme les affaires tournaient, ne songea plus qu'à s'ensuivre; il lui parut d'ailleurs impossible de l'emporter sur le roi Darius. A ce sujet, il convoqua ses partisans et tint conseil avec eux: « Il serait à propos pour nous, leur dit-il, de nous préparer un asile sûr, où nous nous réfugierions dans le cas où nous serions chassés de Milet. » Et il leur proposa de les conduire soit en Sardaigne, comme colons, soit à Myrcine des Édoniens, qu'Histiee avait obtenue de Darius et qu'il avait fortifiée. Telle fut la proposition d'Aristagore.

Hécatée, fils d'Hégésandre, historien, conseilla à

Aristagore de ne choisir ni l'une ni l'autre de ces retraites, mais de bâtir un fort dans l'île de Léros et de s'y tenir tranquille, s'il était obligé de quitter Milet; puis, par la suite, d'en partir pour revenir en cette dernière ville. Tel fut l'avis d'Hécatée.

La plupart des voix se réunirent à celle d'Aristagore lui-même, et il fut résolu qu'il conduirait ses partisans à Myrcine. Il confia donc Milet à Pythagore, homme considérable parmi les citoyens, et s'adjoignant tous ceux qui voulaient le suivre, il fit voile vers la Thrace, où il se mit en possession de la contrée qu'il avait prise pour but. Comme il avait entrepris une expédition hors de ce territoire, Aristagore en personne et toute son armée furent exterminés par les Thraces devant la ville des Neufs-Voies qu'ils assiégeaient, et dont la garnison avait consenti à sortir par capitulation.

LIVRE SIXIÈME
ÉRATO



ÉRATO.

Statue antique. — Musée du Vatican.

LIVRE SIXIÈME

ÉRATO

Aristagore, après avoir insurgé l'Ionie, mourut de cette manière ; cependant Histée, tyran de Milet, congédié par Darius, se rendit à Sardes. Aussitôt qu'il y fut arrivé de Suse, Artapherne, gouverneur de Sardes, lui fit cette question : « A quel sujet penses-tu que les Ioniens se soient révoltés ? — Je ne sais rien et suis surpris de ce qui est advenu, » dit-il, du ton d'un homme ignorant tout à fait l'état présent des affaires. Artapherne, démêlant l'artifice, pénétra la vérité sur la révolte et reprit : « Histée, voici le fait ; tu as cousu la chaussure, Aristagore l'a nouée. »

Artapherne ayant ainsi exprimé son opinion sur la révolte, Histée, effrayé de sa perspicacité, dès la première heure de la nuit s'ensuit à la mer, se contentant d'avoir trompé Darius. Lui qui avait promis de soumettre la Sardaigne, la plus grande des îles, n'hésita pas à prendre la direction de la guerre des Ioniens contre le roi. Il se rendit à Chios, où les habitants l'enchaînèrent, le soupçonnant de tramer contre eux quelques nouveaux projets dans l'intérêt de Darius. Mais lorsque, instruits de tout, ils eurent reconnu en lui l'ennemi des Perses, ils le relâchè- rent.

Interrogé alors par les Ioniens de Chios sur les

motifs de son ardeur à pousser Aristagore au soulèvement dont souffrait tant l'Ionie, Histée se garda bien de révéler ce qui l'avait fait agir ; il leur dit que le roi Darius avait dessein de transporter les Phéniciens en Ionie et les Ioniens en Phénicie ; qu'à cause de cette résolution, il avait écrit à Aristagore. Le roi n'avait pas eu la moindre idée du dessein qu'il lui prêtait, mais les Ioniens en furent épouvantés.

Ensuite Histée, prenant pour messager Hermippe, citoyen d'Atarnée, fit passer des lettres à ceux des Perses, résidant à Sardes, qui précédemment s'étaient entretenus avec lui de l'insurrection. Mais Hermippe, quoique envoyé tout exprès pour eux, ne leur délivra pas les lettres qu'il apportait ; il les remit entre les mains d'Artapherne. Celui-ci, informé par là de toute l'affaire, donna l'ordre à Hermippe de porter chaque lettre à son adresse et de lui livrer, à lui, les réponses que feraient les Perses à Histée. Tout ce qui se tramait fut ainsi dévoilé, et Artapherne alors condamna au dernier supplice un grand nombre de Perses.

Le trouble était donc à Sardes et aux alentours ; cependant Histée, trompé dans ses espérances, se fit conduire à Milet par ceux de Chios. Les Milésiens avaient goûté de la liberté ; charmés d'être délivrés d'Aristagore, ils ne se souciaient nullement de recevoir un autre tyran dans la contrée. D'ailleurs Histée arriva la nuit et tenta de forcer l'entrée de la ville ; mais il reçut de l'un des habitants une blessure à la cuisse. Repoussé de sa propre cité, il retourna là d'où il était parti, et, ceux de Chios lui refusant leurs vaisseaux, il s'en fut à Lesbos, où les Mytiléniens lui en accordèrent. Il obtint d'eux huit trirèmes avec lesquelles il vogua vers Byzance ; là il

jeta l'ancre et capture tous les navires qui venaient du Pont-Euxin, hormis ceux qui se déclaraient prêts à lui obéir.

Voilà ce que firent Histiee et les Mytiléniens; d'un autre côté, à Milet, on était dans l'attente d'une flotte nombreuse et d'une armée de terre considérable. Car les généraux perses s'étant réunis et, ne formant qu'un seul corps, se portaient sur cette ville, tenant peu de compte des autres cités. Les Phéniciens étaient les plus zélés de la flotte; ils avaient rallié les Cypriens récemment soumis, les Ciliciens et les Égyptiens. Toutes ces forces marchaient donc sur Milet et sur l'Ionie; les Ioniens en étaient informés, et ils avaient envoyé des députés au Panionium. L'assemblée, délibérant en ce lieu, résolut de ne point opposer aux Perses une armée de terre, de laisser aux Milésiens le soin de défendre leurs remparts, d'équiper toute la flotte sans négliger un seul navire, de l'armer, de la concentrer au plus vite à Lada, et de livrer une bataille navale devant Milet. Lada est un îlot situé près de cette ville.

En conséquence, les équipages se complétèrent; les Ioniens coururent au rendez-vous, avec ceux des Éoliens qui habitent Lesbos. Ils se rangèrent dans l'ordre suivant: les Milésiens tenaient l'aile orientale, présentant quatre-vingts navires; puis venaient les Priéniens avec douze vaisseaux; les Myusiens avec trois. Après ceux-ci, les Téiens, dix-sept vaisseaux; après les Téiens, ceux de Chios, cent vaisseaux, près desquels étaient les Érythréens avec huit vaisseaux, les Phocéens avec trois. Après les Phocéens venaient les Lesbiens avec soixante-dix vaisseaux. Les derniers, formant l'aile occidentale, étaient les Samiens avec soixante navires. Le nombre total de toutes ces

voiles s'élevait à trois cent cinquante-trois trirèmes; telle était cette flotte.

Les barbares avaient six cents vaisseaux. Quand cette flotte se déploya devant Milet, soutenue par toute l'armée de terre, les généraux perses, informés du nombre des vaisseaux ioniens, ne se crurent pas encore assez forts pour vaincre; ils craignirent en conséquence de ne pouvoir prendre Milet, faute d'être maîtres de la mer, et d'encourir la colère de Darius. Agités par ces pensées, ils convoquèrent les tyrans des cités ioniennes qui, dépossédés de leur souveraineté par Aristagore, s'étaient réfugiés chez les Mèdes, et se trouvaient alors dans le camp devant Milet. Ces hommes rassemblés, ils leur dirent : « Ioniens, que chacun de vous se signale en servant la maison du roi; que chacun de vous tente maintenant de séparer ses concitoyens du reste de la ligue. Déclarez-leur, par message, qu'ils ne souffriront aucune disgrâce à cause de leur révolte, qu'on ne leur brûlera ni leurs temples ni leurs demeures, et qu'ils ne seront pas traités avec plus de rigueur qu'auparavant. Mais s'ils ne rompent pas avec la confédération, s'ils prennent part bon gré mal gré à la bataille, dites-leur avec menaces ce qui leur arrivera dans le cas où ils seraient vaincus : nous les réduirons en esclavage, et nous donnerons à d'autres leur territoire. » Tel fut le langage des généraux; en conséquence les tyrans ioniens dépêchèrent à la nuit des messagers chacun à ses compatriotes. Les Ioniens à qui parvinrent ces messages ne se laissèrent pas ébranler dans leur dessein; ils ne voulurent pas entendre parler de trahison; ils croyaient d'ailleurs chacun être les seuls à recevoir ce message des Perses.

Or ceci se passa aussitôt après l'arrivée des Perses devant Milet. Après leur concentration à Lada, les Ioniens tinrent une assemblée générale; plusieurs parlèrent et, entre autres, Denys, chef des Phocéens, prononça ce discours: « Nos affaires, hommes de l'Ionie, reposent sur le tranchant d'un rasoir: serons-nous libres ou esclaves, et esclaves traités ou fugitifs repris? Si vous acceptez maintenant de rudes labeurs, vous aurez pour le moment de la fatigue, mais vous vous rendrez capables de vaincre vos ennemis et de conserver votre liberté; si, au contraire, vous cédez à la mollesse, au désordre, je n'ai aucun espoir de vous voir échapper au châtiment que le roi réserve à votre insurrection. Obéissez-moi donc et confiez-moi votre salut; si les dieux tiennent également la balance, je vous promets que les ennemis éviteront la bataille, ou que, s'ils la livrent, ils auront complètement le dessous. »

Les Ioniens, l'ayant entendu, se mirent eux-mêmes sous ses ordres. Denys dès lors fit avancer chaque jour les vaisseaux en file, exerçant les rameurs à passer entre deux navires, et faisant revêtir aux soldats leur armure complète. Le reste du temps, il tenait les vaisseaux à l'ancre et occupait les équipages toute la journée. Pendant une semaine, ils furent dociles et ils exécutèrent ce qu'il commanda; mais le huitième jour, épuisés par ces manœuvres, accablés par la fatigue et le soleil, ils se dirent entre eux: « Quelle divinité avons-nous offensée, pour endurer ces maux? Il faut que nous ayons extravagué et perdu l'esprit, pour nous être confiés nous-mêmes à un fanfaron phocéen qui nous a amené trois navires. Il s'empare de nous, il nous fait subir des misères intolérables; beaucoup même parmi nous sont tombés malades,

beaucoup d'autres sont près de le devenir à leur tour. Plutôt que ces malheurs, il vaudrait mieux pour nous souffrir n'importe quelle affliction et même endurer la servitude qui nous attend; quelle qu'elle soit, elle sera moins pesante que notre état présent. Courage donc et ne lui obéissons plus. » Ils dirent, et désormais nul ne voulut obéir; mais,



SOLDAT GREC ARMÉ.

comme une armée de terre, ils dressèrent des tentes dans l'île, se tinrent à l'ombre et refusèrent de monter sur les vaisseaux pour reprendre leurs exercices.

Les généraux de Samos voyant ce que faisaient les Ioniens se rapprochèrent d'Æacès, fils de Syloson, qui leur avait précédemment envoyé les propositions dictées par les Perses, les exhortant à abandonner l'alliance ionienne. Ils étaient témoins du désordre

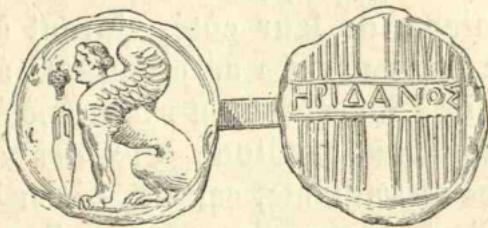
de l'armée; ils avaient réfléchi en même temps qu'il leur était impossible de l'emporter sur le roi; persuadés d'ailleurs que, si la flotte actuelle venait à remporter une victoire sur celle de Darius, ils auraient bientôt sur les bras une force navale quintuple. En conséquence, dès qu'ils virent les Ioniens refuser de faire leur devoir, saisissant ce prétexte, ils s'estimèrent heureux de sauver leurs temples et leurs demeures. Cet Æacès de qui ils accueillirent les propositions était fils de Syloson, fils d'Æacès; il avait été privé de la souveraineté de Samos par le Milésien Aristagore, comme les autres tyrans de l'Ionie.

La bataille s'engagea; les Phéniciens s'étant avancés, les Ioniens, de leur côté, vinrent à leur rencontre avec leurs navires en croissant; à partir du moment où ils s'abordèrent et s'entremêlèrent, je ne puis désigner avec certitude ceux des Ioniens qui furent lâches ou vaillants, car ils s'accusent les uns les autres. C'est, dit-on, alors que les Samiens, selon leur convention avec Æacès, déployèrent leurs voiles, quittèrent leur poste et retournèrent à Samos, hormis onze navires. Les chefs de ces trirèmes, sans écouter les généraux, restèrent et prirent part au combat; cette résolution eut sa récompense: le peuple de Samos inscrivit leurs noms, comme les noms d'hommes braves, sur une colonne portant aussi leur lignée paternelle; elle est dans l'agora. Les Lesbiens, voyant leurs voisins prendre la fuite, firent de même, et le plus grand nombre des Ioniens les imita.

Parmi les Grecs qui s'obstinèrent à combattre, ceux de Chios furent les plus maltraités; ils firent d'ailleurs des actions éclatantes et ne laissèrent voir aucune faiblesse. Ils avaient fourni, comme il a été

dit plus haut, cent navires, montés chacun par quarante hommes choisis parmi les citoyens. Lorsqu'ils virent que la plupart des alliés trahissaient, ils résolurent de ne ressembler en rien à ces lâches; restés seuls, avec un petit nombre de confédérés, ils traversèrent la ligne ennemie et combattirent en détruisant un grand nombre de vaisseaux, jusqu'à ce qu'ils perdissent presque tous les leurs. Les survivants, avec les débris de la flotte, se retirèrent à Chios.

Quelques-uns, dont les navires désemparés ne pouvaient aller si loin, trouvèrent un refuge à Mycale; comme ils étaient poursuivis, ils s'y échouèrent,



MONNAIE DE CHIOS.

abandonnèrent leurs navires et s'en allèrent à pied, à travers le continent. Lorsqu'ils furent entrés sur le territoire d'Éphèse, et qu'ils se présentèrent devant la ville, la nuit était venue et les femmes célébraient les Thesmophories. Les Éphésiens qui ne savaient rien de leur désastre, à l'aspect d'une troupe armée envahissant leur pays, les prirent pour une bande de voleurs. Le peuple entier courut aux armes et les massacra; telles furent les infortunes qui les assaillirent.

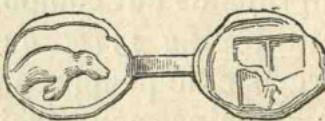
Le Phocéen Denys, voyant ruinées les affaires de la confédération, ayant d'ailleurs capturé trois navires, fit voile non vers Phocée, car il ne doutait pas

qu'elle ne fût bientôt réduite en servitude avec le reste de l'Ionie, mais directement, et sans aucun délai, vers la Phénicie. Là il coula des vaisseaux de transport, s'empara de richesses considérables et gagna la Sicile. Il croisa dans ces parages, exerçant la piraterie, jamais contre les Grecs, mais contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens.

Les Perses, vainqueurs des Ioniens dans la bataille navale, assiégèrent Milet par mer et par terre; ils minèrent les remparts, ils employèrent toutes sortes de machines, et ils prirent la ville dans la sixième année après la révolte d'Aristagore. Ils la réduisirent en esclavage, et l'oracle rendu au sujet de Milet se trouva vérifié.

Les Argiens avaient consulté à Delphes sur le salut de leur ville; ils reçurent en commun une réponse qui se rapportait, tant à eux-mêmes qu'aux Milésiens, comme supplément. Je ferai mention de ce qui regardait les Argiens, quand j'en serai là de mon récit; voici la part des Milésiens, qui n'étaient point présents :

Certes alors, Milésien, artisan de méchancetés,
Tu seras pour plusieurs un festin et (une source) de riches présents.
Les femmes laveront les pieds de beaucoup d'hommes à longue chevelure,
Et notre temple à Didyme sera soigné par d'autres que toi.



MONNAIE DE PHOCÉE.

Les malheurs prédis en cet oracle atteignirent alors les Milésiens; la plupart des hommes furent tués par les Perses qui portaient une longue chevelure; les femmes et les enfants furent traités en esclaves, les Branchides de Didyme, temple et oracle,

furent pillés, puis incendiés. Nous avons ailleurs et plus d'une fois fait mention en notre récit des richesses de ce lieu saint.

De leur pays, les Milésiens pris vivants, furent transportés à Suse. Darius, sans leur faire aucun autre mal, les établit sur la mer Rouge^a dans la ville d'Ampa, que le Tigre baigne avant de se jeter dans la mer. Les Perses gardèrent pour eux-mêmes Milet et les plaines d'alentour; ils donnèrent en toute propriété aux Cariens de Pédase les régions montagneuses.

Les Athéniens firent éclater de toutes manières l'affliction que leur causait le désastre des Milésiens; entre autres témoignages de douleur, quand le poète Phrynicus eut composé et fait représenter le drame intitulé : *La prise de Milet*, le théâtre fondit en larmes et le peuple condamna l'auteur à une amende de dix mines pour avoir rappelé des malheurs domestiques. De plus, un décret défendit les représentations de ce drame.

Milet fut donc vide de Milésiens. Cependant ceux des Samiens qui possédaient quelques richesses n'étaient nullement satisfaits de ce que leurs généraux avaient fait en faveur des Mèdes. Ils tinrent conseil à la nouvelle du combat naval et résolurent d'émigrer avant le retour du tyran Æacès, afin de n'être point esclaves, en rentrant chez eux, de cet homme et des vainqueurs. En ce temps-là, les Zancréens de la Sicile avaient par messages invité les Ioniens à venir à Calacté, désirant qu'en ce lieu il y eût des colons de l'Ionie. Cette Calacté, comme on la nomme, fait partie de la Sicile; elle est située du côté de l'île qui regarde les Tyrrhéniens. Seuls de l'Ionie, les Samiens répondirent à leur appel, et,

avec eux, ceux des Milésiens qui s'étaient échappés. Or voici ce qui advint alors.

Les Samiens, voguant vers la Sicile, arrivèrent chez les Locriens-Épizéphyriens, tandis que les Zancléens eux-mêmes, et leur roi nommé Scythès, assiégeaient une ville des Siciliens, dont ils voulaient s'emparer. Anaxile, tyran de Rhégium, qui était en différend avec les Zancléens, sut que les Samiens étaient dans le voisinage; il se mit en rapport avec eux, leur persuada de renoncer à Calacté, pour laquelle ils étaient venus, et de prendre Zanclé, où il n'y avait plus d'hommes. Les Samiens, tentés par lui, s'établirent dans Zanclé; aussitôt les Zancléens, apprenant que leur ville était occupée, marchèrent pour la reprendre et appelèrent à leur secours Hippocrate, tyran de Géla, car il était leur allié. Or, dès que cet Hippocrate les eut rejoints comme auxiliaire, il mit des entraves à Scythès, monarque des Zancléens qui avait perdu sa ville; il enchaîna pareillement Pythogène, frère de Scythès, et les fit partir l'un et l'autre pour Inycus. Quant au reste des Zancléens, après s'en être entendu avec les Samiens et s'être lié avec eux par de mutuels serments, il les leur livra. Pour prix de sa trahison, les Samiens lui concédèrent la moitié des meubles et des esclaves qui se trouvaient dans la ville et tout ce qui existait dans les champs; tel fut le lot d'Hippocrate. De plus, il considéra comme esclaves la plupart des Zancléens, il les chargea de chaînes, et donna les trois cents citoyens les plus éminents aux Samiens pour qu'ils les égorgéassent; mais ils n'en firent rien.

Scythès, monarque des Zancléens, s'enfuit d'Inycus à Himère, d'où il passa en Asie auprès de Darius. Le roi le déclara le plus juste de tous les Grecs qui l'é-

taient jamais venus trouver; car, avec sa permission, il retourna en Sicile, et de la Sicile il revint auprès de lui. Il y demeura jusqu'à ce qu'il mourût chez les Perses, riche et dans un âge avancé.

Ainsi les Samiens, qui avaient fui les Mèdes, se mirent sans peine en possession de la belle ville de Zanclé. D'un autre côté, les Phéniciens, après le combat naval de Milet, sur l'ordre des Perses, reconduisirent à Samos Æacès, fils de Syloson, comme un homme qui avait beaucoup fait pour leur cause et qu'ils considéraient grandement. A cause de la déféc-tion de leur flotte, les Samiens, seuls des peuples révoltés contre Darius, ne virent brûler ni la ville ni les temples. Les Perses, après avoir pris Milet, occu-pèrent aussitôt la Carie et toutes ses villes; les unes parce qu'elles se soumirent volontairement, les autres par contrainte. Tels furent les évènements arrivés en ces contrées.

Histiée le Milésien était autour de Byzance à cap-turer les vaisseaux marchands de l'Ionie qui sortaient du Pont-Euxin, quand on lui annonça la chute de Milet. Il confia les affaires de l'Hellespont à Bisalte, fils d'Apollophane, citoyen d'Abydos, et, prenant avec lui les Lesbiens, il fit voile vers Chios, où d'a-bord il livra bataille en un lieu de l'île appelé Coëles, dont la garnison refusait de l'admettre. Il en tua le plus grand nombre, et le reste des habitants, qui avaient été très maltraités dans le combat naval, fut subjugué par Histiee et les Lesbiens, qui fondirent sur eux de Polichna.

Lorsque de grandes calamités sont sur le point d'assai-lir une ville ou une nation, il arrive habituel-lement qu'elles s'annoncent de quelque manière; en effet, avant ces désastres, de grands prodiges

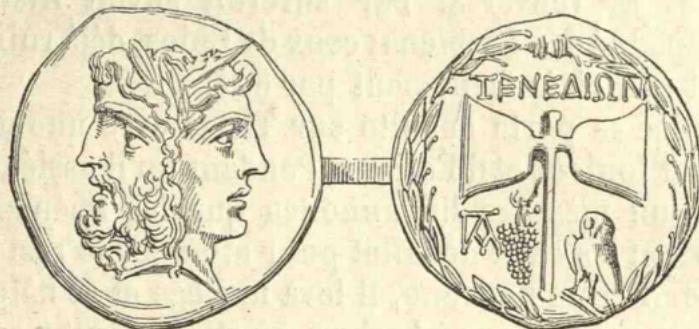
éclatèrent à Chios. D'abord, d'un chœur de cent jeunes hommes envoyés à Delphes par les citoyens, deux seulement revinrent; les quatre-vingt-dix-huit autres furent attaqués de la peste et moururent; secondement, en ce même temps-là, un peu avant le combat naval, un toit de la ville s'écroula sur des enfants qui apprenaient à lire, de sorte que sur cent vingt un seul échappa. Un dieu leur montra ces signes, et, peu après, la bataille navale surprit la ville et la renversa. Par surcroît advint Histiee, accompagné des Lesbiens; ceux de Chios, déjà ruinés, furent maîtrisés facilement par eux.

Histiée se porta ensuite sur Thase avec une multitude d'Ioniens et d'Éoliens. Pendant qu'il assiégeait Thase, un message lui annonça que les Phéniciens quittaient les eaux de Milet pour attaquer le reste de l'Ionie. A cette nouvelle, il leva le siège et se hâta de ramener ses troupes à Lesbos, où elles eurent à souffrir de la famine; alors il traversa le détroit dans le but de moissonner les froments d'Atarnée, puis ceux de la plaine du Caïque appartenant aux Mysiens. Or, en ces contrées, la fortune voulut qu'il rencontrât Harpage, général perse, avec une armée non médiocre; celui-ci combattit Histiee au moment où il débarquait, le fit prisonnier et détruisit presque toute sa troupe.

Histiée fut pris comme je vais le dire: Les Grecs, engagés contre les Perses sur le territoire d'Atarnée, à Malène, tinrent ferme longtemps; enfin la cavalerie survint, les chargea et décida de la victoire; ils prirent la fuite. Alors Histiee conçut l'espoir que le roi ne le mettrait pas à mort à cause de sa faute présente; il se rattacha donc à l'amour de la vie, et comme, tandis qu'il fuyait, un soldat perse le saisit,

et fit mine de le vouloir percer, il le retint et lui dit en langue persique : « Je suis Histie de Milet. »

Si, aussitôt qu'on l'eut pris, on l'eût conduit au roi, mon opinion est qu'il n'eût souffert aucun mal et que Darius lui aurait remis sa faute. Précisément à cause de cela, et de peur qu'échappant encore il ne redevînt considérable chez le roi, Artapherne, gouverneur de Sardes, et ce même Harpage qui l'avait amené prisonnier, le firent mettre en croix; ils



MONNAIE DE TÉNÉDOS.

envoyèrent ensuite à Darius sa tête embaumée. Le roi les réprimanda vivement; il leur reprocha de ne le lui avoir point conduit; il prescrivit aux siens de



MONNAIE DE
LESBOS.

(La plus petite monnaie antique connue.)

laver cette tête, de l'envelopper de voiles et de l'inhumer honorablement, comme celle d'un homme qui avait été grandement utile aux Perses et à lui-même. Tels furent les faits concernant Histie.

L'armée navale des Perses hiverna autour de Milet; en sa seconde année de navigation, elle s'empara sans difficulté des îles voisines du continent: Chios, Lesbos, Ténédos. Dès que les barbares avaient pris l'une de ces îles, ils y enveloppaient les habitants

comme dans un filet; voici de quelle manière : chacun des leurs en tenait deux autres par les mains, et ils se déployaient tous, du nord au midi, sur le rivage de la mer, puis ils traversaient l'île entière, faisant la chasse aux hommes. Ils prirent de même les villes ioniennes du continent, sauf qu'ils ne traquèrent pas les populations, car ce n'était point possible.

Alors les généraux des Perses furent fidèles aux menaces qu'ils avaient faites aux Ioniens campés devant eux. Ils réduisirent les personnes en esclavage, puis ils incendièrent les cités avec leurs temples. Ainsi, pour la troisième fois, les Ioniens furent réduits en esclavage ; la première conquête avait été faite par les Lydiens, les deux autres furent consécutivement l'œuvre des Perses.

En quittant l'Ionie, l'armée navale soumit la rive gauche de l'Hellespont ; car la rive droite était sous la main des Perses, comme le reste du continent. Ce côté de l'Hellespont fait partie de l'Europe : c'est la Chersonnèse, où il y a nombre de villes, c'est Périnthe ; puis viennent les forteresses de la Thrace, puis Sélybrie, puis Byzance. Les Byzantins et leurs voisins de la rive opposée, les Chalcédoniens, n'attendirent pas les vaisseaux des Phéniciens ; ils abandonnèrent leurs demeures, entrèrent dans le Pont-Euxin et fondèrent la ville de Mésambria. Les Phéniciens, après avoir livré aux flammes les contrées que je viens d'énumérer, se dirigèrent sur Proconnèse et Artacé, qu'ils incendièrent pareillement, puis ils revinrent en la Chersonnèse, afin de détruire le reste des villes qu'ils n'avaient point



MONNAIE DE LA
CHERSONNÈSE DE THRACE.

dévastées dans leur première invasion. Ils laissèrent de côté Cyzique, qui avant leur arrivée avait fait sa soumission et s'était liée par un traité avec Œbarès, fils de Mégabaze, gouverneur de Dascylie. Toutes les cités de la Chersonnèse encore debout furent réduites par les Phéniciens, excepté Cardia.

A ce moment, Miltiade, fils de Cimon, fils de Stésagore,

était tyran de cette contrée, dont Miltiade, fils de Cypsèle, avait acquis la souveraineté de la manière suivante. Les Doloncés, peuple de la Thrace, possédaient cette Chersonnèse ; accablés dans une guerre avec ceux d'Apsinthie, ils envoyèrent leurs rois à Delphes pour consulter au sujet de leurs défaîtes.

SOLDAT THRACE.

Or la Pythie leur déclara qu'ils devaient prendre comme fondateur de leur État celui qui le premier, après leur sortie du temple, les inviterait en qualité d'hôtes. Les Doloncés s'en allèrent par la voie sacrée, à travers la Phoocide et la Béotie, et nul ne les convia ; ils passèrent ensuite par Athènes.

En ce temps-là, Pisistrate y était tout-puissant ; néanmoins Miltiade, fils de Cypsèle, n'était pas sans quelque influence ; il sortait d'une maison où l'on courait en chars à quatre chevaux. Issue d'Éaque, sa famille habitait originairement Égine ; puis Philée, fils d'Ajax, s'étant transporté à Athènes, elle s'y était fixée. Ce Miltiade, assis sous son portique, voyant



passer les Doloncés avec des vêtements et des javelots étrangers, les appela ; ils s'approchèrent et il les pria d'entrer comme ses hôtes ; ils acceptèrent ; devenus ses hôtes, ils lui révélèrent l'oracle entier ; après le lui avoir révélé, ils le supplièrent d'obéir au dieu. Leur discours persuada soudain Miltiade qui leur prêtait une oreille attentive, car il supportait avec peine la souveraineté de Pisistrate et il ne demandait pas mieux que de s'éloigner. Il envoya sans retard à Delphes pour savoir de l'oracle s'il devait faire ce que désiraient les Doloncés.

La Pythie le lui ayant ordonné, Miltiade, fils de Cypsèle, vainqueur aux jeux olympiques, à la course en char à quatre chevaux, emmena tous les Athéniens qui voulurent faire partie de l'expédition, s'embarqua avec les Doloncés et fut mis en possession de leur contrée, où ils l'établirent comme tyran. Son premier soin fut de fermer d'une muraille l'isthme de la Chersonnèse, depuis Cardia jusqu'à Pactye, afin de couper court aux incursions des Apsinthiens. L'isthme a trente-six stades de large, et, à partir de l'isthme, la longueur de la Chersonnèse entière est de quatre cent vingt stades.

Miltiade donc, ayant muré le col de la Chersonnèse et contenu par ce moyen ceux d'Apsinthie, attaqua d'abord Lampsaque. Les citoyens de cette ville lui tendirent une embuscade et le firent prisonnier, mais il s'était rendu cher à Crésus le Lydien, et celui-ci, informé de sa mésaventure, déclara par message à ceux de Lampsaque qu'ils n'avaient qu'à le mettre en liberté, s'ils ne voulaient pas que lui-même les rasât comme un pin. A Lampsaque les habitants se perdirent en conjectures sur ce que signifiait cette menace de Crésus de les raser comme un pin ; enfin un des

anciens la comprenant, non sans difficulté, leur dit : « De tous les arbres le pin est le seul qui, une fois coupé, ne produit plus de rejetons et se trouve détruit radicalement. » Le peuple à ces mots eut crainte de Crésus; il délivra Miltiade et le congédia.

Miltiade échappa de la sorte, grâce à Crésus; ensuite, il mourut sans laisser de fils, transmettant sa souveraineté et ses trésors à Stésagore, fils de Cimon, son frère. Après sa mort, les Chersonnésiens lui sacrifièrent, comme c'est l'usage à l'égard d'un fondateur; ils instituèrent des jeux gymniques et équestres, auxquels nul citoyen de Lampsaque n'est admis à concourir. La guerre continuant contre cette ville, il advint que Stésagore mourut aussi sans enfants; dans le prytanée même, il fut frappé à la tête d'un coup de hache par un homme qui s'était présenté comme transfuge et qui était réellement un ennemi emporté par un excès de zèle.

Ainsi périt Stésagore. Alors Miltiade, fils de Cimon, frère du défunt, fut envoyé sur une trirème par les Pisistratides, afin qu'il se saisît des affaires de la Chersonnèse. Ils usaient à Athènes de grands méénagements envers lui, comme s'ils n'eussent point pris part à la mort de son père, qui avait été tué de la manière que je raconterai ailleurs. Miltiade, arrivé dans la Chersonnèse, se tint clos en sa demeure, sous prétexte de devoirs funéraires à rendre à Stésagore. Les Chersonnésiens l'apprirent; ils réunirent les premiers de toutes les villes et l'allèrent trouver tous ensemble pour s'associer à son deuil; mais il les fit charger de chaînes. Miltiade se rendit ensuite maître de la Chersonnèse; il s'y maintint à l'aide de cinq cents auxiliaires, et il épousa Hégésipyle, fille d'Olore, roi des Thraces.

En possession de la Chersonnèse, Miltiade, fils de Cimon, se trouva dans des circonstances plus difficiles que celles dont nous parlons. Il fut contraint de s'enfuir devant les Scythes que Darius était allé provoquer chez eux, et qui, s'étant rassemblés, poussèrent jusqu'à la Chersonnèse. Miltiade, sans les attendre, la quitta, et les Doloncés l'y ramenèrent quand ils en furent partis. Cela s'était passé trois ans avant le moment où en est notre récit.

Miltiade, informé que les Phéniciens étaient à Ténédos, remplit cinq trirèmes des trésors qu'il avait sous la main et mit à la voile pour Athènes. Au sortir de Cardia, il vogua à travers le golfe de Mélas; il côtoya la Chersonnèse et se vit enveloppé par les vaisseaux phéniciens. Il se réfugia dans Imbros avec quatre de ses navires; cependant les Phéniciens donnèrent la chasse au cinquième et le prirent. La fortune voulut que le chef de cette trirème fût Métioque, l'aîné des fils de Miltiade. Les Phéniciens le firent prisonnier sur son navire, et, apprenant qu'il était fils de Miltiade, ils le conduisirent au roi, espérant être gratifiés d'une grande récompense, parce que son père seul avait conseillé aux Ioniens de couper le pont, quand les Scythes le leur demandaient, et de s'en retourner en leurs demeures. Mais lorsque les Phéniciens eurent livré à Darius Métioque, fils de Miltiade, le roi, loin de lui faire aucun mal, le combla de biens. Il lui donna une habitation, des terres et une femme perse; Métioque eut d'elle des enfants qui prirent rang parmi les Perses. Miltiade, de son côté, partit d'Imbros et gagna Athènes.

Le reste de cette année, les Perses ne poussèrent pas plus loin la guerre contre les Ioniens; au contraire, en cette même année, ils prirent des disposi-

tions qui furent utiles aux vaincus. Artapherne, gouverneur de Sardes, ayant mandé des députés des villes, contraignit les Ioniens de faire entre eux des traités pour régler à l'avenir leurs différends par le droit, de telle sorte qu'ils eussent à s'abstenir les uns envers les autres de violences et de rapines. Voilà ce qu'il les obligea de faire; ensuite, ayant divisé leur territoire en parasanges (les Perses donnent ce nom à une mesure de trente stades), il leur imposa, d'après cette répartition, des tributs que l'on a toujours payés et que de mon temps payent encore les propriétaires de la contrée, comme les a fixés Artapherne. Ils furent imposés alors à peu près comme ils l'étaient auparavant; toutes ces dispositions étaient pacifiques.

Au retour du printemps, les autres généraux ayant été destitués par le roi, Mardonius, fils de Gobryas, descendit à la côte, conduisant une grande armée de terre, et en même temps une nombreuse armée navale; il était jeune et récemment marié à Artزوstra, fille de Darius. Arrivé en Cilicie avec toutes ses forces, Mardonius monta sur un navire et fit le trajet à la tête de sa flotte, tandis que ses lieutenants menaient les troupes de terre au bord de l'Hellespont. Lorsque, après avoir longé la côte asiatique, Mardonius eut atteint l'Ionie, là, grande merveille, et je le dis pour ceux des Grecs qui n'admettent pas qu'Otanès, l'un des sept, ait proposé d'établir un gouvernement démocratique chez les Perses; là, dis-je, Mardonius déposa les tyrans des villes ionniennes, et dans toutes il institua des démocraties. Ensuite il se hâta de gagner l'Hellespont; dès qu'un nombre suffisant de vaisseaux et de troupes y fut réuni, les navires transportèrent toute l'armée, qui entra en

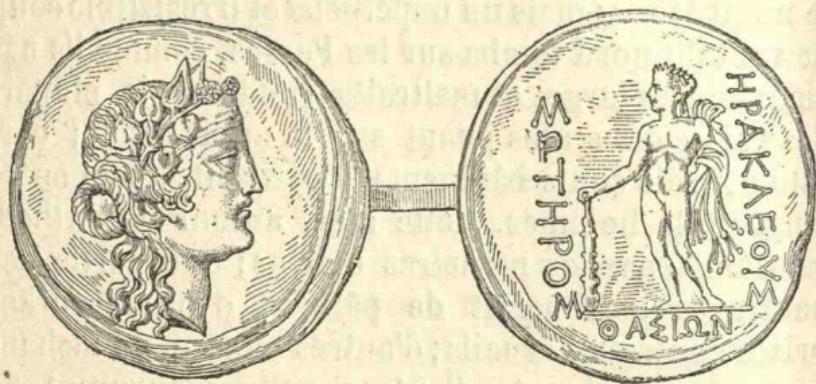
Europe, et se mit en marche pour Érétrie et Athènes.

Ces deux villes étaient le prétexte de l'armement; mais les Perses avaient dans la pensée de subjuger le plus de cités grecques qu'il se pourrait: d'abord, avec la flotte, ils réduisirent Thase, qui n'avait pas levé la main contre eux; d'autre part, avec les troupes de terre, ils asservirent ceux des Macédoniens encore insoumis; car toutes les provinces maritimes de la Macédoine étaient déjà en leur pouvoir. La flotte, au sortir des eaux de Thase, côtoyait le continent; elle atteignit Acanthe, et en partit pour tourner le mont Athos; mais un impétueux et irrésistible coup de vent du nord tomba sur les Perses, comme ils naviguaient au large, et maltraita rudement la plupart des vaisseaux en les jetant sur le mont Athos; car, dit-on, trois cents bâtiments y périrent, et en outre vingt mille hommes. Cette mer, autour de l'Athos, est hantée par les monstres marins; une partie des naufragés leur servit de pâture; d'autres furent brisés contre les écueils; d'autres encore, ne sachant nager, se noyèrent; d'autres enfin moururent de froid. Tel fut le sort de l'armée navale.

Cependant, comme Mardonius, avec l'armée de terre, s'avancait dans la Macédoine, les Bryges, peuplade thrace, l'attaquèrent pendant la nuit; ils tuèrent un grand nombre des siens, et lui-même fut blessé. Toutefois ils ne purent se soustraire à la servitude des Perses; car Mardonius ne voulut pas s'éloigner qu'il ne les eût réduits. Ce peuple subjugué, il fit retraite avec toutes ses forces, parce qu'il avait éprouvé de grandes pertes: à terre contre les Bryges; sur mer, au pied du mont Athos. Ainsi l'expédition, après d'humiliants désastres, retourna en Asie.

La seconde année qui suivit ces événements, Da-

rius, soupçonnant, sur l'accusation des villes voisines, ceux de Thase de tramer une révolte, leur ordonna par message de raser leurs remparts et de transporter leurs vaisseaux à Abdère. Il était vrai que les Thasiens, naguère assiégés par Histiee de Milet, en possession de gros revenus, mettaient à profit leurs richesses pour construire de grands vaisseaux et s'entourer de remparts plus respectables. Ces ressources leur provenaient du continent et de leurs mines. Des mines d'or de Scapté-Hyla

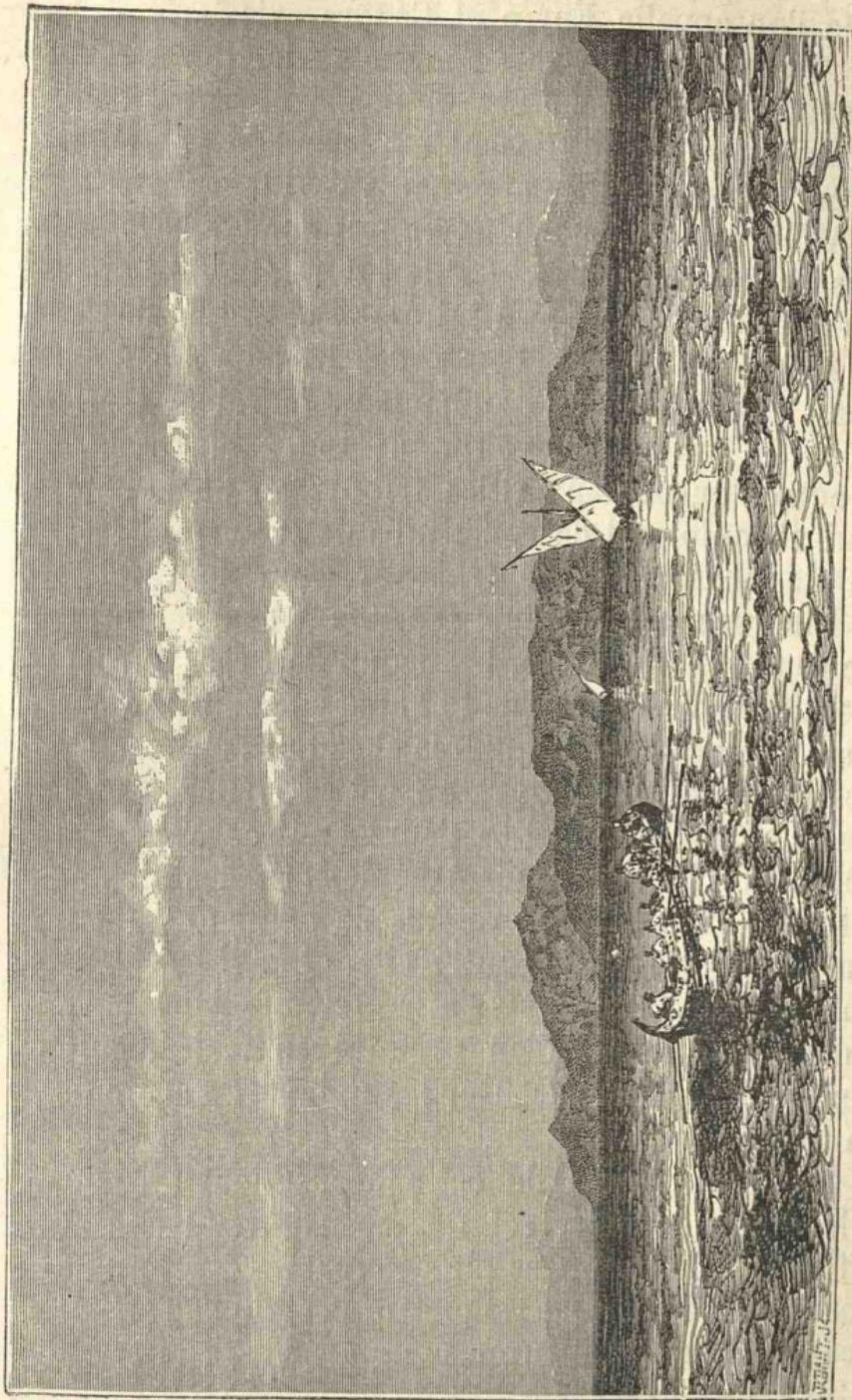


MONNAIE DE THASOS.

ils tiraient, en général, quatre-vingts talents, et de celles de leur île même, un peu moins ; de sorte que, tout réuni, le produit des mines et les taxes du continent, les Thasiens eux-mêmes étant exempts d'im-pôts, ils percevaient annuellement deux cents talents, et trois cents dans les meilleures années.

J'ai moi-même vu ces mines ; les plus merveilleuses sont celles que les Phéniciens ont découvertes, lorsqu'avec Thase ils ont colonisé l'île qui maintenant tient son nom de ce Thase le Phénicien. Les mines phéniciennes sont dans l'île même, entre les lieux

L'ILE D'EGINE, VUE DE PHALERE.



que l'on appelle Ényre et Cényre, vis-à-vis Samothrace; c'est une haute montagne bouleversée par les fouilles; telles sont les mines.

Les Thasiens, obéissant à l'ordre du roi, démolirent leurs murailles et conduisirent leurs vaisseaux à Abdère. Ensuite Darius voulut sonder la pensée des Grecs, pour savoir s'ils lui feraient la guerre ou s'ils se livreraient à lui. Dans ce but, il dépêcha ça et là, par toute la Grèce, des hérauts auxquels il avait prescrit de demander pour le roi la terre et l'eau. Il envoya ceux-ci dans toute la Grèce, et d'autres encore aux villes tributaires de la côte, à qui il enjoignit de construire de grands vaisseaux et des bâtiments de transport pour la cavalerie.

Elles les préparèrent; cependant aux hérauts qui se rendirent en Grèce, beaucoup de Grecs du continent accordèrent ce que le Perse affectait de demander, ainsi que les insulaires chez qui l'on alla. Tous les insulaires donnèrent au roi la terre et l'eau, et entre autres les Eginètes. Ceux-ci ne l'eurent pas plus tôt fait qu'ils eurent les Athéniens sur les bras; car Athènes crut que ses voisins se livraient au Perse par mauvais vouloir contre elle, et qu'ils se coaliseraient avec Darius pour l'attaquer. Les Athéniens ne furent pas fâchés d'en prendre prétexte pour se rendre à Sparte et accuser les Eginètes d'avoir trahi la Grèce.

En conséquence de cette accusation, Cléomène, fils d'Anaxandride, roi des Spartiates, passa dans l'île, afin de saisir les plus coupables des Eginètes; mais lorsqu'il essaya de mettre la main sur eux, tous les citoyens accoururent pour s'y opposer; l'un des plus ardents fut Crios, fils de Polycrite: « Tu n'enlèveras pas, dit-il à Cléomène, un seul des Eginètes

sans avoir sujet de le regretter, car tu n'agis pas avec l'assentiment de la communauté des Spartiates, mais gagné par l'or des Athéniens ; s'il en était autrement, le second roi t'accompagnerait. » Il tenait ce langage, averti par une dépêche de Démarate : « Quel est ton nom ? lui dit Cléomène, se voyant expulsé d'Égine. — Crios, répondit-il. — Eh bien, Crios, tu n'as qu'à faire garnir d'airain tes cornes (*Crios, signifie bétier*), car tu te heurteras contre de grandes calamités. »

Démarate, fils d'Ariston, qui cependant était resté à Sparte, accusa Cléomène ; il était comme lui roi des Spartiates, d'une maison un peu moindre, bien qu'ils eussent la même origine ; seulement la branche d'Eurysthène était plus considérée à cause de son aînesse.

Les Spartiates ont donné à leurs rois les priviléges suivants : Deux sacerdoces, celui de Jupiter-Lacédémone et celui de Jupiter-Céleste ; le droit de guerre contre la contrée qu'il leur convient d'attaquer, sans que nul des Spartiates puisse y mettre opposition : celui qui l'ose encourt les peines dues au sacrilège. Les rois, lorsqu'ils font une expédition, marchent les premiers et se retirent les derniers : cent hommes choisis parmi toute l'armée forment leur garde. Ils immolent, en campagne, autant de brebis qu'ils veulent ; les peaux et les dos des victimes leur appartiennent : voilà ce qu'on leur accorde en temps de guerre.

Voici leurs droits pendant la paix : Si l'on fait un sacrifice aux frais du public, les rois ont au festin la première place ; on leur offre les premices de toutes choses, et leur part est double de celle des autres convives ; ils commencent les libations et reçoivent

les peaux des brebis immolées. A chaque nouvelle lune, et le septième jour du mois, on leur concède, aux frais du public, à chacun une victime sans défaut pour la sacrifier à Apollon, plus une médimne de farine et le quart d'une laconienne de vin. Dans tous les jeux, ils ont le siège d'honneur. Il leur appartient de désigner à leur gré, parmi les citoyens, les proxènes (*ceux qui sont chargés de donner l'hospitalité aux ambassadeurs étrangers*), et ils nomment chacun deux pythiens. Ces derniers sont ceux qui vont consulter à Delphes; ils sont nourris avec les rois aux frais du peuple. Lorsqu'il ne convient pas aux rois de paraître aux repas, on leur porte en leurs demeures à chacun deux chénices de farine et une cotyle de vin; la portion est double s'ils y assistent; ces honneurs sont les mêmes quand un particulier les invite. Ils conservent les oracles qui sont rendus, et que connaissent aussi les pythiens. Les rois jugent seuls, mais seulement dans l'un de ces deux cas: pour désigner l'époux d'une jeune fille héritière si son père ne l'a pas fiancée, et pour régler tout ce qui concerne les voies publiques. Ils sont présents quand un citoyen veut adopter un enfant. Ils assistent aux délibérations de la gérusie, composée de vingt-huit anciens; s'ils ne s'y rendent pas, leurs plus proches parents parmi les sénateurs ont le privilège des rois; ils déposent deux votes, et un troisième, le leur propre.

Voilà ce qui est accordé aux rois par la communauté des Spartiates pendant leur vie; à leur mort, on expédie des courriers qui l'annoncent à la Laconie entière; cependant, par toutes les villes, les femmes s'en vont ça et là, frappant, à grands coups, des chaudrons. A ce signal il y a obligation pour deux

personnes libres par famille, un homme et une femme, de se couvrir de souillures; ceux qui y manquent encourent de fortes amendes. La coutume des Lacédémoniens à l'égard de leurs rois morts est la même que celle des barbares; en effet, la plupart des peuples barbares observent les usages que je viens de dire quand ils perdent leurs rois. A Lacédémone, il faut que de tout le territoire, indépendamment de celui des Spartiates, un certain nombre d'habitants assiste aux funérailles du roi décédé. Lorsque plusieurs milliers d'hommes sont réunis, tant des Hilotes que des Spartiates eux-mêmes, ils se portent avec ardeur de grands coups et font entendre une lamentation immense, disant toujours que le roi qui est mort le dernier a été le meilleur de tous. Si l'un des rois périt à la guerre, ils préparent son image et l'exposent sur un lit orné de belles couvertures. Quand ils l'inhument, pendant dix jours ils suspendent les assemblées de l'agora et les tribunaux; tout ce temps est consacré au deuil.

Les Lacédémoniens ont avec les Perses cette ressemblance: lorsque à la place du roi mort on installe un autre roi, celui-ci, à son avènement, libère tout citoyen de ce qu'il peut devoir au roi ou au trésor public. Chez les Perses, de même, le nouveau roi fait remise à toutes les villes de ce qu'elles doivent d'impôts.

Ils ont de commun avec les Égyptiens cet autre usage: leurs hérauts, leurs joueurs de flûte, leurs cuisiniers succèdent, dans ces métiers, chacun à son père. Le joueur de flûte est né d'un joueur de flûte; le cuisinier d'un cuisinier; le héraut d'un héraut. On ne choisit pas un successeur au héraut, à cause de sa voix éclatante; le fils continue la

profession paternelle. Ces choses sont réglées ainsi.

Démarate accusa donc Cléomène, tandis que celui-ci était à Égine et travaillait au bien commun de la Grèce, et il n'eut point pour mobile l'intérêt qu'il pouvait prendre aux Eginètes, mais la haine et l'envie. Cléomène, à son retour, résolut de se venger, et par des mensonges et des artifices réussit à faire déposer son collègue.

Démarate fut donc déposé, et voici quelles furent les conséquences de cet évènement: il s'enfuit de Sparte chez les Mèdes à cause de l'outrage que je vais dire. Après sa déposition, il exerça une magistrature à laquelle il fut élu, celle d'inspecteur des gymnopédiées. On célébrait cette fête, quand Léotychide, déjà roi à sa place, envoya un serviteur lui demander, avec rires et mépris, comment, après avoir régné, il se trouvait de remplir un tel office. Il en fut vivement affligé et répondit : « J'ai expérimenté l'un et l'autre; Léotychide n'a point fait cette expérience, mais sa question est pour les Lacédémoniens le signal d'une foule de calamités. » A ces mots, il se voila, quitta le théâtre et rentra dans sa maison, où soudain il sacrifia un bœuf à Jupiter. Il prit ensuite ses richesses mobilières et partit pour l'Élide, sous prétexte d'un voyage à Delphes à l'effet de consulter l'oracle. Les Lacédémoniens, soupçonnant qu'il émigrerait, résolurent de l'arrêter et le poursuivirent. Il passa d'Élide à Zacynthe, où il arriva avant eux; il y entrèrent ensuite, le trouvèrent et enlevèrent ses serviteurs, mais les habitants refusèrent de le leur livrer; alors il se rendit en Asie auprès de Darius. Le roi l'accueillit magnifiquement et lui donna une ville avec un territoire. Ainsi Démarate, après tant d'incidents, se réfugia en Asie, s'étant signalé chez

les Lacédémoniens par beaucoup d'actions et par ses bons conseils, mais notamment par la victoire de la course en char à quatre chevaux qu'il avait remportée aux jeux olympiques, seul de tous les rois des Spartiates qui eût fait rejaillir sur eux un tel honneur.

Léotychide, fils de Ménare, remplaça Démarate déposé ; il eut un fils nommé Zeuxidème, que quelques Spartiates appellent Cynisque ; ce Zeuxidème ne régna pas ; il mourut avant son père, laissant un fils du nom d'Archidème. Léotychide, privé de son fils, épousa une seconde femme, Eurydame, sœur de Ménie, fille de Diactoride. Il n'eut d'elle aucun enfant mâle, mais une fille qu'il donna en mariage à son petit-fils Archidème.

Léotychide ne vieillit pas à Sparte ; il se chargea lui-même en quelque sorte de venger Démarate ; voici comment : Il était en Thessalie à la tête d'une armée lacédémonienne, et il ne tenait qu'à lui de réduire toute cette contrée, quand il reçut beaucoup d'argent. On le prit sur le fait, en sa tente, assis sur une bourse pleine ; on le traduisit en justice ; on le condamna au bannissement, et sa maison fut rasée. Il se réfugia à Tégée, où il mourut ; mais ces choses n'arrivèrent que plus tard.

Lorsque Cléomène eut réussi dans son attaque contre Démarate, il prit aussitôt avec lui Léotychide et marcha contre les Éginètes, terriblement irrité contre eux à cause de l'insulte qu'il en avait reçue. Cette fois les Éginètes, aux prises avec les deux rois, ne jugèrent pas à propos de leur résister ; ils les laissèrent choisir, parmi les leurs, dix hommes qui tenaient le premier rang par la naissance et les richesses. Les rois les emmenèrent avec quelques autres, et notamment Crios, fils de Polycrite, et

Casambe, fils d'Aristocrate, les premiers en puissance ; ils les conduisirent en Attique et les livrèrent comme otages aux Athéniens, les plus grands ennemis des Éginètes.

Après ces événements, Cléomène fut convaincu d'avoir employé l'artifice contre Démarate ; il eut crainte des Spartiates et partit secrètement pour la Thessalie. De là il revint en Arcadie, où il s'engagea dans de nouvelles affaires, soulevant les Arcadiens contre Sparte, leur faisant prêter divers serments pour qu'ils le suivissent où il voudrait les conduire ; mais il eut surtout à cœur de mener les chefs des Arcadiens à Nonacris et de les faire jurer par l'eau du Styx ; car, si l'on en croit les Arcadiens, en cette ville apparaît l'eau du Styx, et voici de quelle manière : On aperçoit un petit filet d'eau tombant goutte à goutte d'un rocher dans un vallon. Ce vallon est ceint d'un cercle de murailles. La ville de Nonacris, où se trouve cette fontaine, est en Arcadie, près de Phénée.

Les Lacédémoniens s'inquiétèrent des manœuvres de Cléomène et ils le rappelèrent à Sparte, où ils lui rendirent le pouvoir qu'il avait eu précédemment. Mais aussitôt son retour, de peu sensé qu'il était, il devint tout à fait malade et fou. Venait-il à rencontrer l'un des Spartiates, il le frappait de son sceptre au visage. Lorsque ses proches le virent se comporter de la sorte et d'ailleurs extravaguer formellement, ils lui mirent des entraves de bois et l'enfermèrent. Il ne fut pas plus tôt captif que, se voyant surveillé par une seule sentinelle séparée des autres gardes, il lui demanda son glaive. La sentinelle d'abord le refusa, mais il lui fit de telles menaces, que l'homme (c'était un Hilote) en fut effrayé et obéit. Cléomène prit le fer et commença par les jambes à se mutiler, en se coupant

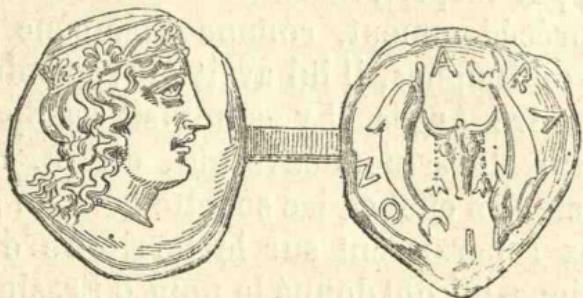
les chairs dans toute leur longueur; il passa des jambes aux cuisses et des cuisses aux hanches, puis aux flancs, jusqu'à ce qu'il en vint au ventre et se hacha les entrailles. Il mourut ainsi, selon la plupart des Grecs, pour avoir gagné la Pythie et lui avoir suggéré ce qu'elle avait dit contre Démarate; selon les Athéniens seuls, pour avoir, lors de l'invasion d'Éleusis, coupé le bois sacré des déesses; selon les Argiens, pour avoir appelé hors de l'enclos d'Argos ceux des citoyens qui s'y étaient réfugiés après une bataille, pour les avoir massacrés, et avoir ensuite, par mépris, incendié le bois sacré.

Car précédemment, comme Cléomène consultait l'oracle de Delphes, il lui avait été répondu qu'il devait prendre Argos. Il y conduisit les Spartiates et arriva sur l'Érasine, fleuve qui, dit-on, sort du lac Stymphale. En effet ce lac se jette dans un gouffre, et ses eaux reparaissent sur le territoire d'Argos, où les Argiens lui ont donné le nom d'Érasine (c'est-à-dire *ayant coulé sous terre*). Cléomène donc étant arrivé sur le fleuve lui fit des sacrifices. Mais les auspices ne lui furent pas assez favorables pour qu'il le franchît: il déclara qu'il admirait l'Érasine, parce qu'il ne trahissait pas les citoyens d'Argos, que toutefois ceux-ci n'auraient pas sujet de s'en réjouir. Il fit alors retraite avec ses troupes et les conduisit à Tyrée, d'où, après avoir sacrifié à la mer un taureau, il passa à l'aide de navires sur le territoire de Tirynthe, et finalement à Nauplie.

Les Argiens observaient sa marche; ils se posèrent sur la côte comme il approchait de Tirynthe, au lieu qu'on appelle Sépia, et campèrent vis-à-vis des Lacédémoniens, laissant entre les deux armées très peu d'intervalle. Puis ils résolurent de se servir

du héraut des ennemis. Ce point arrêté, voici ce qu'ils firent : quand le héros spartiate prescrivait un mouvement aux Lacédémoniens, les Argiens l'exécutaient.

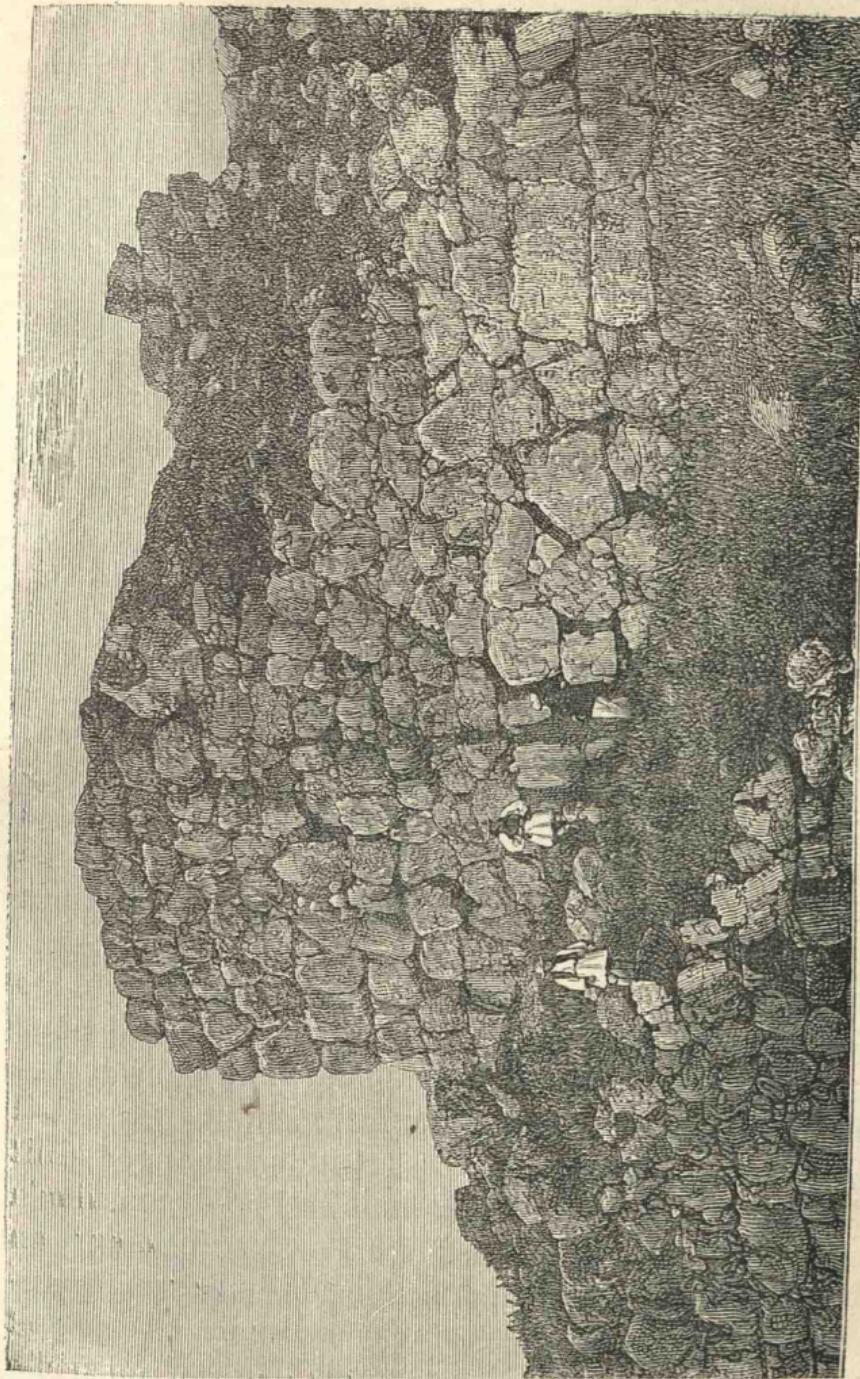
Cléomène, s'apercevant que les Argiens obéissaient aux indications de son héraut, annonça aux siens que, quand ils entendraient le signal du déjeuner, ils eussent à prendre les armes et à marcher à l'ennemi. Les Lacédémoniens n'y manquèrent pas ; ils tombèrent sur les Argiens comme ceux-ci, à la voix du héraut, se mettaient à déjeuner ; ils en tuèrent



MONNAIE D'ARGOS.

un grand nombre et en entourèrent un plus grand nombre dans le bois sacré d'Argos, où ils s'étaient réfugiés, et où ils les gardèrent à vue.

Cléomène avait auprès de lui des transfuges qui l'avaient renseigné ; il envoya un héraut appeler nominativement les Argiens renfermés dans le lieu consacré ; le héraut les appela, leur déclarant qu'il était porteur de leur rançon : chez les Péloponésiens, la rançon est fixée à deux mines par prisonnier. Environ cinquante Argiens, que Cléomène fit venir ainsi l'un après l'autre, furent mis à mort ; les autres ne les pouvaient voir de l'enclos, à cause de l'épaisseur du bois ; ce qui se passait au dehors resta caché



MURS DE TIRYNTHÉ.

à ceux du dedans jusqu'à ce que l'un de ces derniers, montant à un arbre, découvrit ce que l'on faisait; dès lors ceux que l'on appelait cessèrent de sortir.

Cléomène, à ce moment, ordonna aux Hilotes d'entasser des fascines autour de l'enclos; lorsqu'ils eurent obéi, il incendia le bois sacré. Pendant que la flamme le dévorait, il demanda à l'un des transfuges à quelle divinité ce bois était consacré: « Au héros Argos, reprit cet homme. — Ah! s'écria en soupirant le roi Spartiate, Apollon, dieu prophétique! combien tu m'as trompé, en me disant que je devais prendre Argos! Je comprends que ton oracle est accompli. »

Après cela, Cléomène fit partir pour Sparte la plus grande partie de l'armée; il prit mille hommes d'élite et se rendit de sa personne au temple de Junon, pour y sacrifier. Comme il prétendait lui-même immoler la victime sur l'autel, le prêtre s'y opposa, disant qu'un étranger ne pouvait sans impiété sacrifier en ce lieu. Mais Cléomène ordonna aux Hilotes d'emmener de l'autel le prêtre et de le fustiger, puis il fit de sa main le sacrifice; il rentra ensuite dans Sparte.

Dès son retour, ses ennemis l'accusèrent devant les éphores et dirent qu'il avait reçu des présents pour ne point s'emparer d'Argos quand il le pouvait très facilement. Or il leur répondit, mentait-il, disait-il vrai? je ne le puis dire avec certitude, il leur répondit donc: « Après avoir pris le bois sacré d'Argos, il m'a semblé que j'avais satisfait à l'oracle du dieu; en outre, je n'ai pas jugé à propos de faire une tentative sur la ville avant d'avoir consulté les victimes et d'avoir reconnu si la déesse me la livrerait, ou si elle me ferait obstacle. J'ai donc pris les auspices dans

son temple ; alors une flamme sortant du sein de la statue m'apprit, à n'en pouvoir douter, que je ne prendrais pas Argos. Si la flamme était sortie de la tête de la statue, j'eusse pris la ville et la citadelle, mais elle a brillé sur la poitrine ; tout ce que j'avais à faire selon la volonté de la déesse était donc fait. » Ces explications parurent aux Spartiates plausibles et dignes de foi, et il fut absous à une grande majorité.

Cependant Argos fut tellement vide de citoyens que les esclaves eurent la direction et le maniement de toutes les affaires, jusqu'à ce que les fils de ceux qui avaient été tués eussent grandi. Ensuite ces derniers, ayant repris possession de la ville, en expulsèrent les esclaves ; ceux-ci se voyant chassés prirent de vive force Tirynthe. Pendant quelque temps il y eut trêve entre les deux partis ; mais un devin nommé Cléandre, originaire de Phigalée en Arcadie, arriva chez les esclaves et leur persuada qu'ils feraient bien d'attaquer leurs maîtres. De ce moment une longue guerre s'engagea, et ce ne fut pas sans peine que les citoyens l'emportèrent finalement.

Les Argiens attribuent à ces évènements l'accès de folie dans lequel Cléomène périt misérablement. Mais les Spartiates eux-mêmes rapportent que nulle divinité n'égara sa raison ; qu'en fréquentant les Scythes il s'adonna à l'ivrognerie et qu'il en devint fou. En effet, les Scythes nomades, après l'invasion de Darius, brûlèrent de se venger ; ils envoyèrent à Sparte pour contracter alliance et convenir qu'au moment opportun eux-mêmes tenteraient de passer le Phase et d'entrer en Médie, tandis que les Spartiates partiraient d'Éphèse et s'avanceraient à leur rencontre pour faire leur jonction avec eux. Cléomène, ajoutent

les Lacédémoniens, quand les Scythes vinrent à ce sujet, les fréquenta trop et apprit d'eux à boire du vin non mélangé; c'est, au jugement de ses concitoyens, ce qui lui fit perdre la raison. De là vient leur dicton: quand ils ont résolu de boire du vin pur, ils disent qu'ils boivent comme des Scythes. Telle est l'opinion à Lacédémone sur la mort de Cléomène; pour moi, je crois qu'il a lui-même vengé Démarate.

Aussitôt que les Éginètes apprirent la mort de Cléomène, ils dépêchèrent à Sparte des messagers pour se plaindre hautement de Léotychide au sujet des otages qui étaient retenus à Athènes. Les Lacédémoniens réunirent le tribunal; ils reconnurent que les Éginètes avaient été maltraités indignement par leur roi, et décidèrent que celui-ci devait être livré aux plaignants, en échange des hommes que retenaient les Athéniens. Comme les Éginètes allaient emmener Léotychide, Théaside, fils de Léoprèpe, homme considérable à Sparte, leur dit: « Que voulez-vous faire, ô Éginètes? enlever le roi des Spartiates qui vous est livré par les citoyens? Que ceux-ci, agissant sous l'impression de la colère, en aient ainsi décidé, soit; mais prenez garde que, si vous exécutez leur sentence, ils ne fassent fondre sur votre territoire de terribles fléaux. » A ces mots les Éginètes renoncèrent à leur dessein, et ils firent cet accommodement: que Léotychide les accompagnerait à Athènes et leur remettrait les otages.

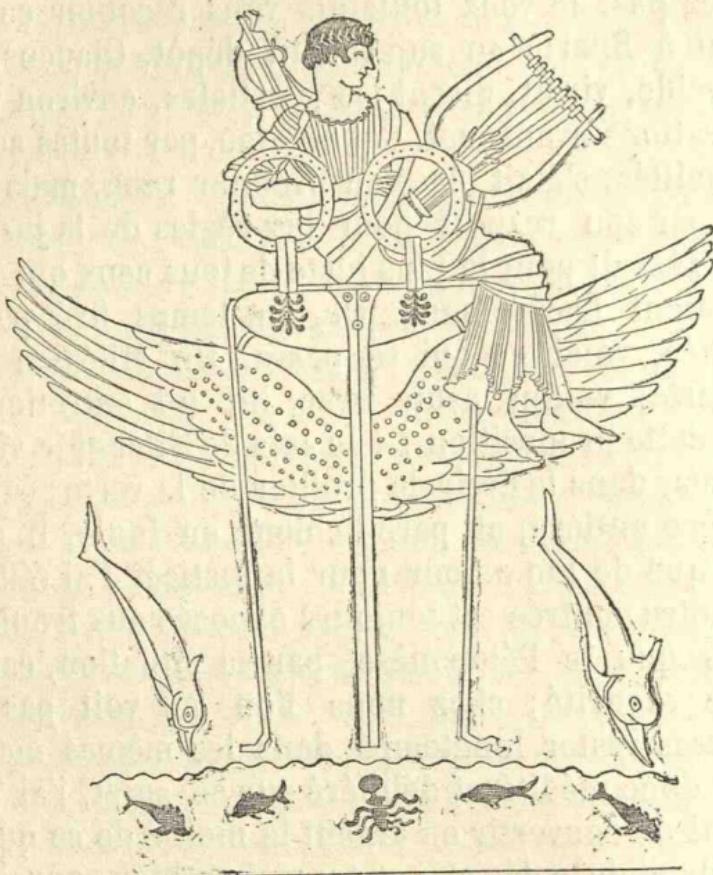
Léotychide, arrivé à Athènes, réclama les otages. Les Athéniens ne se souciaient pas de les rendre; ils gagnèrent du temps sous divers prétextes, et dirent entre autres choses que, puisqu'il y avait deux rois quand on les leur avait confiés, il n'était pas équitable

de les restituer à l'un sans la présence de l'autre.

Sur ce refus des Athéniens, Léotychide leur parla ainsi : « O Athéniens, faites celle des deux choses qui vous conviendra : ce sera une action pieuse si vous rendez les otages, et le contraire si vous ne les rendez pas. Je veux toutefois vous raconter ce qui advint à Sparte au sujet d'un dépôt. Glaucus, fils d'Épycide, vivait, disent les Spartiates, environ trois générations avant moi. Cet homme, par toutes sortes de qualités, s'était placé au premier rang, mais surtout par son respect pour les règles de la justice, car il passait pour le plus juste de tous ceux qui alors habitaient Lacédémone. Or, au temps fixé par la destinée, voici ce qui se passa. Un Milésien vint à Sparte, voulut avoir avec lui un entretien et lui fit cette proposition : « Je suis de Milet et je viens, Glaucus, dans le désir de profiter de ta vertu; car, en la Grèce entière, et pareillement en Ionie, il n'est bruit que de ton amour pour la justice. J'ai réfléchi que notre contrée est toujours exposée aux troubles, tandis que le Péloponèse, par sa situation, est en pleine sécurité; chez nous l'on ne voit pas les richesses rester longtemps dans les mêmes mains. Ayant donc médité et délibéré sur ce sujet, j'ai pris le parti de convertir en argent la moitié de ce que je possède et de le déposer en tes mains, bien convaincu que ce qui te sera confié se trouvera hors de tout péril. Charge-toi donc de ces trésors qui m'appartiennent; prends et conserve ce signe pour les rendre à celui qui te les réclamera en te présentant un signe semblable. » Ainsi parla l'étranger de Milet; Glaucus accepta le dépôt sous la condition que je viens de dire.

Beaucoup de temps s'était écoulé quand arrivèrent à Sparte les fils du possesseur de ces richesses; ils

eurent un entretien avec Glaucus et les réclamèrent en montrant le signe. Mais Glaucus les repoussa et leur répondit : « Je ne me souviens pas de cette affaire et je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous me parlez. Si je viens à me le rappeler, je veux faire



LA PYTHIE SUR SON TRÉPIED.

tout ce qui est juste : si j'ai reçu, je dois rendre ; et, si je n'ai rien reçu, j'userai contre vous des lois de la Grèce. Je vous renvoie donc au quatrième mois à partir de celui-ci, pour me décider finalement. » Les Milésiens s'en allèrent en gémissant, comme gens privés de leurs richesses ; Glaucus, de son côté, se

rendit à Delphes pour consulter l'oracle. Lorsqu'il eut demandé s'il pourrait s'approprier le dépôt sous serment, la Pythie le punit par ces paroles :

Glaucus, fils d'Épicyde, d'une part, il y a profit actuel
 A gagner sa cause par un serment et à acquérir des richesses.
 Jure, vu que la mort attend aussi l'homme qui garde la foi du serment.
 Mais il existe un fils du serment (*le faux serment*), enfant sans nom, qui n'a ni mains, ni pieds. Il poursuit cependant avec vitesse, jusqu'à ce que, Ayant saisi toute une famille, toute une maison, il les détruisse. D'autre part, la postérité de l'homme qui garde la foi du serment est de plus en plus prospère. »

Glaucus, sur cette réponse, supplia le dieu de lui pardonner sa question. Mais la Pythie répliqua que tenter le dieu et mal faire étaient la même chose. Cependant Glaucus rappela les Milésiens et leur restitua le dépôt. Pour quel motif, ô Athéniens, ai-je voulu vous faire ce récit, je vais vous le dire. Il n'existe maintenant aucun rejeton de Glaucus, aucune trace d'un foyer que l'on puisse juger avoir été le sien ; tout cela a été effacé de Sparte jusqu'à la racine. Il est donc salutaire, quand il s'agit d'un dépôt, de penser uniquement à le rendre à ceux qui le réclament. » Léotychide parla ainsi, et, comme les Athéniens n'en tinrent pas compte, il s'en retourna.

Les Éginètes avant de recevoir le châtiment des iniquités qu'ils avaient commises envers les Athéniens, pour être agréables à Thèbes, y ajoutèrent cet outrage. Pleins de colère et se croyant eux-mêmes offensés, ils préparèrent ainsi leur vengeance. Les Athéniens célébraient tous les cinq ans des sacrifices au cap Sunium ; les Éginètes épièrent le vaisseau monté par les théores, et le prirent rempli des premiers de la ville, qu'ils emmenèrent chargés de chaînes.

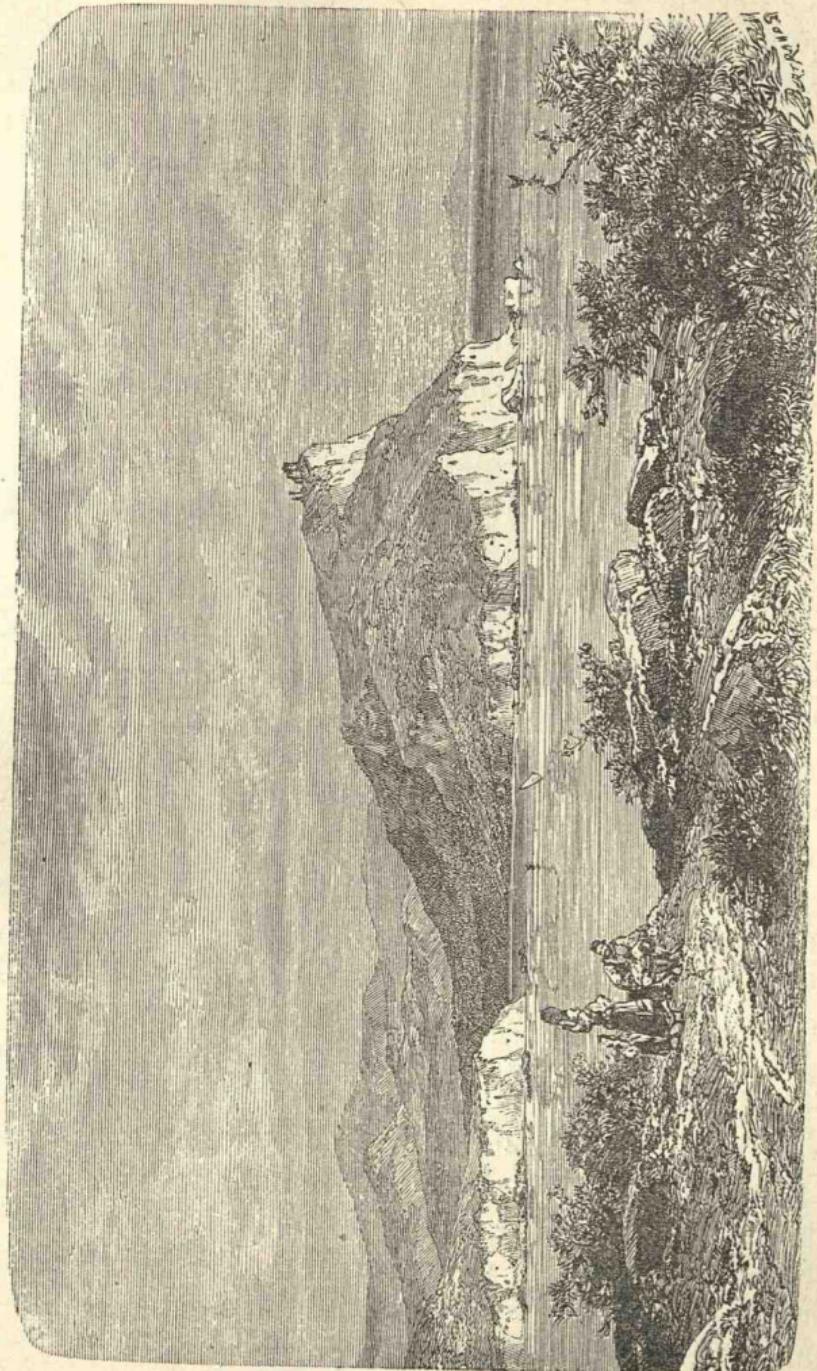
Les Athéniens, après un tel désastre, ne voulaient pas tarder à entreprendre tout ce qu'ils pourraient contre les Éginètes. Alors, en leur île, vivait un homme considérable nommé Nicodrome, fils de Cnèthe, qui avait à reprocher à ses concitoyens de l'avoir une fois banni. Il sut qu'à Athènes on s'ingéniait à leur nuire, et il convint avec les Athéniens de leur livrer Égine, fixant le jour où il agirait et où les autres devraient accourir pour le seconder. En conséquence de ce traité, Nicodrome s'empara de ce qu'on appelle la vieille ville.

Les Athéniens ne furent pas prêts aussitôt qu'il était nécessaire; car il se trouva qu'ils n'avaient pas assez de vaisseaux de combat pour en venir aux mains avec les Éginètes. Pendant qu'ils négociaient avec les Corinthiens pour leur en emprunter, l'entreprise échoua. Ils en obtinrent (car ils étaient liés alors d'une étroite amitié) vingt navires, au prix de cinq drachmes par bâtiment, parce que la loi de Corinthe ne permettait pas de faire des dons gratuits. Ils les réunirent aux leurs; ils complétèrent les équipages de soixante-dix voiles, ils voguèrent vers Égine et arrivèrent un jour plus tard que le jour convenu.

Nicodrome ne les ayant point vu paraître au moment opportun, s'embarqua et s'enfuit d'Égine avec ses partisans. Les Athéniens leur assignèrent pour demeure Sunium, qui servit aux réfugiés de point de départ pour attaquer et piller les Éginètes restés dans l'île; mais ceci advint plus tard.

Les riches Éginètes maîtrisèrent ceux du peuple qui s'étaient soulevés avec Nicodrome; ils mirent la main sur eux et les emmenèrent pour leur donner la mort. A cette occasion, ils commirent un sacrilège

CAP SUNIUM.



qu'ils ne purent expier par aucune offrande, car on les chassa de leurs demeures avant que Cérès fût apaisée. Ils emmenèrent donc sept cents prisonniers pour les faire périr; l'un d'eux, échappé de ses liens, se réfugia sous le portique de la déesse et, saisissant l'anneau de la porte, il s'y maintint. Les Éginètes eurent beau tirer, ils ne purent l'en détacher; alors ils lui coupèrent les mains; en cet état, ils l'entraînèrent, et les mains restèrent adhérentes à l'anneau.

Voilà comme les Éginètes se traitèrent eux-mêmes; d'un autre côté ils livrèrent une bataille navale aux Athéniens survenant avec leurs soixante-dix vaisseaux; ils furent vaincus et firent appel à leurs précédents alliés, les Argiens. Ceux-ci ne leur apportèrent point de secours, irrités de ce que des vaisseaux d'Égine, contraints par Cléomène, avaient abordé en Argolide, et de ce que les matelots avaient débarqué avec les Lacédémoniens. Dans cette même expédition, de jeunes Sicyoniens avaient pareillement pris terre. Les Argiens ensuite imposèrent aux deux villes une amende de mille talents, cinq cents pour chacune. Les Sicyoniens reconnurent leur tort et convinrent de se libérer moyennant cent talents; mais les Éginètes y mirent plus d'opiniâtreté et n'accordèrent rien. En conséquence, les Argiens, lorsqu'ils demandèrent du secours, ne leur en accordèrent pas; seulement mille volontaires partirent; Eurybate combattant au pentathle, fut leur général. La plupart périrent à Égine et ne revinrent pas; le général Eurybate lui-même tua trois Athéniens dans des combats singuliers, mais il fut tué par le quatrième, Sophrane, du bourg de Décélé.

Les Éginètes surprisent les Athéniens en un mo-

ment de désordre ; ils les battirent et leur enlevèrent quatre vaisseaux avec les équipages. La guerre était donc allumée entre Athènes et Égine.

Darius cependant, de son côté, persévérait dans ses vues. Il n'oubliait point Athènes, et son serviteur lui en rappelait jurement le souvenir. De plus, les Pisistratides le pressaient et ne cessaient d'accuser les Athéniens ; enfin lui-même ne demandait pas mieux que de prendre ce prétexte pour subjuguer ceux des Grecs qui ne lui avaient point donné la terre et l'eau. Il destitua Mardonius, qui avait mollement conduit le premier armement ; il désigna d'autres généraux ; il les dirigea sur Érétrie et Athènes : c'étaient Datis, Mède de naissance, et son neveu Artapherne, fils d'Artapherne. Il les fit partir, leur prescrivant de charger de chaînes les citoyens d'Athènes et d'Érétrie, puis de les lui amener.

Ces généraux, ayant pris congé du roi, parvinrent en Cilicie dans la plaine d'Aléia, conduisant avec eux une armée de terre nombreuse et bien équipée. Tandis qu'ils y étaient campés, survint toute l'armée navale qui était aussi sous leurs ordres, et de plus les navires destinés au transport de la cavalerie, que, l'année précédente, le roi avait commandés à ses tributaires de construire. On embarqua les chevaux sur ces derniers bâtiments, l'infanterie monta sur la flotte, et l'on fit voile vers l'Ionie avec six cents trirèmes. De là, l'armement, sans côtoyer les rivages, se dirigea vers l'Hellespont et la Thrace ; partie de Samos, la flotte traversa la mer d'Icare et l'archipel, craignant surtout, à ce que je crois, les approches du mont Athos, parce que la première année, en le doublant, les Perses avaient essuyé un grand désastre. En

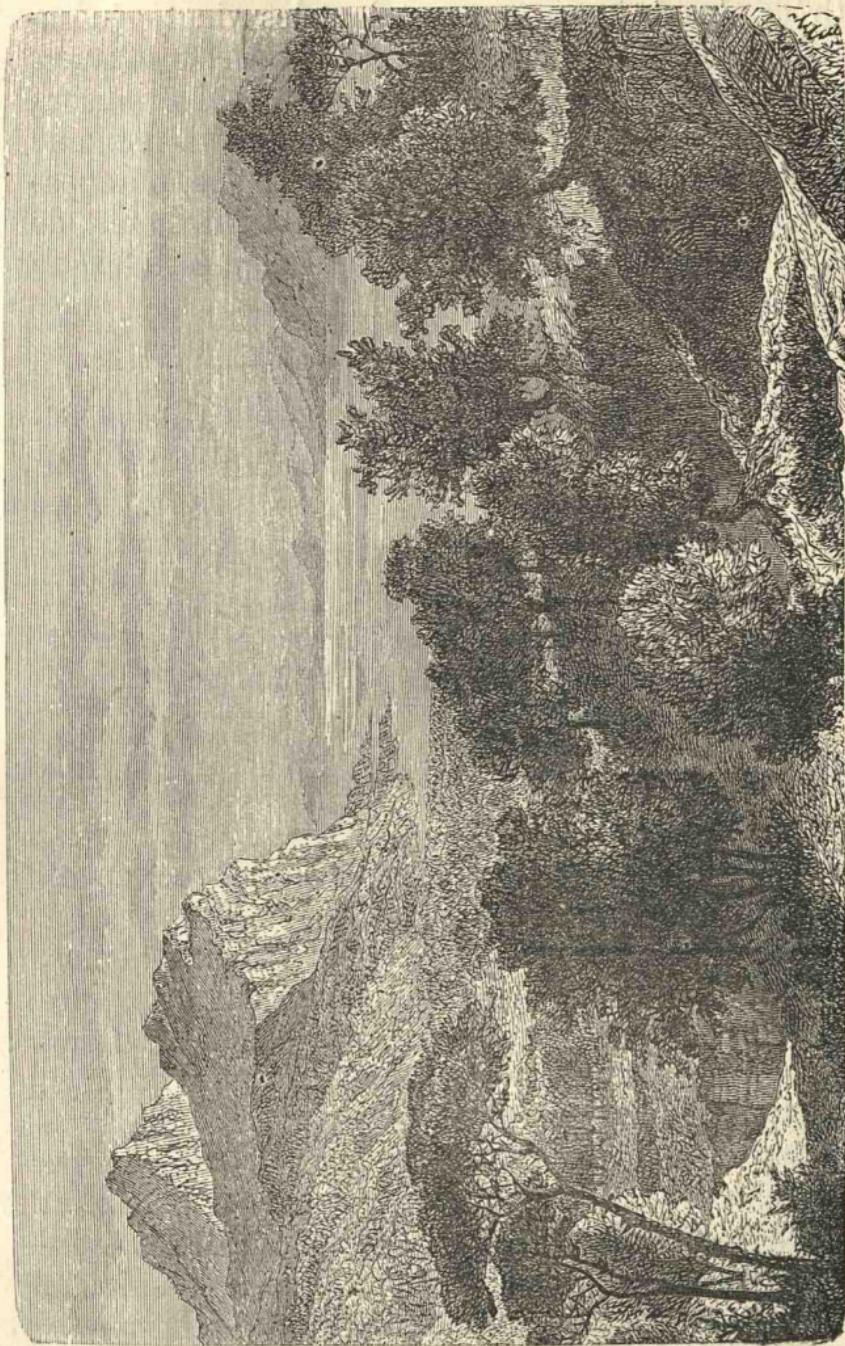
outre, Naxos, qui n'était point prise, les forçait de suivre cette route.

Au delà de la mer d'Icare, ils abordèrent à Naxos, contre laquelle ils devaient d'abord tourner leurs armes. Les Naxiens se souvenaient des évènements antérieurs; ils ne restèrent pas chez eux et se réfugièrent dans les montagnes. Les Perses firent esclaves ceux qu'ils purent saisir; puis ils incendièrent la ville et les temples. Cela fait, ils passèrent aux autres îles.

Cependant les Déliens abandonnèrent aussi leurs demeures et se réfugièrent à Ténos. Mais quand la flotte fut près de Délos, Datis, qui la précédait, ne lui permit pas d'y faire relâche; il ordonna qu'on pous- sât plus loin, jusqu'à Rhénéa, et sachant où étaient les Déliens, il leur envoya dire par un héraut ce qui suit: « Hommes sacrés, pourquoi fuyez-vous, ne me jugeant pas avec bienveillance? Le roi m'a prescrit, et je suis moi-même plein de ce sentiment, de ne faire aucun dommage dans les lieux où résident les deux divinités (*Apollon et Diane*), ni au pays lui-même ni à ses habitants; retournez donc chez vous et possédez votre île. » Tel fut son message aux Déliens; ensuite il amoncela trois cents talents d'encens et en fit offrande en les brûlant sur l'autel.

Cela fait, Datis avec la flotte, accompagné des Ioniens et des Éoliens, se dirigea d'abord sur Érétrie. Aussitôt son départ, Délos trembla, à ce que disent les citoyens de l'île, pour la première et la dernière fois jusqu'à mon temps. Le dieu montra peut-être, par ce prodige les fléaux qui allaient assaillir les mortels. Car sous Darius, fils d'Hystaspe, sous Xerxès fils de Darius, sous Artaxerxès, fils de Xerxès, pendant trois générations consécutives, il survint à la

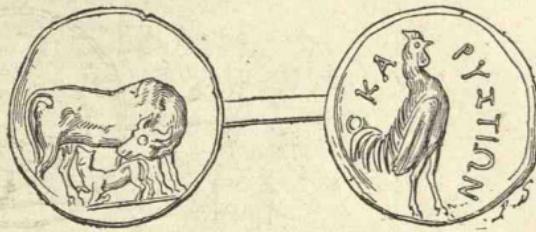
DÉTROIT DE CHALCIS.



Grèce plus de maux que pendant les vingt générations antérieures à Darius, tant de la part des Perses, que de celle des hommes éminents qui se disputèrent la souveraineté. Il n'est pas invraisemblable de penser que, pour de tels motifs, Délos, où auparavant il n'y avait jamais eu de tremblements de terre, trembla alors, et voici ce qui était écrit en un oracle :

Je ferai trembler Délos, qui auparavant n'a jamais tremblé.

En langue grecque ces noms signifient : Darius, puissant; Xerxès, vaillant; Artaxerxès, très vaillant.



MONNAIE DE CARYSTE.

C'est ainsi que les Grecs, dans leur langue, appelaient ces rois.

Les barbares, en faisant le trajet à partir de Délos, touchèrent aux îles, prenant pour leur armée les hommes et emmenant les enfants en otage. Lorsqu'ils eurent achevé leur navigation autour des îles, les vaisseaux abordèrent à Caryste; mais les Carystiens refusèrent de livrer des otages et d'armer contre des villes voisines, comme ils appelaient Érétrie et Athènes. Alors les Perses les assiégèrent, et ils dévastèrent leur territoire, jusqu'à ce que les habitants se fussent soumis à leur volonté.

Les Érétriens, informés que la flotte des Perses

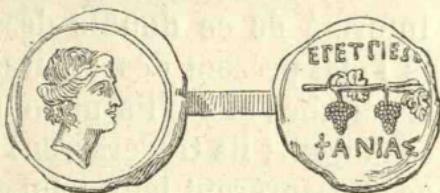
faisait voile contre eux, demandèrent du secours aux Athéniens, qui leur envoyèrent pour renfort les quatre mille hommes auxquels ils avaient alloué les terres des Chalcidiens, éleveurs de chevaux. Mais les conseils des Érétriens manquèrent de sagesse. D'une part ils faisaient venir des Athéniens; d'autre part, ils agitaient des projets bien différents: les uns voulaient abandonner la ville et s'enfuir dans les montagnes de l'Eubée; d'autres, pensant être récompensés par les Perses, se préparaient pour la trahison. Cependant Eschine, fils de Nothon, l'un des premiers de la ville, informé de ce double dessein, dévoila aux Athéniens l'état présent des affaires et les conjura de retourner chez eux s'ils ne voulaient périr. Ils suivirent ce conseil; ils traversèrent le détroit au dessus d'Orope et assurèrent leur salut.

Les Perses, arrivant par mer, touchèrent la contrée d'Érétrie à Tamyna, Chréa et Égilia; ils prirent possession de ces trois localités, puis ils débarquèrent incontinent leurs cavaliers et se disposèrent à pousser aux ennemis. Les Érétriens ne mirent pas en délibération s'ils feraient une sortie ni s'ils combattaient, mais s'ils défendraient leurs remparts; le plus grand nombre résolut de ne point les abandonner. Pendant six jours, les Perses donnèrent de vigoureux assauts, et des deux parts on essaya de grandes pertes; le septième jour, Euphorbe, fils d'Alcimaque, et Philarge, fils de Cynée, citoyens considérables de la ville, la livrèrent aux barbares. Les Perses y firent leur entrée; ils pillèrent et brûlèrent les temples, par représailles de l'incendie du temple de Sardes; ils réduisirent les hommes en esclavage, selon l'ordre de Darius.

Maîtres d'Érétrie, les Perses y demeurèrent quel-

ques jours; puis ils mirent à la voile pour se rendre en Attique; ils serrèrent de près cette contrée, et crurent qu'ils allaient traiter ceux d'Athènes comme les Érétriens, car il y a un lieu de l'Attique très propre aux manœuvres de la cavalerie: c'est Marathon, tout près d'Érétrie, et Hippias, fils de Pisistrate, les y avait menés.

Dès que les Athéniens l'apprirent, ils portèrent eux-mêmes leurs forces sur Marathon. Dix généraux les commandaient, et le dixième était Miltiade, dont



MONNAIE D'ÉRÉTRIE.

le père, Cimon, fils de Stésagore, avait été banni d'Athènes par Pisistrate, fils d'Hippocrate. Pendant son exil, il lui arriva de remporter aux jeux olympiques le prix de la course en char à quatre chevaux. Or, à l'olympiade suivante, avec les mêmes juments, vainqueur encore, il permit que le nom de Pisistrate fût proclamé, et, pour lui avoir laissé la victoire, il rentra dans sa demeure, en conséquence d'un traité. Après avoir une troisième fois gagné le prix, toujours avec les mêmes juments, il fut tué par les fils de Pisistrate, qui alors n'était plus vivant. Ils le tuèrent à la nuit, vers le prytanée, où ils avaient aposté des hommes. Cimon a été inhumé devant la ville, au delà du chemin qu'on appelle *A travers Cœla*; en face de son corps on a enterré ses juments, victorieuses en trois olympiades. Celles d'Évagore, fils de Lacon,

avaient déjà remporté autant de prix, mais c'étaient les seules. L'aîné des fils de Cimon, Stésagore, était alors auprès de son oncle Miltiade, qui l'élevait dans la Chersonnèse, et le plus jeune, auprès de Cimon lui-même à Athènes ; il portait le nom de Miltiade, le même nom que le fondateur de la Chersonnèse.

Ce Miltiade, au moment où nous sommes, était donc venu de la Chersonnèse et commandait les Athéniens, après avoir échappé deux fois à la mort. Les Phéniciens, qui avaient à cœur de le prendre et de le conduire au roi, lui avaient donné la chasse jusqu'à Imbros, et, d'un autre côté, à peine hors de leurs atteintes et rentré en sa demeure où il se croyait sauvé, ses ennemis l'avaient accueilli en le traduisant devant les juges et en le poursuivant à cause de la tyrannie qu'il avait exercée. Il se tira aussi de ce mauvais pas, et fut désigné comme l'un des généraux d'Athènes par les suffrages du peuple.

Précédemment, pendant que les généraux étaient encore dans la ville, ils avaient envoyé à Sparte le héraut Phidippide, Athénien, courrier très exercé dans sa profession. Pan se fit voir à ce Phidippide près du mont Parthénon, ainsi qu'il le raconta lui-même et l'annonça au peuple d'Athènes. Le dieu, l'appelant par son nom, lui prescrivit de demander à ses concitoyens pourquoi ils n'avaient aucun soin de lui qui était bienveillant pour eux et leur avait été souvent utile, comme il le serait encore dans la circonstance présente. Les Athéniens eurent foi en ce message, et, quand l'état de leurs affaires le leur permit, ils bâtirent, au-dessous de l'acropole, un temple où ils honorent Pan par des sacrifices annuels et des courses aux flambeaux.

Ce Phidippide, envoyé par les généraux pour faire

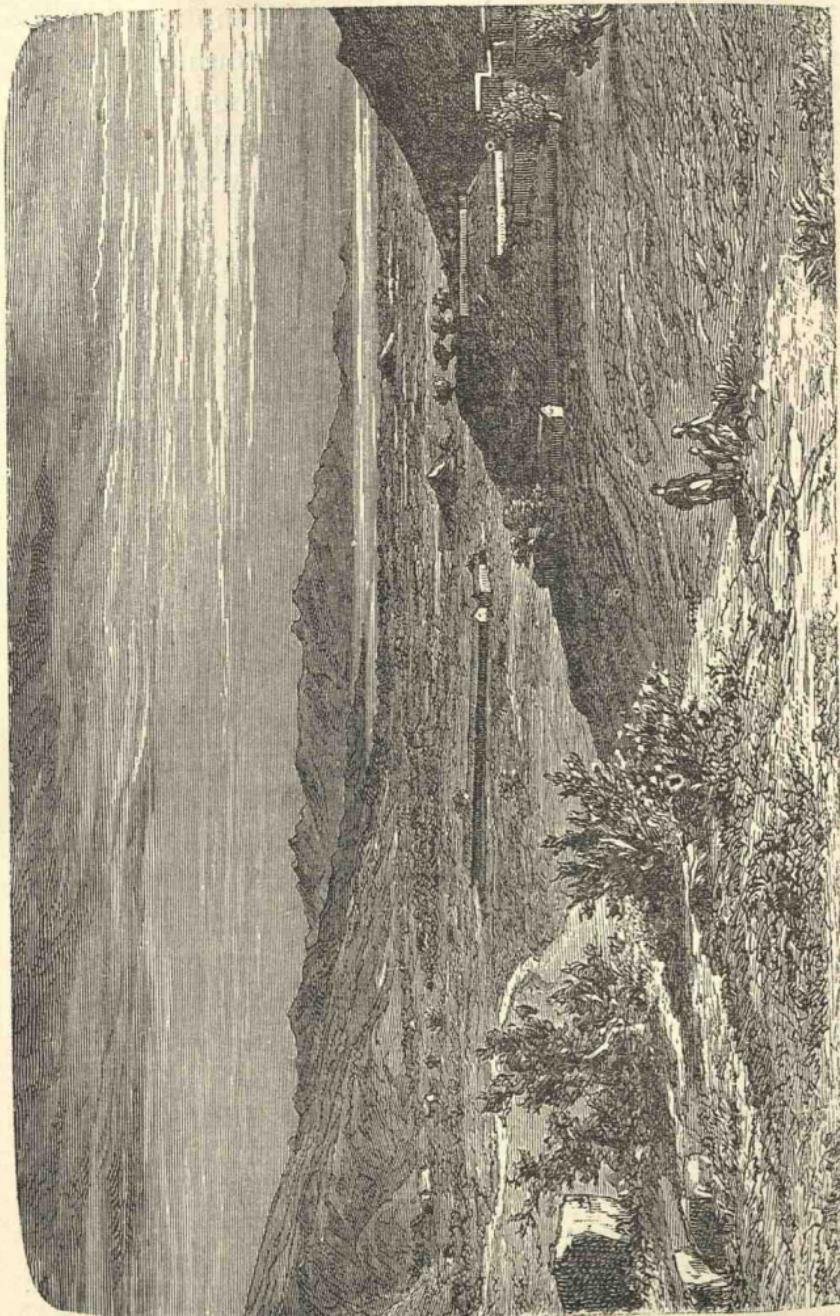
cette course dans laquelle, selon son récit, Pan lui apparut, se rendit en deux jours d'Athènes à Sparte. Introduit devant les éphores, il dit : « O Lacédémoneiens, les Athéniens vous demandent de les secourir et de ne point souffrir qu'une ville, la plus ancienne de la Grèce, soit réduite en servitude par des barbares. Car maintenant Érétrie est esclave et les Grecs sont affaiblis par la perte d'une cité considérable. » Il leur dit donc ce qui lui avait été prescrit, et il leur fut agréable de porter secours aux Athéniens; mais le faire sur-le-champ leur était impossible, parce qu'ils ne voulaient pas violer la loi. On était, en effet, au neuvième jour de la lune, et ils prétendaient ne pas sortir avant que la lune fût dans son plein; ils attendirent donc la pleine lune.

Cependant Hippias, fils de Pisistrate, avait conduit les barbares à Marathon, décidé par une vision qu'il avait eue la nuit précédente. De ce songe il avait conclu qu'il rentrerait dans Athènes, qu'il recouvrerait sa souveraineté, qu'enfin il atteindrait la vieillesse en sa propre demeure. Tandis qu'il ouvrait la marche, il déposa les captifs d'Érétrie dans l'île des Styréens qu'on appelle Égilia; d'un autre côté, il mit en rade les vaisseaux qu'il avait dirigés sur Marathon, et il rangea les barbares en bataille à mesure de leur débarquement. Comme il prenait ces soins, il eut un accès extraordinaire d'éternuement et de toux, au point que toutes ses dents en furent ébranlées, car il était déjà vieux; il en perdit même une par la violence de la toux; elle tomba sur le sable, et il eut à cœur de la trouver; mais il ne put la découvrir, et, en soupirant, il dit à ceux qui l'entouraient : « Cette terre n'est pas à nous et nous ne pourrons pas la soumettre; toute la part que j'ai à en espérer, ma dent l'occupe. »

Hippias crut qu'ainsi sa vision était vérifiée. Ceux de Platée vinrent se joindre en masse, comme auxiliaires des Athéniens campés dans l'enclos d'Hercule ; car les Platéens s'étaient donnés eux-mêmes aux Athéniens, qui avaient déjà entrepris pour eux bien des travaux. Ils s'étaient donnés de cette manière : Les Platéens, opprimés par les Thébains, s'offrirent d'abord à Cléomène, fils d'Anaxandride, et aux Lacédémoniens qui se trouvaient dans le voisinage ; mais ceux-ci ne les acceptèrent pas et leur dirent : « Nous demeurons trop loin et notre assistance ne vous causerait que de l'amertume ; vous auriez le temps d'être plus d'une fois asservis avant que nul de nous ne l'apprît. Nous vous conseillons de vous donner aux Athéniens ; ce sont vos voisins les plus proches et ils ne manquent pas de vaillance pour vous protéger. » Les Lacédémoniens suggérèrent cette résolution aux Platéens, non par bienveillance pour eux, mais dans le but de procurer aux Athéniens de l'occupation en les mettant aux prises avec les Béotiens. Les Platéens n'eurent pas de méfiance et, saisissant le moment où les Athéniens faisaient des sacrifices aux douze dieux, ils s'assirent comme supplicants, au pied de l'autel, et ils se donnerent eux-mêmes. Les Thébains, à cette nouvelle, envahirent le territoire des Platéens, et les Athéniens vinrent au secours de ces derniers. Comme ils allaient combattre, les Corinthiens les en empêchèrent ; ils étaient à portée, les deux partis consentirent à les prendre pour arbitres ; ils les réconcilièrent en fixant les limites de la contrée et stipulant que les Thébains renonceraient à ceux des Béotiens qui ne voulaient pas continuer d'appartenir à la Béotie. Après avoir ainsi jugé, les Corinthiens s'éloignèrent. Aussitôt les

Thébains attaquèrent les Athéniens, qui se retiraient pareillement : mais ils perdirent la bataille ; les vainqueurs reculèrent jusqu'à l'Asope et à Hysia les limites que les Corinthiens venaient d'assigner au territoire de Platée. Les Platéens s'étaient donc donnés aux Athéniens de la manière que je viens de rapporter, et, au moment où nous en sommes, ils survinrent à Marathon comme auxiliaires.

Il y avait deux opinions parmi les généraux athéniens : les uns ne voulaient pas combattre, estimant que l'on était en trop petit nombre pour lutter contre l'armée des Mèdes ; les autres le voulaient, et, parmi ces derniers, était Miltiade. Ils étaient partagés, et à cause de cela même le pire des avis l'emportait ; par bonheur, il restait un onzième votant, celui à qui par les suffrages du peuple était échue la charge de polémarque. Car anciennement les Athéniens accordaient au polémarque le même vote qu'aux généraux ; à ce moment le polémarque était Callimaque, Aphidnéen. Miltiade l'alla trouver et lui dit : « Il dépend de toi, Callimaque, ou de consommer l'asservissement d'Athènes ou de la rendre libre par des actions dont le souvenir sera conservé aussi longtemps que vivra la race des hommes et surpassera celui qu'ont laissé Harmodius et Aristogiton. Les Athéniens sont, en effet, dans le plus grand péril qu'ils aient couru depuis qu'ils existent ; s'ils se soumettent aux Mèdes, on peut juger de ce qu'ils souffriront, livrés à Hippias. Mais si la cité a le dessus, elle est assez puissante pour devenir la première des cités grecques. De quelle manière de tels évènements arriveraient-ils, et comment t'est-il donné de décider d'une si grande affaire ? je vais te le dire. Il y a deux opinions parmi les dix généraux : les uns sont d'avis de combattre, les autres



PLAINE DE MARATHON

ne veulent pas livrer bataille. Or, si nous ne combattons point, je crains que quelque trouble grave ne vienne à éclater et n'ébranle les résolutions des Athéniens, jusqu'à les pousser dans le parti des Mèdes; si nous combattons avant que le cœur de quelques citoyens se corrompe, les dieux tenant également la balance, nous pouvons remporter la victoire. Tout

cela maintenant repose sur toi, tout cela est entre tes mains : si tu te ranges à mon opinion, ta patrie est libre, Athènes est la première des villes de la Grèce; si tu adoptes l'avis de ceux qui dissuadent de combattre, le contraire des avantages que je viens de t'énumérer prévaudra, et tu en seras responsable. »



MILTIADE.

Par ce discours, Miltiade gagna Callimaque; le vote du polémarque intervenant, le combat fut décidé. En-

suite, à mesure que chacun des généraux qui avaient voté pour la bataille avait son jour de commandement, il le cédait à Miltiade; mais quoiqu'il acceptât, il ne livra pas le combat avant que son propre jour fût venu.

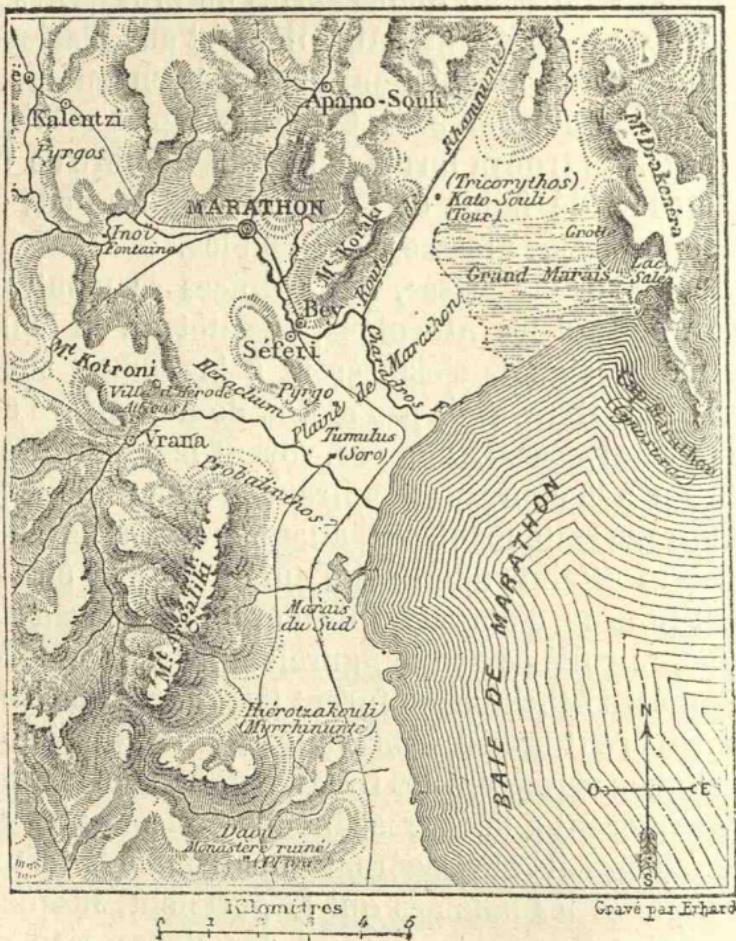
Ce jour arrivé, il mit les Athéniens en bataille de cette manière : le polémarque Callimaque était à la tête de l'aile droite, car ainsi le voulait la loi; le polémarque tenait toujours l'aile droite. Callimaque la commandait donc; puis venaient, dans l'ordre du recensement, les tribus l'une auprès de l'autre; les

derniers étaient les Platéens, à l'aile gauche. Depuis cette bataille qu'ils ont livrée, quand les Athéniens font les sacrifices et le repas public qui reviennent tous les cinq ans, le héraut d'Athènes prie en ces termes : « Puissent toutes sortes de prospérités être accordées à la fois aux Athéniens et aux Platéens ! » Quand l'armée athénienne fut rangée en bataille, ses lignes s'étendirent autant que les lignes médiques; le centre se trouva formé d'un petit nombre de files, c'était le côté faible de l'armée; mais les deux ailes présentaient des masses formidables.

Les positions prises, les auspices se montrèrent favorables, et les Athéniens, aussitôt qu'on leur en donna le signal, s'élancèrent à la course sur les barbares. Il n'y avait pas moins de huit stades entre les deux armées. Les Perses, voyant leurs adversaires charger à la course, attendirent le choc; à leur petit nombre, à cette manière d'attaquer en courant, ils les jugèrent atteints d'une folie qui devait leur être tout à fait funeste, d'autant qu'ils n'avaient ni cavalerie ni archers : voilà ce que se figuraient les barbares. Mais lorsque les Athéniens se furent jetés dans la mêlée, ils combattirent avec une bravoure digne de mémoire. En effet, les premiers des Grecs, à notre connaissance, ils tombèrent à la course sur des ennemis; les premiers aussi ils envisagèrent sans trouble le costume médique et les hommes qui le portaient. Jusque-là, parmi les Grecs, le nom seul des Mèdes, rien qu'à l'entendre, inspirait de l'effroi.

La bataille de Marathon dura longtemps. Au centre, les barbares l'emportèrent; le leur était composé des Perses et des Saces; sur ce point ils furent vainqueurs; ils rompirent les Athéniens et les poursuivirent en s'avançant dans les terres. Mais aux deux

ailes Athéniens et Platéens eurent le dessus; ils mirent en déroute les corps qui leur étaient opposés; puis, s'étant réunis, ils se retournèrent contre ceux qui avaient enfoncé le centre. La victoire des Athé-



PLAN DE LA PLAINE DE MARATHON. (État actuel.)

niens fut complète; ils serrèrent de près les fuyards en les taillant en pièces, et, quand ils les eurent poussés jusqu'à la mer, ils demandèrent du feu et s'attaquèrent aux vaisseaux.

En cette bataille, le polémarque Callimaque pérît; il s'était bravement comporté. Parmi les généraux, Stésilas, fils de Thrasylas, fut tué. D'un autre côté, Cynégire, fils d'Euphorion, au moment où il avait saisi la poupe d'un navire, eut la main coupée d'un coup de hache et succomba; enfin beaucoup d'autres Athéniens illustres moururent.

Grâce à leur élan, les Athéniens prirent sept navires; les barbares, avec ceux qui leur restaient, partirent à force de rames, retirèrent de l'île, où ils les avaient laissés, les captifs d'Érétrie, et doublèrent le cap Sunium dans l'espoir de prévenir l'armée victorieuse et de surprendre la ville. On accusa, dans Athènes, les Alcméonides d'avoir imaginé ce plan; on supposa que, d'intelligence avec les Perses, quand ceux-ci furent remontés sur leur flotte, ils élevèrent en l'air un bouclier qui fut aperçu des vaisseaux.

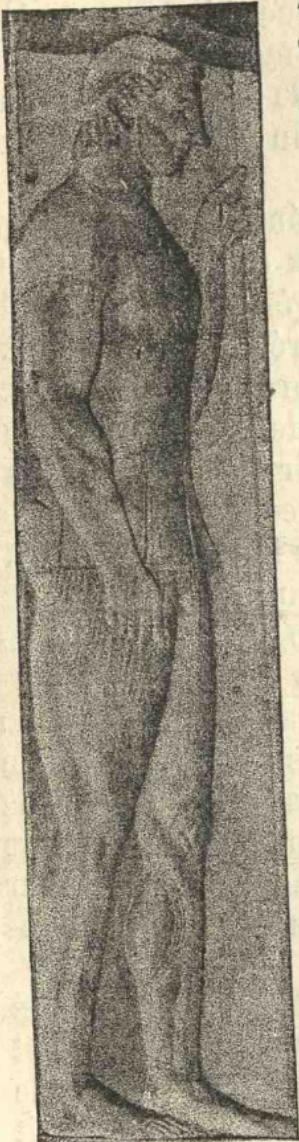
Les barbares doublèrent le cap Sunium; mais les Athéniens, de toute la vitesse de leurs pieds, portèrent secours à la ville et les devancèrent. Partis du champ d'Hercule à Marathon, ils campèrent en un autre enclos d'Hercule, à Cynosarge. Cependant la flotte ennemie se déploya au-dessus de Phalère (alors le port des Athéniens); elle y resta quelque temps sur ses ancles, puis elle fit voile vers l'Asie, où elle retourna.

Les barbares perdirent à la bataille de Marathon six mille quatre cents hommes, les Athéniens cent quatre-vingt-douze: tel fut, des deux parts, le nombre des morts. Pendant le combat eut lieu ce fait surprenant: un Athénien, Épizèle, fils de Cuphagoras, se comportait vaillamment dans la mêlée, quand, sans être frappé ni de près ni de loin, il fut soudain privé de la vue; de ce moment jusqu'à la fin

de sa vie, il continua d'être aveugle. J'ai ouï dire que lui-même expliquait ainsi son malheur : « Il me

sembla, disait-il, qu'un homme de grande taille, pesamment armé, se tenait devant moi; sa longue barbe ombrageait tout son bouclier. Ce fantôme passa près de moi et tua mon voisin dans le rang. » Voilà ce qu'Épizèle racontait, à ce que l'on m'a dit.

Datis retourna donc en Asie, avec tout l'armement; arrivé à Mycone, il eut une vision pendant son sommeil. Quelle fut-elle? on ne le dit pas. Mais aussitôt que brilla le jour, il fit faire des recherches sur tous les vaisseaux et il trouva sur un navire phénicien une statue dorée d'Apollon. Il s'enquit du lieu où elle avait été dérobée; dès qu'il sut de quel temple, il poussa son propre vaisseau vers Délos, car les Déliens avaient depuis longtemps repris possession de leur île. A Délos, il déposa la statue dans le temple, et il prescrivit aux habitants de la transporter chez les Thébains au temple d'Apollon à Délium; ce temple est situé sur



SOLDAT DE MARATHON.

(Musée du Louvre.)

la côte, en face de Chalcis. Datis, après leur avoir donné cet ordre, remit à la voile, mais ils ne firent

point reconduire la statue ; ce ne fut que vingt ans plus tard que les Thébains eux-mêmes, avertis par un oracle, la ramenèrent chez eux.

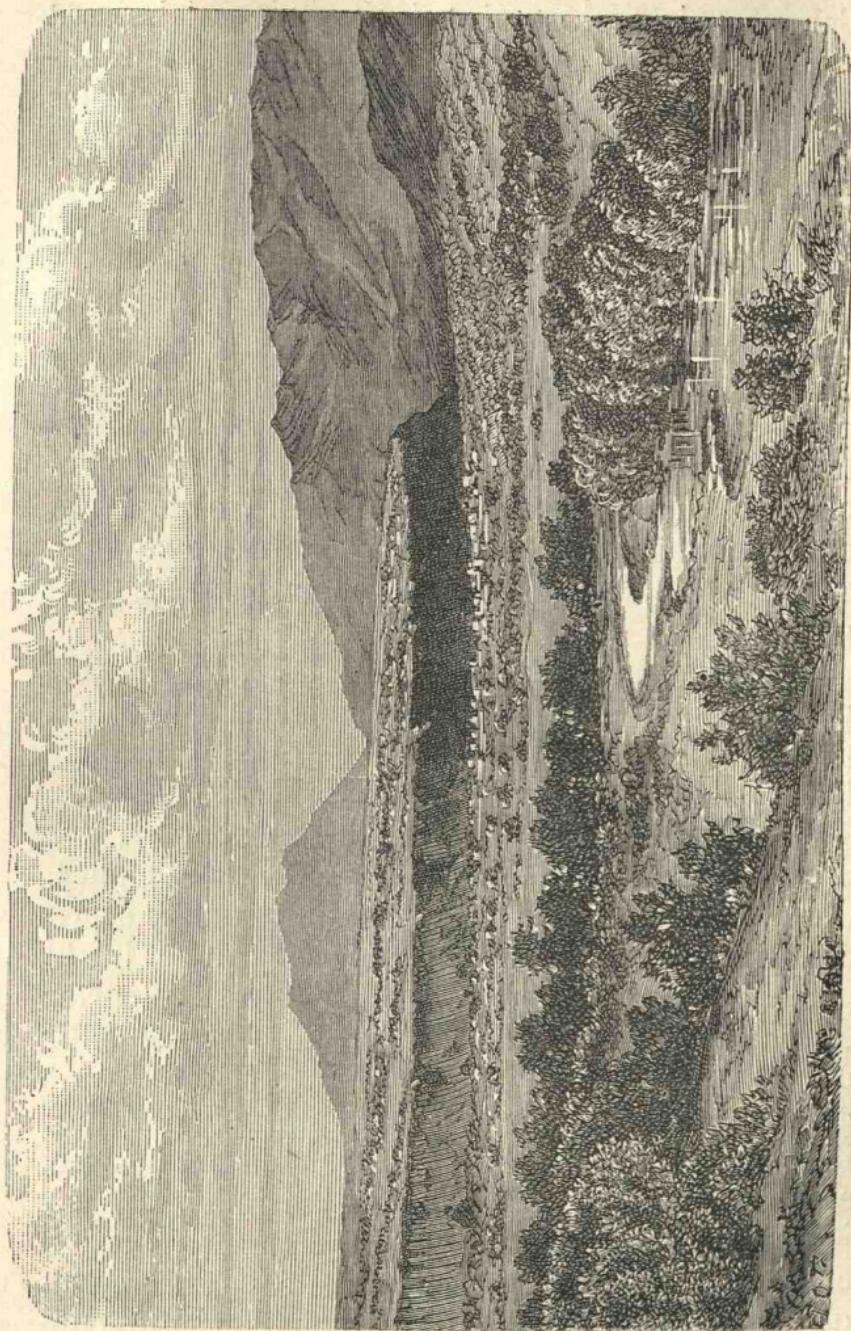
Datis et Artapherne, quand ils eurent débarqué en Asie, conduisirent à Suse les captifs d'Érétrie. Darius, avant le désastre des Érétriens, nourrissait contre eux une violente colère, parce que les premiers ils avaient commis des actions iniques. Dès qu'on les lui eut amenés et qu'il les vit en son pouvoir, loin de leur faire aucun mal, il les établit en Cissie, sur un domaine à lui propre, dont le nom est Ardericca. Ce lieu est à deux cent dix stades de Suse et à quarante du puits qui produit trois substances. On tire en effet de ce puits du bitume, du sel et de l'huile ; voici comment : A l'aide d'une bascule à laquelle est attachée une demi-outre au lieu de seau, on fait plonger l'outre, on la retire et on la vide dans un réservoir, d'où le liquide se répand dans un second bassin ; là il prend trois formes : le bitume et le sel se consolident sur place ; l'huile coule encore jusqu'à des vases, et les Perses la nomment rhadinace ; elle est noire et d'une odeur désagréable. C'est dans ce pays que le roi établit les Érétriens, et, jusqu'à mon temps, ils ont possédé ce territoire, conservant leur ancien langage. Voilà ce qui concerne les Érétriens.

Deux mille Lacédémoniens arrivèrent à Athènes, après la pleine lune, ayant grande hâte de combattre, tellement que le troisième jour qui suivit leur départ ils étaient en Attique ; mais ce fut après la bataille. Ils n'en désirèrent pas moins voir des Mèdes ; ils allèrent à Marathon et en virent. Ensuite ils louèrent les Athéniens et leurs actions, puis ils s'en retournèrent.

C'est pour moi merveille (et je n'admetts pas ce qu'on en dit) que jamais les Alcméonides aient donné un signal aux Perses en élevant un bouclier, avec le dessein de soumettre Athènes aux barbares et à Hippias. Ils étaient ennemis déclarés des tyrans, plus ou du moins autant que Callias, fils de Phénippe et père d'Hipponice, le seul de tous les Athéniens qui osa, pendant l'exil de Pisistrate, acheter de ses biens lorsqu'on les vendit à l'encan au profit du trésor public, et qui ne négligea aucune occasion de lui montrer sa haine.

Ce Callias mérite de vivre dans la mémoire des hommes, d'abord à cause de ce qui vient d'être rapporté et de son ardeur à affranchir sa patrie; en second lieu, parce qu'aux jeux olympiques, vainqueur à la course à cheval, le second à la course en char à quatre chevaux, et antérieurement vainqueur aux jeux pythiques, il se fit remarquer à Olympie, parmi les autres Grecs, par ses magnifiques dépenses; enfin parce que, à l'égard de ses trois filles, il se conduisit comme je vais dire: quand vint le temps de les marier, il leur fit les plus riches présents, et y ajouta cette faveur, de les donner à ceux des Athéniens qu'il leur plut de choisir pour époux.

Or les Alcméonides étaient, autant et non moins que lui, ennemis des tyrans. C'est donc pour moi merveille (et je ne conçois pas l'accusation) que ceux-là même aient élevé comme signal le bouclier, qui avaient vécu en exil pendant toute la domination des tyrans, et dont les artifices avaient anéanti la souveraineté des Pisistratides. Ils étaient ainsi, beaucoup plus qu'Harmodius et Aristogiton, les libérateurs d'Athènes, du moins à mon sentiment.



EMPLACEMENT DE SICYONE.

Car ceux-ci, après avoir tué Hipparche, laissèrent vivre les autres personnages de sa famille et ne mièrent pas un terme à leur tyrannie, tandis que les Alcméonides en délivrèrent incontestablement leur ville, s'il est véritable qu'ils aient gagné la Pythie pour qu'elle ordonnât aux Lacédémoniens de l'affranchir, comme je l'ai fait voir précédemment.

Mais peut-être ont-ils été poussés à trahir la patrie par quelque sujet de plainte contre le peuple. Cependant il n'y avait pas dans Athènes d'hommes plus considérables qu'eux, ni de plus honorés. Ainsi la raison se refuse à croire qu'ils aient élevé le bouclier pour un tel motif : car le bouclier a été élevé, on ne peut le nier; mais qui l'a élevé? Je ne puis, sur ce point, rien ajouter à ce que je viens d'exposer.

Les Alcméonides étaient, depuis l'origine, illustres parmi les Athéniens; ils descendaient d'Alcméon, puis de Mégaclès, et toujours ils avaient conservé leur éclat. Premièrement Alcméon, fils de Mégaclès, assista et servit avec zèle les Lydiens de Sardes, que Crésus avait chargés de consulter l'oracle de Delphes. Crésus, au retour de ses envoyés, informé des services qu'il en avait reçus, le manda à Sardes et lui fit présent d'autant d'or qu'il en pourrait emporter en une fois sur lui même. Alcméon, pour recueillir un tel don, s'aida de cet expédient: Il revêtit une grande tunique qui jouait largement sur sa poitrine; il chaussa les plus larges cothurnes qu'il put trouver, et il entra dans le trésor, où on l'introduisit. Il s'y jeta sur un monceau de poudre d'or, et d'abord il en remplit ses cothurnes autour de ses jambes, tant qu'ils purent en recevoir; il en remplit ensuite toute l'ampleur de sa tunique; puis il en saupoudra sa

tête et ses cheveux ; enfin il en prit dans sa bouche. Il sortit du trésor, traînant péniblement ses cothurnes, ressemblant à tout autre chose qu'à un homme, la bouche obstruée, le corps gonflé. A son aspect, Crésus fut pris d'un fou rire ; il lui accorda ce qu'il portait, et, outre ce présent, il lui en fit d'autres qui n'étaient pas d'une moindre valeur. Alcméon, de cette manière, enrichit énormément sa maison ; il put ainsi élever des chevaux de course, et gagner le prix des quadriges aux jeux d'Olympe.

En second lieu, à la génération suivante, Clisthène, tyran de Sicyone, éleva cette maison de telle sorte qu'elle devint parmi les Grecs beaucoup plus célèbre qu'elle ne l'était précédemment. Clisthène, fils d'Aristonyme, fils de Myron, fils d'Andréas, eut une fille dont le nom était Agariste. Il conçut le dessein, lorsqu'il aurait trouvé le plus parfait des Grecs, de la lui donner pour femme. On célébrait les jeux olympiques. Clisthène remporta le prix de la course des quadriges, et il fit proclamer par un héraut que tous ceux des jeunes Grecs qui se jugeraient dignes de devenir gendres de Clisthène eussent à se rendre, le soixantième jour, ou même auparavant, à Sicyone, parce que, dans l'année, à partir de ce soixantième jour, Clisthène déciderait le mariage. Alors tous ceux des Grecs qui étaient pleins d'eux-mêmes et de leur patrie vinrent comme prétendants. Clisthène, à cette occasion, fit préparer une arène pour la lutte et pour la course.

De l'Italie arrivèrent le Sybarite Smindyride, fils d'Hippocrate, homme parvenu au plus haut degré du luxe (car, en ce temps-là, Sybaris était extrêmement florissante), et le Sirite Damase, fils d'Amyris, surnommé le Sage ; voilà ceux de l'Italie. Du

golfe ionien, Amphimneste, fils d'Épistrophe d'Épidamne; celui-ci fut le seul du golfe ionien. De l'Étolie, Malès, frère de ce Titorme qui par sa force surpassa tous les Grecs, et qui, pour fuir la société des hommes, se retira jusqu'aux extrémités de l'Étolie. Du Péloponèse, Léocède, issu du tyran d'Argos Phidon, qui fit connaître les mesures aux Péloponésiens, fut le plus insolent des Grecs, expulsa ceux des Éléens qui présidaient aux jeux olympiques, et lui-même régla ces jeux. Léocède fut accompagné d'un Arcadien de Trapézonte, Amiante, fils de Lycurgue, et d'un Azénien, de la ville de Péos, Laphane, fils d'Euphorion qui, à ce que l'on raconte en Arcadie, reçut les Dioscures en sa demeure, et depuis lors offrit l'hospitalité à tous les humains. Il y eut encore du Péloponèse un Éléen : Onomaste, fils d'Agée. Mégaclès, fils de cet Alcméon qui avait visité Crésus, et avec lui Hippoclide, fils de Tisandre, qui surpassait en richesse et en beauté tous ses concitoyens, vinrent d'Athènes. D'Érétrie, alors florissante, Lysanias; celui-ci fut le seul Eubéen. De la Thessalie, Diactoride, cranonien de la famille des Scopades; enfin des Molosses, Alcon : tels étaient les prétendants.

Ils furent réunis au jour indiqué; alors Clisthène, premièrement, questionna chacun d'eux sur sa patrie et sa famille; ensuite, il les retint durant l'année entière et mit à l'épreuve leur vaillance, leur caractère, leur éducation, leurs mœurs, s'entretenant avec chacun en particulier ou avec tous à la fois, et emmenant les plus jeunes au gymnase. Mais il les observa surtout à table; car tout le temps qu'il les eut, il employa tous les genres d'épreuve et leur donna une magnifique hospitalité.

Des prétendants, ceux d'Athènes principalement lui plurent, et plus que l'autre, Hippoclide, fils de Tisandre, à cause de son courage et parce qu'il avait des liens anciens de parenté avec les Cypselides de Corinthe.

Quand vint le jour assigné pour la célébration du mariage et la déclaration par Clisthène lui-même du gendre qu'il avait choisi, il sacrifia cent bœufs et fit grande chère, tant aux prétendants qu'à tous les Sicyoniens. Le repas fini, les prétendants se disputaient l'avantage en ce qui regarde la musique et les propos de société. Comme on buvait toujours, Hippoclide, qui l'emportait de beaucoup sur les autres, ordonna au joueur de flûte de lui jouer une danse; le musicien lui obéissant, il se mit à danser. Il dansait certainement avec plaisir, mais Clisthène le regardait d'un mauvais œil. Hippoclide s'arrêta un moment, puis il demanda qu'on lui apportât une table. Dès qu'on l'eut dressée, il y monta et il prit en dansant, d'abord des attitudes laconiennes, secondelement des poses attiques; en troisième lieu, ayant appuyé sa tête sur la table, il gesticula des jambes. Pendant qu'il exécutait sur la table la première et la seconde danse, Clisthène, choqué de sa danse et de son impudence, frémissoit déjà à l'idée d'avoir Hippoclide pour gendre; cependant il se contint, ne voulant pas éclater contre lui. Lorsqu'il le vit mouvoir ses jambes en l'air, il ne put se maîtriser plus longtemps et il s'écria : « O fils de Tisandre, tu viens de manquer ton mariage en dansant; » à quoi l'autre reprit : « Hippoclide n'en a souci, » et ce mot depuis lors est passé en proverbe.

Clisthène réclama le silence et tint ce langage :

« O prétendants de ma fille, je vous dois des éloges à tous, et, s'il m'était possible, je vous serais agréable à tous ; je voudrais ne pas choisir seulement l'un de vous et rejeter les autres ; mais il ne se peut faire qu'ayant à me déterminer au sujet d'une fille unique, j'agisse au gré de tous. A chacun donc de ceux que je vais exclure, je donne un talent d'argent, en considération de ce qu'ils ont recherché un mariage chez moi et de ce qu'ils se sont tenus loin de leurs demeures. A Mégaclès, fils d'Alcméon, je donne en mariage ma fille Agariste conformément aux lois d'Athènes. » Mégaclès ayant déclaré qu'il la prenait pour femme, le mariage fut sanctionné par Clisthène.

Tel fut le choix que fit Clisthène parmi les prétendants ; ainsi le renom des Alcméonides se répandit par toute la Grèce. Des deux époux naquit ce Clisthène, qui, portant le nom de son aïeul maternel le Sicyonien, institua les tribus et la démocratie dans Athènes. Il était fils de Mégaclès, ainsi qu'Hippocrate ; or d'Hippocrate naquirent aussi un autre Mégaclès et une autre Agariste, laquelle prit le nom de la fille de Clisthène ; elle fut mariée à Xanthippe, fils d'Ariphron, et, étant mariée, elle eut une vision : il lui sembla qu'un lion naissait d'elle ; peu de jours après elle donna Périclès à Xanthippe.

Après le désastre des Perses à Marathon, Miltiade, déjà considérable parmi les Athéniens, grandit encore beaucoup. Il demanda au peuple soixante-dix navires, une armée et de l'argent, sans dire en quelle contrée il porterait la guerre, mais déclarant qu'il les enrichirait s'ils voulaient le suivre ; car son dessein était de les conduire dans un pays d'où

ils rapporteraient facilement de l'or en abondance. En tenant ce langage, il exalta les Athéniens ; ils lui accordèrent l'armement qu'il demandait.

Miltiade emmena donc une armée et fit voile vers Paros, prenant pour prétexte que les Pariens avaient commencé la guerre en envoyant, avec la flotte perse, une trirème à Marathon. Tel était son motif apparent ; il avait contre les Pariens une ancienne rancune, à cause de Lysagore, fils de Tisias, né à Paros, qui l'avait desservi auprès du Perse Hydarne. Une fois arrivé, Miltiade avec l'armée assiégea les Pariens renfermés dans leurs murs et leur envoya



MONNAIE DE PAROS.

un héraut. Il demanda cent talents, déclarant que, s'il ne les obtenait pas, il ne retirerait point sa troupe qu'il ne les eût anéantis. Mais les Pariens, sans songer à donner la moindre somme à Miltiade, ne se préoccupèrent que des moyens de se défendre ; ils décidèrent que ce qu'ils avaient à faire de mieux était de relever leurs murailles aux endroits attaquables, et dans la nuit même ils les y élevèrent à une hauteur double de celle qu'elles avaient anciennement.

Jusqu'à ce point du récit, tous les Grecs s'accordent ; au delà, les Pariens racontent ainsi ce qui se passa : Miltiade, hésitant, s'entretint avec une cap-

tive, Parienne de naissance; on l'appelait Timo, et elle était sous-prêtresse des divinités infernales. Elle eut une entrevue avec Miltiade et lui dit que, s'il avait fort à cœur de prendre Paros, il n'avait qu'à faire ce qu'elle allait lui conseiller. En conséquence de ce qu'elle lui suggéra, il monta sur le tertre qui est devant la ville et il sauta par-dessus le mur de l'enclos de Cérès-Législatrice, parce qu'il n'était pas possible d'en ouvrir les portes. Il franchit donc le mur et il marcha droit au temple, avec quelque dessein, soit pour déplacer de l'intérieur ce qui doit rester immobile, soit pour toute autre chose. Il alla jusqu'à la porte, où soudain une sainte horreur le saisit; alors il recula et reprit le même chemin; en sautant une seconde fois par-dessus le mur, il se déboita la cuisse; selon d'autres, il se démit le genou.

Miltiade, hors d'état d'agir, remit à la voile, ne portant pas aux Athéniens des trésors et n'ayant point pris Paros. Il l'avait assiégée vingt-six jours, tout en promenant la dévastation dans l'île. Les Pariens, informés que la sous-prêtresse Timo avait guidé Miltiade, voulurent l'en punir; quand ils eurent recouvré la tranquillité après le siège, ils envoyèrent consulter à Delphes. Ils firent demander s'ils devaient infliger quelque châtiment à la sous-prêtresse des déesses, pour avoir indiqué à leurs ennemis le moyen de prendre leur ville. Mais la Pythie ne le leur permit pas, disant que Timo n'était point coupable, que Miltiade était destiné à finir malheureusement, et qu'elle lui avait montré ce qui le conduirait à mal. Voilà ce que la Pythie répondit aux Pariens.

Il n'y eut qu'une voix contre Miltiade à son retour; quelques-uns, et surtout Xanthippe, fils d'Ariphron

portèrent contre lui une accusation capitale devant le peuple et le poursuivirent pour avoir trompé les Athéniens. Miltiade, dans l'impossibilité de comparaître en personne, ne se défendit pas, car déjà la gangrène était dans sa cuisse; pendant qu'il gisait étendu sur une couche, ses amis firent avec emphase son apologie; ils rappelèrent longuement les souvenirs de Marathon; ils rappelèrent la prise de Lemnos, que Miltiade avait donnée aux Athéniens après s'en être emparé et avoir tiré vengeance des Pélasges. Le peuple se rangea de leur côté, quant à l'accusation capitale; mais il condamna Miltiade, pour cause d'iniquité, à une amende de cinquante talents. Peu après, la gangrène fit des progrès, Miltiade en mourut, et son fils Cimon paya les cinquante talents.

Miltiade, fils de Cimon, avait pris Lemnos comme je vais le raconter. Les Pélasges furent expulsés de l'Attique par les Athéniens, soit avec justice, soit injustement; à cet égard, je n'ai rien à dire que ce que d'autres ont dit. D'une part, en son histoire, Hécatée, fils d'Hégésandre, rapporte que ce fut une injustice; selon lui, quand les Athéniens virent la contrée au-dessous de l'Hymète qui leur appartenait et qu'ils avaient donnée aux Pélasges, en échange du mur de l'acropole, bâti jadis par ceux-ci, lorsqu'ils virent bien cultivée cette contrée précédemment stérile et de nulle valeur, l'envie les prit et ils désirèrent recouvrer cette terre, si bien qu'ils chassèrent les Pélasges, sans mettre en avant le moindre prétexte. De leur côté, les Athéniens prétendent qu'ils ont justement agi; car, disent-ils, les Pélasges établis sur le territoire au-dessous de l'Hymète en sortaient pour les insulter. Les filles et les jeunes

garçons d'Athènes puisaient habituellement de l'eau des neuf sources (il n'y avait point en ce temps-là d'esclaves, ni chez eux ni chez les autres Grecs). Or, lorsque les filles d'Athènes allaient à la fontaine de Callirhoé, les Pélasges les insultaient. Ce ne fut pas assez : les Athéniens les prirent sur le fait, comme ils complotaient de s'emparer d'Athènes. Ils se montrèrent alors meilleurs que ces hommes ; en effet, il leur était permis de les tuer, puisqu'ils les avaient surpris leur dressant des embûches. Ils ne le voulu- rent pas, et se bornèrent à leur déclarer qu'ils eus- sent à sortir de la contrée. Les Pélasges s'éloignè- rent donc et occupèrent d'autres lieux, notamment Lemnos. Tel est le récit des Athéniens ; j'ai répété tout à l'heure celui d'Hécatée.

Or les Pélasges établis à Lemnos résolurent, en ces temps-là de se venger des Athéniens ; ils connaissaient parfaitement leurs fêtes ; ils armèrent donc des navires à cinquante rames et se mirent en embuscade, comme les femmes d'Athènes célébraient à Brauron la fête de Diane ; ils en enlevèrent la plupart, leur firent traverser la mer, les conduisirent à Lemnos et les épousèrent. Ces femmes enseignèrent à leurs enfants la langue de l'Attique et les mœurs d'Athènes, ne les laissant pas se mêler aux enfants des femmes pélasgiennes. Si l'un de ceux-ci venait à frapper l'un des premiers, tous accourraient pour le défendre et le venger ; ces enfants s'associèrent pour commander aux autres, et ils furent les plus forts. Les Pélasges, observant ce qui se passait, tinrent conseil à ce sujet, et, pendant qu'ils délibéraient, une sorte d'effroi s'insinua dans leurs âmes : « Que feront donc, se dirent-ils, que feront, devenus hommes, des enfants instruits à se secourir mutuel-

lement contre les enfants des femmes lemniennes, et qui dès maintenant entreprennent de les gouverner? » Ils se déterminèrent alors à tuer les enfants des femmes athéniennes; ils exécutèrent ce dessein et ils exterminèrent, en outre, les mères. Depuis cette action, et aussi à cause du crime commis à une époque antérieure par les femmes de Lemnos qui tuèrent en même temps le roi Thoas et leurs maris, on a coutume en Grèce d'appeler lemniennes toutes les actions criminelles.

Après que les Pélasges eurent tué leurs enfants et les mères, la terre chez eux ne porta plus de fruits. Accablés par la famine, ils envoyèrent à Delphes pour demander quelque soulagement à tant d'infortunes. La Pythie leur commanda de donner aux Athéniens telle satisfaction qu'ils exigeaient. Les Pélasges se transportèrent donc à Athènes et déclarèrent qu'ils voulaient donner réparation pour toutes leurs iniquités. Les Athéniens dressèrent dans le prytanée un lit le plus magnifique qu'il leur fut possible; ils dressèrent auprès une table couverte de mets excellents, puis ils inviterent les Pélasges à se donner eux-mêmes à une ville si prospère. Les Pélasges reprenant dirent : « Lorsqu'en un seul jour le vent du nord poussera de chez vous chez nous un navire, nous nous donnerons à vous. » Ils tenaient ce langage, croyant l'évènement impossible, car l'Attique est beaucoup plus au midi que Lemnos.

Voilà ce qui alors se passa. Bien des années après, quand la Chersonnèse de l'Hellespont fut soumise aux Athéniens, Miltiade, fils de Cimon, tandis que les vents étésiens soufflaient avec constance, fit en un jour le trajet de la Chersonnèse à Lemnos, sur un navire éléontin. Il déclara donc aux Pélasges qu'ils

eussent à évacuer l'île, leur rappelant l'oracle qu'ils espéraient ne jamais devoir s'accomplir. Les Héphés tiens ne firent pas de résistance; les Myrinéens nièrent que la Chersonnèse fût l'Attique : on les assiégea jusqu'à ce qu'ils se rendissent. Ainsi les Athéniens et Miltiade prirent possession de Lemnos.

FIN